

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTE-CINQUIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1891

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1891

Permis d'imprimer :

EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

JOURNAL DES SŒURS DE STE-ANNE,

Missionnaires à Alaska.

MISSION STE-CROIX.

Kosoriffsky, Yukon River, Alaska, juin 1880.

RÉVÉRENDE MÈRE SUPÉRIEURE DES SŒURS DE STE-ANNE,
LACHINE, PROVINCE DE QUÉBEC.

Ma Révêrende Mère et mes bien chères Sœurs.

C'est moi qui aurai, cette année, le plaisir de vous écrire le journal de notre mission. C'est une faveur que je n'ai pas disputée, tant s'en faut, je me sens si incapable de rendre en français mes pensées flamandes ; mais tout de même, je le fais de grand cœur par obéissance ; et, je l'espère, j'aurai votre indulgence.

Je commence donc, sans plus de préambule, là où nous fermions notre lettre annuelle, nos lettres particulières vous ayant dit que nous sommes toutes les trois bien heureuses dans l'accomplissement de la tâche que le bon Dieu nous a confiée.

3 juin.—Arrivée du Yukon sur les 4 heures du matin. Nous avons à peine entendu le sifflet du bateau que nous sommes debout. Nous nous habillons à la hâte, car il s'agit des derniers préparatifs pour le voyage de ma Sr Supérieure et de sa petite compagne Anootka et nous n'avons qu'une heure devant nous. Nous n'y allons pas à pas comptés, je vous assure.

Bientôt le capitaine du vaisseau nous arrive pour une petite visite de civilité ; il nous avertit de nous hâter, que le temps est court. A son tour nous arrive le bon père Tosi qui vient nous faire ses adieux et se recommander à nos prières. Il nous bénit avec une expression inaccoutumée ; il paraît ému en se séparant de nous. Le saint et dévoué

Père ! le reverrons-nous encore ? je ne sais quels sombres sentiments traversent mon âme. Je songe instinctivement au dernier départ de Monseigneur Seghers, laissant Victoria pour les missions périlleuses de l'Alaska. Le bon Père Tosi offre tant de ressemblance avec notre vénéré et regretté archevêque.

Un autre Père vient aussi nous faire ses adieux, le Rév. Père Genna. Mais de tous ces départs, le plus pénible pour nos cœurs, c'est sans contredit celui de notre chère Sœur Supérieure. Elle ne part pas pour très longtemps, il est vrai, mais mon Dieu ! que de dangers dans ce voyage de quelques semaines ! Si elle allait périr dans les ondes glacées du Yukon !

Elle si malade et si faible, comment supportera-t-elle les fatigues inouïes d'une semblable navigation, à travers les bancs de glace ?.....Mais la bonne Providence, qui veille sur nous avec tant de sollicitude depuis que nous habitons ces landes désolées et stériles, la gardera de tout accident, nous en avons la ferme confiance. Puis le Rév. Père Tosi sera là, et vous savez les bontés, les attentions délicates de cet incomparable Père à notre égard. Rassurées, mais non consolées de l'absence de notre bien aimée Sœur Supérieure, nous lui disons un dernier adieu. Le bateau s'éloigne de la rive ; il glisse légèrement sur les eaux froides et profondes de notre grand fleuve ; bientôt un brouillard le dérobe à nos yeux. Nous retournons tristement à la maison avec la nouvelle pensionnaire qui vient de nous arriver de Nulato. Cette enfant a été baptisée par Mgr. Seghers, lors de son premier voyage à Nulato. Elle s'appelle Marie et paraît avoir de 13 à 14 ans.

C'est l'heure de la messe, le moment favorable, par conséquent, pour offrir notre sacrifice. Nous le faisons de bon cœur, mais non sans verser des larmes. En effet, quel isolement que le nôtre ! quelle solitude effrayante, je dirais : deux pauvres petites religieuses perdues dans ces plaines désertes et glacées de l'Alaska ! Mais chose admirable, plus notre retraite est profonde, plus aussi elle nous paraît rapprochée du Ciel. Au sortir de la Messe nous nous sentons toutes deux tellement fortifiées et encouragées que

nous voudrions avoir davantage à offrir à Notre-Seigneur. C'est donc avec la joie dans l'âme que nous nous mettons à la besogne, attendant de notre bon Dieu secours et protection pour nous-mêmes, pour notre chère voyageuse et pour notre bon Père Tosi.

Vous savez, je suppose, ma Rév. Mère et mes bien chères Sœurs, que nous avons eu notre vacance vers le milieu de mai. C'est le temps où nos Sauvages se réunissent en bandes près des rivières et des lacs pour faire leurs provisions de poissons. Naturellement leurs enfants les suivent.

Nos quelques enfants partis, nous restons libres : vous allez voir si nous n'employons pas admirablement notre temps. D'abord, c'est le grand lavage du linge. Cela fini, nous nous tournons du côté de notre jardin. Ne riez pas, s'il vous plaît. Nous avons notre jardin potager et notre parterre. Le temps est beau et la saison joliment avancée, nous nous hâtons de nous mettre à l'œuvre. Remarquez que c'est ici le premier essai de culture qui se soit jamais fait sur notre pauvre sol de Kosoriffsky. Notre jardin mesure à peu près un demi arpent carré. Défricher la terre ici n'est pas chose facile : nous n'avons ni bêches, ni râteliers, ni quoique ce soit de ce genre. Cependant un Indien avait pu nous faire le gros de l'ouvrage quelques jours avant le départ de ma Sœur Supérieure, en se servant d'un pic que les RR. Pères nous avaient prêté. Reste maintenant à préparer la terre, c'est-à-dire, à l'ameubler, à tirer les lignes de division, puis enfin à jeter la semence. Ma Sœur Marie Pauline se charge du jardin potager, moi je reste avec les fleurs. Sans autres instruments que nos mains, nous remuons la terre, nous enlevons les racines qui pourraient nous faire obstacle ; quelque-fois même nos forces réunies ne peuvent réussir à tirer certaines parties d'arbustes plus obstinées ; alors nous appelons à notre secours le premier indien qui se présente.

À force de travail et de persévérance, nous parvenons à quelque chose de bien passable, sinon joli. Ma Sœur Marie

Pauline a divisé sa partie en *lits*, c'est ainsi qu'on dit en flamand ; quant à moi, j'ai visé à un dessin plus relevé pour mon parterre. Toutes triomphantes, nous jetons en terre les différentes espèces de graines que nous possédons : graines d'oignons, de salade, de navets, de fèves, de pois, de choux, de capucines, etc., etc. Je n'ose pas vous énumérer mon assortiment de fleurs, mais c'est très joli, je vous assure. Le terrain, comme de raison, n'avait été nullement engraisé. Le Rév. P. Robaut nous indique, comme excellent engrais, des racines pourries, des cendres, etc., etc. Nous trouvons de tout cela suffisamment et nous nous en servons avec avantage.

Nos plans tirés, nos dessins exécutés, nous attendons avec anxiété la première pointe de végétation. Veuillez bien nous accompagner, Rév. Mère et bien chères Sœurs, dans une de nos fréquentes visites à notre jardin. Je vous entends, surtout celles d'entre vous quelque peu versées dans le métier : " Mais qu'est-ce que cela ? Voyez donc cette confusion ; vous ne recueillerez absolument rien." Nous l'avons compris, mais trop tard : la semence a été trop abondante, trop serrée. Nous en sommes quittes pour arracher la bonne partie de ces petites plantes touffues. Malgré cet accident, je puis vous dire que nous jouissons déjà des fruits de notre jardin. (Nous sommes au 15 de juillet). Trois fois, nous avons mangé des petits pois, plusieurs fois de la salade, et, actuellement, nous nous régalons de choux. Les fèves et les oignons n'ont pas réussi, probablement à cause de notre peu d'habileté : nous tâcherons de faire mieux l'année prochaine.

J'ai cueilli ma première fleur le 8 de septembre, jour de la Nativité de la Ste. Vierge. Comme j'étais heureuse en ce jour anniversaire de la fondation de notre Institut et de notre chère mission de Ste. Croix, comme j'étais heureuse, dis-je, d'offrir à notre Mère du Ciel cette humble fleur, la première qui se soit épanouie sur ce sol ingrat et misérable. Cet hommage, si chétif en soi, résumait cependant tous les sentiments de nos âmes reconnaissantes. Puisse-t-il avoir attiré sur toute notre chère communauté, sur les pauvres missionnaires de Kosoriffsky, en particulier, un regard de

tendresse et de miséricorde de notre douce Reine Immaculée !

* * *

En finissant l'article du jardin, je ne veux pas oublier de vous parler de ces petits malins insectes connus sous le nom de *cousins*. Je crois qu'il faut les voir à l'œuvre et sentir leurs piqûres pour avoir une idée de la voracité et du nombre prodigieux de ces insectes. Si vous êtes hors de la maison, ils se jettent sur vous par centaines et par milliers. Essayer de les chasser, c'est activer leurs poursuites. Pas d'autre remède que de les endurer. En moins d'une demi heure, vous avez les mains et le visage tout enflés.

Que de fois j'ai été obligée de laisser mon travail et de m'enfuir dans la maison, n'en pouvant plus. J'étais sur le point de perdre connaissance. Les habitants du pays, sauf quelques Indiens, se couvrent la tête d'une espèce de tulle afin d'éviter les atteintes des cousins. Nous avons la précaution d'entourer de même nos lits et nos fenêtres, autrement, nous ne pourrions pas reposer un seul instant. Parfois ils forment des nuées si considérables, que leur simple bourdonnement suffit pour nous empêcher de dormir, lors même qu'ils ne peuvent nous atteindre de leurs dards aigus.

Les *cousins* font leur apparition dès le printemps, lorsque les glaces du Yukon commencent à se détacher ; ils nous restent ensuite jusque vers la mi-août. Les promenades dans ces jours-là ne sont guère agréables, je vous assure. Ces petits méchants *cousins* semblent s'acharner à moi, ils ne font pas souffrir ma sœur Marie Pauline le quart comme ils me font souffrir. C'est probablement que j'ai plus besoin qu'elle d'apprendre à me mortifier.

Pardonnez-moi cette petite digression, et revenons au mois de juin. Je suis sacristine pendant l'absence de ma Sr. Supérieure. Ma première pensée après son départ est de préparer un trône dans la chapelle pour notre bonne mère Ste-Anne à qui nous avons confié le voyage. Notre statue n'est pas plus longue que mon index ; ça ne demande pas de grands frais d'ornementation. N'importe, je fais de mon

mieux, puis elle sait bien, cette bonne mère, combien nous désirerions l'honorer davantage. Cette toute petite parure nous rappelle ce qui se fait en grand et avec tant de foi et d'amour là-bas dans notre chère Maison-Mère. Unissant nos humbles hommages aux vôtres, Rev. Mère et bien chères Sœurs, nous nous confondons avec vous toutes pour recevoir de notre bonne Mère et Patronne les bénédictions qu'elle réserve à ses chères filles. Quel bonheur ce serait pour nous s'il nous était donné de voir ce nouveau sanctuaire dont nous avons déjà entendu tant de merveilles ! Mille et mille fois nous nous en entretenons. Si au moins nous recevions quelques nouvelles. Mais patience encore, tout cela viendra.

* * *

Il s'agit à l'heure qu'il est de faire la provision de saumon. Le Rév. Père Robaut envoie le Frère Rosati à Quinn où le saumon est en abondance. Le bon Frère fait le voyage avec un Indien ; tous deux reviennent, trente-six heures après, tellement chargés, que c'est à peine s'ils peuvent rendre leur provision jusqu'à terre. Ils sont épuisés de ramer. Nous n'en sommes pas surprises ; ils ont apporté la provision des RR. Pères et la nôtre. Le Rév. Père Robaut vient lui-même nous porter notre part. Les saumons sont tellement gros que le Rév. Père n'en peut porter qu'un à la fois, et avec grand peine encore. Onze individus de cette espèce forment notre provision. Ce n'est pas petite besogne de les mettre en baril. Nous prenons un Indien avec nous ; il nous sépare le poisson par quartiers, nous le lavons, nous le salons, et, après une journée entière passée à la pluie, nous retournons à la maison, heureuses d'en avoir fini avec le saumon, mais heureuses surtout de l'abondante provision que la Divine Providence nous a envoyée. Ainsi pourvues, nous pouvons nous dire que nous ne mourrions pas de faim encore cette année !

* * *

Le saumon en sûreté, nous pouvons nous reposer un peu

Nous profitons de ces quelques moments de loisir pour réparer notre garde-robe, nécessairement négligée dans ces derniers temps. Comme il nous est doux tout en travaillant de parler de notre chère Maison-Mère, de vous toutes, Rev. Mère et bien chères Sœurs. C'est bien l'entretien le plus agréable, celui qui relève davantage notre courage et soutient le mieux nos espérances.

Ma bonne compagne, qui se prépare à prononcer ses vœux perpétuels à la fête de Ste Anne, y pense sérieusement. Nous décidons qu'elle fera sa retraite dès maintenant, parce que c'est le temps le plus favorable, sauf à faire quelques jours de récollection plus tard, à la veille du grand jour.

C'est le 16 juin au soir qu'elle entre en retraite. Quant à moi, si je ne suis pas en retraite, je suis bien en solitude. J'assiste autant que possible aux instructions que le Rév. P. Robaut donne deux ou trois fois le jour à sa retraitante.

Le 21 juin, c'est la fête du Rév. P. Robaut, je suis seule pour le fêter, mais je tâche de faire de mon mieux. Il y a parure à la chapelle et chant à la messe. Comme je suis cuisinière, je tiens à honneur de présenter quelque chose de convenable. Après mûre réflexion, je me décide à *confectionner* un beau *Mississippi*, le Rév. Père m'ayant apporté quelques œufs deux jours auparavant. C'est bien peu de chose, mais je suis heureuse de ce peu. Je voudrais si bien témoigner toute notre reconnaissance à notre bon Père, lui dire combien nous sommes sensibles à son dévouement et à ses grandes bontés. Je n'ai pour cela que nos vœux de bonheur à toutes trois, je les lui offre de tout cœur, au nom de ma Sr. Supérieure d'abord qui me l'avait bien recommandé avant son départ, puis au nom de ma chère retraitante et au mien. Voilà, ma Rév. Mère et mes chères Sœurs, une de nos fêtes à Kosoriffsky.

* * *

Le 22, durant la nuit, j'entends du bruit autour de la maison. Je me rends à la fenêtre pour voir ce qu'il y a. C'est le petit bateau "la Raquette" qui part pour St. Michel. Vite je m'habille et, sur l'information de quelques Indiens,

j'ai le temps d'écrire quelques mots à ma Sr. Supérieure. Remarquez qu'il est minuit et que j'écris à la lumière du jour.

Le 23, le Rév. P. Robaut vient me dire de boulanger en gros, parce que nous aurons plusieurs hommes à nourrir.

Le Frère et six Indiens partent le lendemain pour aller chercher le bois de construction pour faire une addition à notre maison. Je me mets donc à l'œuvre : quatre cuites dans ma journée. Ce n'est pas mal, n'est-ce pas, pour une cuisinière novice. C'est un métier que j'aime singulièrement, boulanger. Il me semble que j'ai l'air importante lorsque j'ai les mains dans la pâte.

Le 24, ma Sœur Marie Pauline termine sa retraite. Ce même jour, nos enfants commencent à revenir à l'école, ce n'est que le petit nombre toutefois. Les Sauvages, comme je vous l'ai dit, passent l'été sur le bord des rivières et des lacs, sans demeure fixe. Ce n'est qu'à l'hiver qu'ils se réunissent en petits villages, et ce n'est qu'alors aussi que nous pouvons avoir les enfants régulièrement. Nous voici de nouveau à instruire et à catéchiser nos pauvres petits Indiens. Nos jours s'écoulent sans autres incidents remarquables. Un dimanche, après la bénédiction du Saint-Sacrement, le Rév. Père Robaut nous invite à faire un petit tour de canot sur le Yukon. Nous acceptons bien volontiers. Les canots des Indiens d'Alaska sont de deux sortes. Les uns sont faits de peau d'élan, les autres d'écorce de bouleau. Ces derniers sont en forme de barques et très légers ; les autres sont ordinairement couverts. On s'y trouve très à l'aise et bien en sûreté. C'est dans un de ces canots couverts que nous embarquons. Le bon Père et notre Mary rament à chaque extrémité du canot, tandis que placées au centre, nous jouissons à loisir des beautés pittoresques que nous présentent ces rives sauvages et inhabitées. Les *cousins*, d'ordinaire si fatigants, semblent nous respecter ici. Enfin nous revenons fort satisfaites de notre excursion, bénissant le bon Dieu de vouloir réjouir ainsi notre pauvre solitude.

* * *

Notre bonne Sœur Supérieure, dont le voyage ne devait pas durer plus de quatre semaines, se fait beaucoup attendre. Nous sommes déjà avancées en juillet et nous n'entendons parler de rien, ni de personne. Pas de téléphone, ni de télégraphe pour nous tirer d'inquiétude. Comme toujours, il n'y a pas d'autre chose à faire que de prendre patience.

Le 20 juillet, nos vœux sont exaucés enfin ! Sur les 4 heures du matin, nous entendons le sifflet d'un bateau. Vite, ma Sœur Marie Pauline ! le bateau ! Ma Sœur Supérieure ! En un instant, nous revêtons notre costume indien : nos parkés et nos boots en fourrure, et nous sommes au bateau. Ma Sœur Supérieure n'est pas encore habillée ; elle ne nous attendait pas si tôt. Nous pénétrons dans sa chambre cependant. Après les premiers bonjours : Notre Révérende Mère vit-elle encore ? Et notre Mère Vicaire ?... Il n'y a pas de Sœurs ?... telles sont les questions qui se pressent instinctivement sur nos lèvres. Pas de Sœurs ! répétons-nous. Nous étions si certaines qu'il en viendrait deux ou trois. C'était pour les surprendre que nous avons pris le costume indien.

Nous demeurons là quelque temps pour voir à nos effets, puis nous retournons bientôt à la maison en compagnie de notre chère Sœur Supérieure. Comment vous dire la joie de la revoir enfin avec nous ! Elle a bien souffert dans son voyage, elle est bien malade depuis trois jours, c'est à peine si elle peut se tenir sur ses jambes. Il n'y a rien d'étonnant après un voyage comme celui-là ; elle couchait sur le plancher, pour ainsi dire ; puis, que d'autres misères elle a subies !... Outre sa petite compagne Anootka, ma Sœur Supérieure a amené avec elle deux petits Indiens, un garçon et une fille âgés de 6 à 7 ans. M. Peterson vient nous confier son petit garçon, à peu près du même âge, ce qui nous fait une demi-douzaine de pensionnaires. La vue de ces pauvres petits enfants à demi-vêtus nous fait verser des larmes. Ils nous sourient. On dirait qu'ils pressentent qu'ils seront heureux chez nous. Avant le départ du bateau quelques messieurs du *surveying party* viennent visiter notre petit couvent. Après la messe, le déjeuner et les quelques soins donnés au ménage, nous nous asseyons pour lire vos

chères lettres, tant et si longtemps désirées. Ce moment de bonheur suffit à lui seul pour nous faire oublier tous nos ennuis et tous nos sacrifices. La première lettre qui me tombe sous la main est celle de notre Rév. Mère Générale. Comment vous dire ma joie ! cette bienheureuse lettre m'apporte ma réponse d'admission aux vœux perpétuels ! Mes larmes seules peuvent traduire les sentiments qui remplissent mon âme.

Nous lisons et nous relisons. A partir de ce jour, tous nos moments libres sont employés à lire toutes ces chères lettres qui nous font revivre auprès de vous toutes.

* * *

26 juillet.—C'est la fête de notre bonne mère Ste-Anne. Notre humble chapelle a revêtu sa plus jolie parure. Tout ce que nous possédons de fleurs décore notre petit autel, et je pourrais ajouter que nous faisons ornement de tout. Il est bien petit, il est bien pauvre notre sanctuaire, si on le compare à celui de notre chère Maison-Mère, mais ne renferme-t-il pas le même trésor, Jésus notre unique Bien. En effet, sur ces plages lointaines, comme au foyer de notre famille religieuse, les cœurs tendent tous vers la même fin ; tous, ils n'ont qu'un même désir : servir Dieu et l'aimer.

Nous avons la messe avec du chant, comme vous devez le penser, puis la Bénédiction du SS. Sacrement. Cette dernière faveur nous a été accordée tous les jours de la neuvaine préparatoire à la fête de Ste-Anne.

Nous prenons notre grand congé en lisant vos chères lettres. Combien nous nous estimons heureuses, Rév. Mère et chères Sœurs, de vivre en union de tant de bonnes et saintes religieuses, de nous sentir soutenues par leur prière et leur affection. Quelle confiance n'est pas la nôtre à la pensée de ces nombreux et puissants secours qui nous sont assurés de votre part ! Plus que jamais liées à vous par la chaîne si douce de la prière et de l'affection fraternelle, nous bénissons Dieu qui nous donne à la lettre le centuple promis.

* * *

8 août.—L'arrivée du petit bateau ordinaire de St-Michel nous annonce nos provisions depuis si longtemps en chemin; mais, à notre grand désappointement, on ne nous apporte qu'une boîte et deux sacs de farine, le reste viendra, nous dit-on, par l'autre bateau. Eh! bien, *fiat!* le bon Dieu le veut ainsi et il sait notre besoin.

Il sait bien que nous sommes à bout de tout. Tout simplement, Il veut nous fournir l'occasion de pratiquer la sainte pauvreté. Je vous avoue que nous sommes en mesure de nous élever bien haut, jusqu'au cinquième degré, je crois. Mais nous n'en sommes pas attristées, car nous avons la certitude que la Divine Providence ne nous abandonnera pas. D'ailleurs nous avons encore du poisson, un peu de pain et des oies sauvages et le bon Père Robant nous apporte tout ce qu'il a dans sa maison en fait de provision. Ces bons Pères se privent pour nous. Leur bonté à notre égard surpasse tout ce qu'on peut imaginer.

Le même jour nous arrivent deux enfants métis, un petit garçon et une petite fille que le Rév. P. Tosi nous envoie de St Michel. Comme la petite fille n'a pas de nom, nous lui donnons celui d'Anastasia, en souvenir de notre Rév. Mère.

15 Août, Fête de l'Assomption, nous avons la grand'messe à laquelle le Frère Rosati prononce ses vœux perpétuels.

27.—C'est la St. Joseph Galasanz. Ma Sœur Supérieure veut bien faire ma fête en nous accordant grande récréation. Mais ce qui marque surtout ce jour, c'est l'arrivée du Rév. Père Rogaru qui nous amène trois nouvelles pensionnaires de 14 à 15 ans. Ce bon Père paraît assez bien portant, mais il est bien facile de voir que la disette s'est fait sentir le long de la route. Quand les gens du *Surveying party* passèrent à Nulato, il y avait déjà longtemps que le Père Rogaru n'avait plus de farine. Toutes ces privations n'altèrent pas sa gaieté. Il nous disait, dans une de ses visites, qu'il jouit actuellement de la vie de missionnaire telle qu'il l'entrevoit dès les premières années de sa vie religieuse.

Pauvres missionnaires, quelle vie d'abnégation et de dévouement n'est pas la leur! Nos sacrifices à nous sont réellement infimes en comparaison des leurs.

Le même jour, il nous arrive un mineur de Nulato, un bon canadien nommé Bourque, qui a vécu plusieurs années déjà dans le pays. Comme il cherche aventure, il consent facilement à s'engager pour le service de la maison. Il nous est d'un grand secours. Nous avons aussi une femme indienne, à demi-civilisée et qui connaît tous les usages des blancs. Elle nous fait bien la cuisine et nous est utile surtout pour les chaussures de nos enfants ; car il n'y a que les gens du pays qui peuvent réussir dans ce métier.

Nous avons presque continuellement des Indiens qui travaillent au couvent, soit pour bûcher, soit pour déblayer la place autour de la maison ; vous savez que nous sommes en plein bois. Un Frère convers avec notre homme engagé surveille 8 à 10 Indiens qui font une addition à notre maison, 30 x 30 pieds.

Notre pauvre Sœur Supérieure a passablement du trouble lorsqu'il s'agit de payer ses Indiens : les uns veulent du tabac, les autres de la farine, d'autres du calicot ; souvent il lui faut bien du temps et de la patience pour donner satisfaction à chacun.

* * *

30 août.—Nous apprenons le naufrage de l'*Artic* sur la mer de Béring. Ce désastre nous laisse sans ressources et sans beaucoup d'espérance pour la saison qui va suivre. Nos provisions sont au fond de l'eau. Que Dieu soit béni !

Quelques détails sur cette catastrophe. Ce bateau, qui mesurait 100 pieds de longueur, a été construit à St. Michel même par des ouvriers que la Compagnie d'Alaska avait fait venir de San Francisco. Il était trop gros pour naviguer avec sûreté sur le Yukon. Il fallait pour le diriger un capitaine bien expérimenté, qui connût à fond les endroits dangereux de la rivière. Un certain employé de la Compagnie, disant connaître parfaitement la rivière, s'offrit à conduire l'*Artic* jusqu'à Forty Miles. Il fut accepté. A une distance d'environ six milles de St. Michel, on jeta l'ancre pour faire un chargement de bois. Pendant que l'équipage était à cette besogne, dans l'obscurité de la nuit, le bateau fut jeté en dessous d'un rocher énorme, auquel il se frappa avec violence.

Alors une partie du rocher se détacha et alla se briser sur le bateau qui sombra presque à l'instant. Il n'y a pas eu de pertes de vie cependant. Comme l'accident eut lieu à une petite distance de terre, tous les passagers sautèrent à l'eau comme des poissons et gagnèrent le rivage à la nage.

La farine qui était au fond du navire a été totalement submergée, de même que la grande partie des marchandises. La perte s'élève à plusieurs milliers de piastres. Quant à nous, nous disons tristement que notre pain de l'année est au fond de la mer. Justement aujourd'hui, nous avons pour sujet de méditation l'abandon entre les mains de la Providence. Jamais nous n'avons mieux goûté cette vérité consolante.

* * *

8 septembre.—La Nativité de Marie. Grande et double fête pour nous. L'année dernière, à pareil jour, nous laissions notre tente pour entrer dans notre maison actuelle. Nous chantons à la messe, mais cette fois, nos petits sauvages unissent leurs voix aux nôtres pour chanter les louanges de notre Mère Immaculée et le *Te Deum* de notre reconnaissance. Après la messe, que nous entendons en union avec vous toutes, mais surtout avec nos mères fondatrices, nous assistons au baptême d'un de nos chers enfants. C'est un petit garçon pur Indien, âgé de 6 ans. Il est très intelligent. Nous avons pu lui apprendre le *Credo* et il l'a récité lui-même à son baptême. Le plus grand de nos élèves a été son parrain. Après la cérémonie que nous avons tâché de rendre aussi solennelle que possible, le Rév. P. Robaut donna au petit baptisé (Joseph Marie André,) une médaille et un crucifix. Vous dire combien ce cher enfant était heureux, c'est impossible. Les autres enfants, enthousiasmés de ce qu'ils avaient vu, voulaient tous être baptisés ; mais ce sera pour plus tard.

12 septembre.—Nous voici au 12 sept. et nous n'avons pas encore pris le congé de la Nativité. Comme il fait beau temps, nous décidons que ce sera congé aujourd'hui. Je ne puis pas ajouter que ce sera grand gala, nous sommes trop court de provisions, comme vous savez. L'unique plat de

notre dîner consiste en crêpes passablement maigres, je vous assure. Toute la graisse que nous possédons, divisée et subdivisée, donne à chaque (*pan-cake*) crêpe à peu près gros comme une fève. Comme vous voyez, ce ne sont pas des beignets. En dédommagement, ma Sœur Supérieure sort une petite provision de bonbons que notre mère Vicairé avait mise dans nos valises et sur laquelle nous comptons pour recevoir nos nouvelles Sœurs. Nous y goûtons simplement. Ah! si vous saviez comme nous sommes devenues discrètes à l'art de la friandise, des choses même les plus ordinaires!... Nous avons oublié le goût du lait, il est inconnu ici. Après notre frugal repas assaisonné d'appétit et de gaieté, nous entreprenons une promenade à travers la forêt qui nous entoure. Nous faisons l'ascension de l'une de nos plus hautes montagnes. Nous parvenons au sommet harassées de fatigue, mais comme nous sommes amplement dédommagées de nos peines par le beau panorama qui se déroule à nos yeux. Bien que sous l'influence de l'automne, la nature n'a pas encore perdu tous ses charmes; déparée, elle reste gracieuse dans les nuances pittoresques des feuilles que le vent commence à disperser. La variété des arbres est tout-à-fait curieuse et l'artiste cherchant à embellir son album n'aurait qu'à choisir entre une foule de paysages tous plus charmants les uns que les autres. Puis nous contemplons notre fleuve, le vrai Meschacébé de l'Alaska, dont les eaux tranquilles et un peu sombres semblent se plaisir à courir dans la plaine immense, serpentant çà et là, formant de jolis mirages et d'élégants points de vue. Tout cet ensemble repose l'âme, l'élève vers le Dieu tout puissant qui, non content d'avoir créé pour l'homme les magnificences terrestres, lui prépare encore les splendeurs ravissantes de la bienheureuse éternité.

* * *

16 septembre.—Sur les 6 hrs a.m., nous entendons le sifflet d'un bateau. C'est l'Artic, le bateau naufragé qui a été réparé et livré de nouveau au service. Nous nous empressons de mettre toutes choses à l'ordre, car nous aurons bien quelques visites. Bientôt, en effet, nous arrivés le capitaine,

M. Peterson. Il nous invite avec beaucoup de courtoisie à visiter son bateau. Nous acceptons volontiers. Nous trouvons nos provisions à bord ainsi que celles des Rév. Pères, puis nos caisses de San Francisco. Nos enfants avec le secours de quelques Indiens nous aident à transporter nos effets au couvent. Lorsque tout est en sûreté, que tout notre monde est congédié, nous examinons à loisir ce que nous avons reçu. Vous seriez vraiment étonnées, ma Rév. Mère et mes chères Sœurs, si vous voyiez le contenu de ces caisses, dues à la générosité des Demoiselles Frances Mayers et Mary Anna Kennedy, toutes deux anciennes élèves de nos chères Sœurs de Victoria. Que le bon Dieu les récompense de leur charité, de leur générosité!

Le Rév. P. Rogaru, revenu de St-Michel avec le bateau, s'est intéressé à réparer les pertes que nous avons subies. Comme nous lui devons de la reconnaissance, et comme, n'est-ce pas, vous prierez avec nous pour le succès de ses missions de Nulato, où il retourne présentement.

2 octobre.—Nous avons grand congé en l'honneur des SS. Anges. Nous le passons en bonne partie en pleine campagne, en pique-nique si vous le voulez. L'air est si bon, si pur qu'il nous communique sensiblement des forces. Pour ma part, j'aime singulièrement ces promenades champêtres. Jusqu'ici, je n'ai rencontré ni ours, ni renard. Sur le soir, la neige commence à tomber : les SS. Anges nous ont apporté l'hiver.

~

7 octobre.—Nos pauvres enfants reçoivent pour la première fois leurs notes de bonne conduite. C'est curieux de les voir ; sur vingt, nous n'en avons que quatre qui entendent passablement l'anglais, les autres ne comprennent que par signes. Tous sont pleins de bonne volonté et s'appliquent de leur mieux. Lorsque l'un d'eux dit une parole en indien, aussitôt les autres de lui dire : " You speak Indian ". Un jour que nous mangions des choux au dîner, ce qui est un mets nouveau et très apprécié par ces chers enfants, notre petit Joseph, voulant avoir du choux une deuxième fois, demande : " Please, Sister, may I have some more garden. "

Nous avons bien du plaisir à les entendre, ces bons enfants. Ils commencent à nous aider dans les petits travaux de la maison et même dans les grands. Deux fois, déjà, nos petites filles ont fait le lavage du linge ; elles apprennent à faire la cuisine, à boulanger. Elles tricotent assez bien ; quelques-unes sont à leur deuxième paire de bas.

10 octobre.—Nous avons déjà joliment de la neige, la glace était ferme sur la rivière, mais la pluie de plusieurs jours à tout emporté cela, de sorte que les Indiens nous arrivent en canot pour nous vendre des lapins. C'est probablement St-Joseph qui nous envoie ce secours. Il y a déjà assez longtemps que nous n'avons plus de viande quelconque. Notre femme indienne, Emma, a bien fait une attrape pour les lapins, elle a même réussi à en prendre quelques-uns, mais pas suffisamment pour régaler notre petit monde qui, après tout, se trouve très bien du poisson.

Dernier dimanche d'octobre.—Nos enfants sont vraiment émerveillés d'entendre pour la première fois la musique à la Bénédiction du St-Sacrement. Ils ne peuvent imaginer rien de plus beau que le son de l'harmonium. Ils se croiraient volontiers au Ciel.

28 octobre.—Nous entrons en possession de l'allonge faite à notre maison. Les divisions n'y sont pas encore faites parce que le bois n'est pas assez sec. Nous y transportons nos lits cependant. Tout le haut est un dortoir pour nos filles et c'est là que seront désormais nos cellules. Nous y dormirons environnées de beaux rideaux bleus carreautes, tout comme ceux de Lachine, grâce à la prévoyance de notre chère Sœur M. Béatrice. Le bas de la maison n'est encore qu'une salle servant de classe. Trois nouveaux bancs, une chaise et une table pour la maîtresse, c'est là tout l'ameublement. La femme indienne et les petits garçons ont leur dortoir dans l'ancienne maison. Je ne vous l'ai pas dit, mais nous avons fait comme vous le mois du St. Rosaire.

1er novembre.—Nous avons la messe à 7 hrs et communion générale, c'est-à-dire nous trois, notre élève Andrew et notre homme engagé, M. Bourque. Il y avait bien longtemps que ce dernier ne s'était pas approché des sacrements. A son déjeuner, il paraissait tout heureux. Ma Sœur Supé-

rieure qui avait tant travaillé à sa réconciliation avec Dieu lui dit : "Si votre sœur religieuse savait cela, n'est-ce pas qu'elle serait bien contente ?" Oh ! oui, répondit-il. Et si ma mère le savait donc !... et il se prit à pleurer. Puissiez-vous communiquer cette nouvelle à cette bonne mère !

* * *

8 novembre.—Grand émoi au milieu de nos chers enfants, Il s'agit de fêter ma Sœur Supérieure. C'est extra pour eux, mais ils nous font bien cela. Il y a chant de fête, adresse, présentation d'un *beau bouquet de fleurs naturelles* et demande du congé. Rien n'y manque. Ma Sœur Supérieure paraît toute contente de nos enfants. Elle est toute gaie, toute heureuse, malgré la mauvaise chute qu'elle a faite ce matin.

Elle est tombée, presque du haut en bas de l'échelle qui conduit au dortoir. Pour amoindrir le coup, elle s'est accroché le bras à un des échelons et est ainsi restée suspendue. Il est bien probable qu'elle s'est démis le bras, elle souffre beaucoup et nous ne pouvons guère la soulager. Malgré tout, elle trouve de la gaieté et du bon vouloir pour nous et pour les enfants. Quelle bonne mère ! Le 9, c'est grande fête, nous avons chant à la messe. Déjeuner extraordinaire pour les enfants : des tartines au beurre et chacun un biscuit. Au dîner, du lapin rôti, et ne badinez pas, des conserves de pêches pour le dessert. Chaque enfant a eu la moitié d'une pêche. Vous auriez ri, ma Rév. Mère et mes chères Sœurs, de les voir dévorer cela de leurs yeux pendant que je les servais. Pour comble de bonheur, ma Sœur Supérieure leur a donné des images. C'est assurément le plus beau jour que ces pauvres enfants ont jamais eu dans leur vie. Nous aussi, nous jouissons véritablement, pourtant l'accident arrivé à ma Sœur Supérieure nous attriste quelque peu. Cette chère Sœur nous engage à remettre notre inquiétude entre les mains de la Providence et à nous abandonner à la joie de ce jour. Notre petite chapelle a sa belle parure. Nous avons étrenné les beaux bouquets, les vases et les dentelles reçus de San Francisco. Et puis, autre merveille, nous avons de la vaisselle maintenant et ma Sœur M. Pauline nous a fait des pâtés, des gâteaux, des beignets, etc. Ce

n'est pas tout, nous avons réservé pour ce jour certaines petites provisions plus exquises qui nous ont été envoyées de San Francisco. Nous avons jusqu'à des confitures. Qu'en dites-vous, ma Rév. Mère, n'est-ce pas du luxe dans l'extrême Alaska? Soyez en paix; c'est une fête éphémère.

13 novembre.—St-Stanislas—Grande fête pour nous et pour les RR. Pères Jésuites. Nous avons la grand'messe avec accompagnement d'harmonium. C'est la première fois que nous entendons la messe avec musique depuis que nous avons quitté le monde civilisé.

16 novembre.—Joie sans pareille parmi les enfants, il leur arrive des couchettes. Jusqu'ici ils n'avaient pas songé le moins du monde qu'ils pouvaient dormir ailleurs que par terre. C'est curieux de les voir, ces pauvres enfants, lorsqu'il s'agit d'étrenner ces nouveaux lits; j'ai du plaisir à voir leur embarras et je les laisse faire un peu avant de leur donner la première leçon.

* * *

3 décembre.—Nous fêtons solennellement la St-François-Xavier, ce maître-modèle des missionnaires. Beaucoup d'Indiens nous arrivent. C'est la disette générale par toute la contrée. A Nulato et tout le long de la rivière, les mineurs périssent de faim. Plus de 200 sont descendus à St-Michel parce qu'ils n'avaient plus aucune provision. La compagnie d'Alaska est forcée de les nourrir, autrement ce serait la révolution ouverte. C'est la catastrophe de l'Arctic qui a amené toutes ces misères.

Quant à nous, nous n'avons pas trop à nous plaindre, la Providence a veillé sur nous au-delà de nos espérances; cependant, nous vivons économiquement. Les lapins et le poisson se font rares. Nous ne pouvons plus guère en acheter des Indiens, car la farine que nous leur donnons en échange commence à faire défaut. En attendant, nous nous préparons à la fête de Noël.

Le temps est plus précieux que jamais, car nos journées sont très courtes. A 2 heures p. m., il fait assez obscur pour qu'il soit nécessaire d'allumer les lampes et ce n'est que vers 10 heures a. m. que le jour nous éclaire suffisam-

ment. Le soleil se lève à 11 heures a. m., et à 1 heure p. m. il est déjà à son déclin. La vue du firmament est vraiment ravissante. Le spectacle que présente le ciel au lever du soleil aussi bien qu'à son coucher est quelque chose de si beau, de si grand, qu'il faut être ici pour en avoir une idée. C'est au point que la première fois qu'il me fut donné de contempler ce tableau, j'estimai être assez payée des quelques sacrifices que j'avais faits pour arriver jusqu'à l'Alaska !

Le temps est très variable, il neige, il pleut, il gèle, il vente. Le froid n'est pas excessif, et Dieu merci, nous avons du bois pour nous faire du feu. Ce n'est pas la température de vos maisons si confortables, mais nous sommes contentes après tout.

Le thermomètre marque généralement de 10 à 25 audessous de zéro. Un jour, cependant, la température est descendue à 44 audessous de zéro. C'est le plus grand froid que nous ayons eu depuis que nous sommes à Alaska : cela ne dure que quelques jours.

Lorsqu'à le temps s'adoucit, d'autres inconvénients s'ensuivent. La glace et la neige qui couvrent notre toit se fondent au soleil ; et de là, des gouttières, pour ne pas dire des inondations à l'intérieur. Une nuit, que j'entendais dégoutter l'eau en plusieurs endroits, je me levai et je trouvai deux de nos enfants baignés dans leurs lits. Notre chère Sœur Supérieure, qui est bien rhumatisée, souffre énormément de cette humidité, pour ne pas dire plus. Mais *Benedicite omnis imber et ros Domino*, faut-il dire, bon gré, malgré.

* * *

16 Décembre.—Nos externes nous reviennent, nos bonnes petites filles du printemps dernier. Comme nous sommes heureuses de les revoir ! C'est bien le petit Jésus qui nous les ramène juste au premier jour de la neuvaine de Noël. Ces pauvres enfants, elles savaient si bien leurs prières lorsqu'elles nous ont laissées : maintenant c'est tout à recommencer. Et puis, elles sont d'une malpropreté incroyable. Mais peu importe l'extérieur, leurs âmes sont belles et Notre Seigneur les aime infiniment ! Comment ne les aimerions-nous pas ?

et comment ne travaillerions-nous pas à leur faire tout le bien possible !

Enfin voici Noël. La fête de Noël si pleine de poésie, de douces espérances, de saintes joies, que pensez-vous qu'elle doit être ici, dans les profondeurs de notre pays glacé ? Oh ! croyez-le, Rév. Mère et bien chères Sœurs, elle est belle, elle est joyeuse, elle est consolante, car c'est pour les pauvres enfants de l'Alaska, tout aussi bien que pour les habitants des grandes cités que Jésus vient au monde. Et si je vous disais que la Noël est ici plus riante, plus aimable qu'à Victoria, vous seriez surprises, mais c'est un peu le cas.

Voquez comme, dès la veille, tout respire le bonheur dans notre humble petit couvent. A 4 heures p. m. la parure de la chapelle est terminée, les confessions sont faites, toute la maison est en ordre, l'arbre de Noël est tout prêt.

Enfin il est 11 heures, Sœurs et enfants sont bientôt debout et nous nous rendons à la chapelle pour la messe de minuit. Pendant que le Prêtre revêt les ornements sacerdotaux, nous chantons : " Minuit, chrétiens, etc., etc." A l'offertoire : "*What lovely Infânt can this be, etc., etc.*" Après la consécration : "*Adeste fideles.*" Le Rév. Père nous donne l'instruction après l'évangile.

La seconde messe est une messe d'actions de grâce où l'on fait mémoire de Ste-Anastasie. C'est la vôtre, Rév. et bien-aimée Mère, et elle est dite à vos intentions. Qu'il fait bon à ces précieux moments de se souvenir d'une bonne et tendre Mère dont l'amour et les bienfaits nous enveloppent jusque dans les profondeurs de notre solitude. De douces larmes s'échappent de nos yeux tandis que nos lèvres articulent une fervente prière. C'est alors que nous formons notre bouquet de fête et que nous le déposons aux pieds du St-Enfant Jésus. Recevez-le des mains et du cœur de cet aimable Sauveur.

Enfin arrive le moment de découvrir l'arbre de Noël. Nos pauvres enfants sont fous de joie à la vue de ce spectacle. Ils ne peuvent se rassasier de regarder. Grâce à la générosité de nos amies de San Francisco, chaque enfant a un mouchoir, un tablier, des bonbons, quelques joujoux et une image. Les plus grandes filles ont de plus des troussees avec

rois aiguilles et 4 épingles. La Reine d'Angleterre ne s'est jamais crue plus riche assurément. Nous aussi, nous avons eu nos surprises que je ne passerai pas sous silence : ce sont les bottines de drap et les pardessus que notre bonne Mère Supérieure nous a envoyés et que notre chère Sœur Supérieure avait tenues en réserve pour nous faire un cadeau de Noël.

Dans une de ces heureuses bottines nous découvrons à notre grand plaisir deux lettres de notre chère Sœur M. Mélanie nous donnant les détails si touchants de la Bénédiction de la première pierre de la chapelle à Lachine. Quoique de vieille date, ces chères lettres nous apportent un bonheur indicible. *Santa Claus* n'a pas épuisé son sac, il y reste encore pour nos externes, chacune un mouchoir et un *craker*. La joie est complète. Dites maintenant si la fête de Noël n'a pas été charmante dans notre cher couvent de Kosoriffsky !

* * *

26 octobre.—Fête de St-Etienne. Nous avons la consolation de revoir notre bon Père Tosi. Il est assez bien portant, mais à bout de forces. Il voyage depuis 21 jours. Et quel temps ! Pauvre et cher Père, son zèle et son dévouement le soutiennent et Dieu le conserve pour faire du bien aux âmes. Le lendemain, il vient nous dire la messe et adresse la parole à nos chers enfants. Il est heureux de les retrouver si bien et en si bonne voie, il les félicite et les encourage à profiter des leçons qui leur sont données. Il n'a qu'une ambition : étendre le règne de Jésus-Christ, convertir ses chers Indiens de l'Alaska.

Après son déjeuner, il voulut voir plus particulièrement les enfants, il les fit approcher de lui, un par un, pour leur parler, les examiner. Il se retira satisfait.

28 Les Sts-Innocents.—Nous célébrons cette fête comme nous le pratiquons dans les Flandres, dans les couvents surtout. Alors la plus jeune devient Supérieure et la Supérieure passe au dernier rang. Notre fête est toute flamande, je puis commander en souveraine toute la journée. Comme je tiens à rendre le commandement aussi doux que

possible, je donne congé et nous en jouissons agréablement par une belle promenade.

31 décembre.—Le dernier jour de l'année nous retrouve à la besogne plus que jamais. C'est surtout notre pauvre Sœur Supérieure qui a le gros de la tâche, car elle est en frais de terminer une soutane pour le Révd. P. Tosi. Ce bon Père vient bénir les enfants et recevoir leurs vœux de bonne année. Comme toujours, il les encourage à bien faire, il leur dit en particulier qu'ils sont toute son espérance. Le Rév. P. Robaut vient à son tour et les enfants lui chantent le même "*Happy New Year.*" Même cérémonie pour ma Sœur Supérieure. C'est André qui lui donne l'adresse. Il faut voir comme il est content. Mais les félicitations et les souhaits n'avancent guère la soutane. Nous nous y remettons de tout cœur et la terminons avec l'année, presque à 10 heures P. M.

* * *

1er janvier 1890.—Bonne et sainte année ! Du fond des sombres forêts de l'Alaska, trois cœurs s'élancent vers vous, Révde Mère et bien chères Sœurs, pour vous offrir les vœux ardents que nous formons pour votre bonheur. Santé parfaite, succès dans vos entreprises, bénédictions générales et particulières pour notre chère communauté, telle est la requête que nous avons présentée ce matin au Cœur de Jésus Enfant. Puisse-t-il la bénir !.....

La journée se passe assez bien dans notre pauvre retraite. Nous parlons réciproquement de tous ceux que nous aimons, de nos bien aimées parents, puis nous lisons les chères lettres attendues que le Rév. Père Tosi nous a apportées de St. Michel. C'étaient bien les plus belles étrennes que nous pussions avoir : des lettres venant du Canada, de nos chères Sœurs. Vraiment, nous sommes gâtées cette année.

2 janvier.—Nous recommençons nos classes. Nos enfants sont fatigués d'avoir été une semaine sans étudier. C'est vraiment plaisant d'enseigner à ces enfants. Ils sont si désireux d'apprendre et, en général, ils sont très intelligents.

Le temps est extraordinairement doux depuis Noël ; il neige très souvent, mais il ne fait pas froid.

6 janvier.—Bien que l'Épiphanie ne soit pas fête d'obligation pour nous, le Rév. Père Tosi veut cependant que cette fête soit aussi solennelle que possible à Alaska. Il nous dit la messe et nous fait l'instruction. Et chaque matin, il ne manque pas de faire le catéchisme en sauvage à nos enfants. Il voudrait tant leur faire leur première communion avant son départ pour les missions.

J'ai oublié de vous dire que le jour de l'an, nous avons reçu une pensionnaire du village. Au souper j'avais fini de lui donner le *bain* obligatoire et nous la présentions à nos enfants. Elle paraît s'amuser avec les autres, mais aussitôt qu'elle aperçoit quelque Indien du village, elle commence à pleurer. Hier, sa mère vint nous vendre une natte. Comme elle repartait, la petite l'aperçut, je ne sais trop comment, et elle s'élança à la poursuite de sa mère. Heureusement que les deux Pères se trouvaient dehors. Le Rév. Père Robaut put attraper la petite fugitive qui fut ramenée au couvent, sauf à payer son escapade d'une bonne et rigoureuse volée, administrée par le Rév. Père Tosi, en présence des autres enfants. Sa mère, qui est bien contente de voir sa fille chez les Sœurs, lui dit en la laissant : " Tu resteras bien maintenant." Ce fut une bonne leçon.

9 janvier.—Notre chère Sœur M. Pauline entre en retraite préparatoire à ses vœux perpétuels. Elle n'est pas bien du tout. Le Rév. P. Tosi lui donne une instruction puis la laisse avec Manrèse. Je deviens intendante de la cuisine pendant ces jours, simplement intendante, car Emma fait bien son affaire seule, c'est une femme très active et très fiable surtout. Mes nouvelles fonctions ne me dérangent guère. Tous les jours, je conduis nos enfants chez les RR. Pères pour exercer le chant. Le Rév. Père Tosi veut que nous apprenions une messe nouvelle pour la profession de ma Sœur M. Pauline.

16 janvier.—Une alerte sérieuse. Notre maison neuve est en feu sous l'effet d'un vent violent. En moins d'un instant un Indien est sur le toit avec un seau d'eau. Le Rév. Père et les deux Frères convers viennent à notre secours, si bien que, après quelques instants, tout est dans l'ordre et sans dégât aucun. Pour nous remettre de notre épouvante, le Rév.

P. Tosi nous apporte une lettre qu'il vient de trouver au fond de son sac de voyage : c'est le journal de la communauté, nous relatant les divers incidents de la vacance dernière, avec quelques détails sur le nouveau sanctuaire de Ste-Anne. Dans cette même lettre se trouvent les circulaires annonçant la mort de nos chères Sœurs Marie-Xavier et Marie-Honore.

Nous lisons avec un bonheur particulier ce récit des joies si pures et si vraies que goûtent nos chères Sœurs réunies à la Maison-Mère. Reléguées comme nous le sommes sur une terre lointaine, les échos de ces fêtes délicieuses ne sauraient parvenir jusqu'à nous ; ils nous réjouissent grandement toutefois, car ils sont pour nous l'image anticipée de la douce réunion du Ciel. C'est de tout cœur, ma très Rév. Mère, que nous vous remercions de votre si délicate attention. Nous le ressentons vivement : nous sommes vos enfants les plus éloignées physiquement parlant, mais les plus proches de votre cœur maternel. Daigne le Sacré-Cœur vous en bénir !

Après la réception du journal vient une autre joie. Notre bon Père Tosi, inépuisable d'attentions, nous envoie un présent magnifique. Une fourrure peut-être ? une pierre précieuse propre à être placée dans un musée ? Vous en êtes loin..... C'est ni plus ni moins qu'un *beau ciboire d'or*, artistement travaillé !... Comme nous sommes heureuses de l'offrir à Notre Seigneur qui trouve si peu, hélas ! dans nos régions perdues de l'Alaska, de ciboires vivants où il aime tant à reposer.

* * *

Dimanche, fête du St. Nom de Jésus. Grand'messe à neuf heures chez les RR. Pères. J'y conduis les enfants de bonne heure afin de les placer en arrière.

Ma Sœur M. Pauline occupe un prie-Dieu vis-à-vis de l'autel. C'est là, tout près du tabernacle, qu'elle renouvelle ses promesses. Ma Sœur Supérieure et moi, nous lui chantons un cantique de circonstance, (composé par le Rév. Père Robert), sur l'air : "Je te bénis, douce Vierge Marie." Les enfants chantent la nouvelle messe que nous leur avons apprise et que le Rév. P. Tosi a intitulée : "*Mass for Children.*" Ils chantent vraiment bien, ces chers enfants, et surtout

ils prononcent admirablement le latin. Après l'Évangile, il y a sermon sur la grandeur de la consécration complète et perpétuelle que nous pouvons faire à Dieu de nous-mêmes.

Depuis six mille ans que le monde est créé, dit le Rév. Père, personne, avant Sœur Marie Pauline, n'avait songé à se consacrer à Dieu dans ce pays. Espérons que l'acte de son oblation sera abondant en grâces et en bénédictions pour cette nouvelle chrétienté d'Alaska et pour chacune de nous en particulier, etc., etc. L'instruction finie, la cérémonie a lieu. Ma Sœur Marie Pauline tient en main le beau cierge blanc. Il n'est pas orné de fleurs, à la vérité, mais il n'en est pas moins joli avec sa petite boucle de ruban blanc. A l'Offertoire, nous chantons : "Le Ciel en est le prix," mais en anglais. Laissez-moi vous dire, ma très Rév. Mère et mes chères Sœurs, que la cérémonie est vraiment belle et imposante. C'est au point que je me disais : "Il faut venir à Alaska pour voir des fêtes aussi touchantes." Notre chère Sœur Marie Pauline est heureuse au delà de toute expression. Nous revenons au couvent et les enfants font une petite réception à l'héroïne du jour. Comme vous le pouvez croire, il y a grande table chez les Sœurs, pour le dîner. Le bon Frère Rosati nous a envoyé des poules d'eau et notre Emma les a parfaitement préparées.

Le Rév. Père Tosi n'a pas manqué d'envoyer un souvenir de profession à notre chère Sœur qui voit avec peine le déclin de ce beau jour. J'allais dire : ainsi passent les joies de la terre, mais non, un semblable bonheur ne saurait passer avec le temps, et un jour au Ciel, il aura son parfait épanouissement.

26 janvier.—Le Rév. Père Tosi nous dit aujourd'hui qu'il est très content des enfants. Ils apprennent leur catéchisme très vite. Vous seriez étonnée, ma chère Mère, de voir comme ils ont appris depuis qu'ils viennent à l'école. Plusieurs lisent passablement l'anglais, comptent et écrivent assez bien. Ma Sœur Supérieure aime beaucoup ses élèves. Elle nous dit que s'ils étaient plus nombreux, ce serait comme les écoles des États-Unis.

Le temps est excessivement froid depuis quelques semaines. La neige, de six à sept pieds d'épaisseur, est si ferme que nous pouvons nous promener sans raquette dans toutes

les directions. A propos, je suis heureuse de vous dire que j'ai appris à marcher à la raquette. Je trouve cela très commode.

* * *

27 janvier.—Deux Indiens nous arrivent de St. Michel, apportant une lettre. Ils viennent chercher le petit Georges Peterson. Pauvre cher petit ! Il n'aime pas du tout à partir, et il nous en coûte beaucoup à nous-mêmes de l'envoyer. Nous craignons qu'il meure de froid dans le voyage. Ces deux Indiens ont pris dix jours pour se rendre de St. Michel à Kosoriffsky. Dans le doute si cet enfant avait été baptisé, le Rév. Père lui administra le baptême sous condition.

1er février.—Nous prenons bien gaiement le congé de la St-Ignace ; c'est qu'ici comme à Lachine, nous honorons la précieuse mémoire de notre Saint Fondateur, Mgr. Bourget. C'est moi qui en profite le mieux, je puis dire, car je passe une bonne partie de la journée à la promenade avec les enfants. Il fait très froid, mais il ne vente pas, et ainsi mes habits de fourrure me protègent suffisamment. Les enfants éprouvent un grand plaisir à découvrir une multitude de maisonnettes ou de petits trous où se retirent les poules sauvages. C'est en effet très curieux.

Quant à ma Sœur Supérieure, ses jours de congé, comme les autres, elle les passe à souffrir. Son bras malade lui cause de telles souffrances que le Rév. Père Tosi lui a prescrit une mouche noire. Ma Sœur M. Pauline est beaucoup mieux qu'elle n'a été.

2 février, Dimanche.—Après l'office de l'après-midi, nos garçons ont glissé avec le Rév. Père et les Frères. C'est en récompense des bonnes notes qu'ils ont eues. Quant à nos petites filles, je les conduis au village indien.

3 février.—Office de la Purification de la Ste-Vierge. Vers 7 heures, nous avons grand'messe et bénédiction solennelle des cierges. Le célébrant les distribue ensuite à tous les assistants. Ceux des Sœurs sont en cire blanche ; ceux des enfants sont des bougies. C'est un beau moment pour notre petit monde que celui d'allumer les cierges.

La plupart les tiennent dans leurs deux mains et les deux

yeux fixés sur la lumière. Après la messe, le Rév. Père adresse quelques mots aux enfants, il leur dit d'emporter leurs cierges au couvent et de les faire brûler sur l'autel pendant la messe afin d'obtenir les grâces qui leur sont nécessaires pour bien recevoir les Sacrements de Baptême, de Pénitence et d'Eucharistie. Le même jour, le Rév. Père Robaut revient de sa mission et nous amène deux enfants de six ans, un garçon et une fille.

7 février, vendredi.—Jour bien mémorable pour nos chers enfants. Ils font leurs confessions, les premières de leur vie bien entendu. Cet acte semble les transformer. Qu'ils sont donc heureux ! Quelques-uns retournent plusieurs fois à confesse, ils veulent dire tout, absolument tout, les exemples si frappants que le Rév. Père leur a racontés les ont si vivement impressionnés. Aussi le Rév. Père Tosi nous disait qu'il était consolé, on ne peut plus, des dispositions de ces chers enfants. C'est étonnant, en effet, de voir comme ils comprennent. Ensemble, remercions-en le bon Dieu.

Dimanche 9.—C'est la fête des fêtes, le beau jour par excellence. Vous devinez sans doute, ma très chère Mère, la cause de cette joie extraordinaire. Enfin, Notre Seigneur a exaucé nos désirs. Notre bonne Emma avec onze de nos enfants vont être régénérés dans les eaux sacrées du baptême. Quel bonheur pour notre maison ! Quel bonheur pour nous d'avoir été choisies pour préparer des temples au St Esprit dans les âmes de ces pauvres enfants des bois !

C'est aujourd'hui, ma très-digne Mère, que la cérémonie est touchante entre toutes. Le Rev. P. Tosi préside assisté du Rev. Père Robaut. Rien de plus émouvant que d'entendre ces chers enfants répondre ensemble et de tout cœur : *Credo, abrenuncio*. Notre homme engagé, M. Bourque, est parrain, et notre Mary, baptisée à Nulato par Mgr Seghers, est marraine. N'est-ce pas, que le bon Dieu s'est plu à répandre ses bénédictions sur nos humbles travaux ? Qu'il en soit mille fois loué et remercié !

Qu'il fait bon de penser que nous n'avons plus de païens au milieu de nous ! Oh ! il me semble que, désormais, le bon Dieu arrêtera ses regards avec plus de complaisance sur nous et sur notre chère maison.

11 février.—Le Rév. Père Robaut part pour une mission à Nulato. Le Rév. Père Tosi devait entreprendre ce voyage, mais il est souffrant ces jours-ci d'une chute qu'il a faite.

Dimanche gras.—Le temps est quelque peu radouci, mais qu'il y a donc de la neige! Heureusement qu'elle est assez ferme pour nous porter, autrement, je pense que nous y serions ensevelies comme dans un abîme.

Les jours commencent à allonger. C'est la joie et l'espérance qui renaissent pour les pauvres missionnaires de Kossoriffsky. Bientôt ce sera la lumière perpétuelle, plus de nuit. Quel pays que celui-ci! Nous allons toujours d'une extrémité à l'autre. Qu'importe, nous l'aimons singulièrement notre pays d'adoption, nous y sommes parfaitement tranquilles et dans ces jours de carnaval, nous avons tout le loisir de prier et de demander grâce pour tant de pauvres âmes qui courent à leur perte.

Mercredi des cendres. — Grand'messe à 7 heures. Le Rév. Père Tosi explique en indien aux enfants la cérémonie du jour, c'est la première fois qu'ils reçoivent les cendres. Nous entrons courageusement dans le saint temps du carême qui, après tout, ne sera pas bien rigoureux. Le Rév. Père Tosi ne nous permet l'abstinence que le vendredi.

* * *

Dimanche—Vers 8 heures du soir, nous entendons le bruit d'un attelage de chiens. Dans une solitude aussi profonde que la nôtre, où règne un silence presque continu, c'est tout un événement que l'apparition d'un équipage de ce genre.

Aussi, nous sommes bientôt à la fenêtre. Nous apercevons le Rév. Père Rogaru qui revient de St-Michel où il est allé acheter des provisions. Il revenait avec une charge suffisante pour l'année, mais il a rencontré à Nulato quatre vingts mineurs à moitié morts de faim et de froid. Il a dû les nourrir jusqu'à ce qu'ils fussent en état de continuer leur voyage. Actuellement, ces gens sont à St-Michel où ils vivent aux dépens de la Compagnie Commerciale d'Alaska. La misère est plus grande que jamais dans nos pays. Elle est telle que vous ne sauriez vous en faire la moindre idée.

Réunissez, si vous le voulez, tout ce que vous avez jamais entendu dire du pays, à propos du froid, du peu de ressources et de la manière misérable dont on y vit, et vous n'aurez qu'une faible peinture de la réalité.

Ainsi, mes bien chères Sœurs, vous qui sentiriez quelque désir de venir travailler à la conversion des Indiens de l'Alaska, préparez-vous aux sacrifices de toutes sortes, je n'en excepte aucun, et ceci n'est pas exagéré le moins du monde. Ne vous effrayez pas toutefois. Le bon Dieu sait bien récompenser les travaux de ceux qui se dévouent à son service : puis, sauver les âmes, n'est-ce pas la plus enviable des récompenses ? Il y a tant de gens qui viennent ici au péril de leur vie, qui y demeurent au milieu des privations de toutes sortes, et cela pour ramasser un peu d'or, que ne devons-nous pas endurer pour procurer à quelques âmes le bonheur de connaître et d'aimer Dieu. Et après tout, nos souffrances sont bien supportables : rien ne nous manque du nécessaire ; nous sommes faites au climat, à la nourriture du pays, aux mœurs et aux coutumes des Indiens, et la Divine Providence ne nous a jamais manqué. Du reste, nous sommes certainement les plus favorisées. Quant aux pauvres Pères Jésuites, ils sont toujours à la peine. Si vous voyiez le bon Père Rogaru au retour de son voyage. Il est tout défait, tant il a enduré de fatigues et de souffrances de tous genres. En effet, c'est quelque chose d'horrible que de voyager durant un grand mois dans un vaste désert, sans cesse exposé à périr de froid ou à être enseveli sous la neige. Pauvres missionnaires, ce sont eux qui peuvent parler de dévouement et de sacrifices !

Comme le Rév. P. Rogaru ne doit passer que quelques jours à Kosoriffsky, nous nous hâtons de réparer sa pauvre garde-robe.

Ce bon Père vient faire le catéchisme à nos enfants. Il leur parle la langue de Nulato. Croiriez-vous, ma chère Mère, que je suis si avancée dans mes études que je comprends très bien tout ce qu'il dit. N'est-ce pas que vous êtes fière de moi ?

A sa dernière visite, le Rév. Père nous dit combien les Indiens de Nulato sont anxieux d'avoir des Sœurs. Il exhorte

les enfants à remercier le bon Dieu de leur avoir donné les moyens de s'instruire, etc., etc., et quelques instants après les chiens sont attelés et voilà le Rév. Père et son compagnon en route.

17 février.—Ce matin, au catéchisme, le Rév. P. Tosi explique aux enfants la préparation à la communion. C'est un peu délicat, ma Révérende Mère, mais j'ai trouvé cela si drôle, que je vous l'écris. En parlant du jeûne requis pour la sainte communion, il raconte que, lorsqu'il était missionnaire aux Montagnes Rocheuses, souvent des vieilles femmes Indiennes allaient le trouver le matin et lui disaient : " Père, est-ce que je puis communier, je n'en ai mangé qu'un seul, un gros ; que trois ou quatre, des petits, etc. ? " Vous me comprenez, n'est-ce pas, ma Mère. Pauvres Indiens ! Et en effet je pense que c'est là une véritable tentation pour tous les sauvages en général.

* * *

1er mars.—Enfin, voici le beau mois de St Joseph. Pour nous, les démonstrations extraordinaires ne sont guère possibles, nous pratiquons la dévotion intérieure, afin que notre bon Père St Joseph nous continue sa bonne protection.

2 mars.—Nous commençons à songer un peu au printemps, bien que nous n'en découvriions guère d'indices. Il neige à plein ciel, mais le froid n'est pas bien grand.

6 mars.—N'est-ce pas que le bon Dieu nous ménage de bien douces surprises ? Voilà que, sur les 4 heures p.m., un mineur nous arrive, nous apportant deux bonnes lettres : la vôtre, Révérende et bonne Mère, et celle de notre bon Père Piché.

Que nous sommes heureuses ! En nous décrivant la statue de Ste Anne qui domine la chapelle de Lachine, notre Rév. Père Piché nous disait que notre bonne Mère et Patronne, placée si haut, devait être à même de regarder toutes ses filles, même celles de Kosoriffsky. Nous avons bien reconnu dans ces lignes le bon cœur de notre Père !

Toutes ces bonnes nouvelles que nous avons reçues ont produit une agréable réaction dans notre intérieur. Nous voici avec de nouveaux sujets de conversation et pour long-

temps. Le pauvre mineur porteur de nos lettres est revenu nous voir; il est si content, nous dit-il, de rencontrer des êtres civilisés. Le froid est intense encore au moment où nous sommes.

15 Mars.—Le Rév. Père Robaut revient de Nulato à demi-mort. Pauvre Père, peut-on concevoir des souffrances pareilles ! Le mineur Smith, dont je vous ai parlé et qui vient de nous quitter, a rencontré le Rév. Père à Anwich. Il était à bout de forces et ses chiens étaient hors d'état.

Ce bon mineur, touché de compassion, a ramené lui-même le Rév. Père Robaut à Kosoriffsky. C'est vraiment une chose horrible que le trajet de notre mission à Nulato. Le Rév. Père Robaut partait d'ici avec un traîneau tiré par des chiens, et ayant un Indien pour guide. Passé Anwich, ils ont dû frayer le chemin pour les chiens. On se figure ce que peut être une route de ce genre, lorsque la neige a de six à sept pieds de hauteur, par un froid indescriptible et dans un désert immense, où l'on n'aperçoit aucune trace d'êtres vivants. Les chiens, ayant les pattes tout ensanglantées, tombaient tour à tour d'épuisement et de froid. Ce n'est qu'après onze jours d'une marche aussi pénible que le Rév. Père et son guide sont arrivés à Nulato.

Chaque soir, ils se creusaient un trou dans la neige pour y passer la nuit. Un jour que le mauvais temps avait ralenti leur marche, la nuit les surprit sur la rivière et, dans l'impossibilité d'avancer davantage, ils se résolurent de camper sur la glace. Le matin, le Rév. Père voulut remuer, mais impossible, il était enseveli tout vivant sous une couche de neige de trois à quatre pieds. L'Indien, qui se trouvait dans le même cas, réussit, après bien des efforts, à sortir de son tombeau. Son premier soin fut de chercher le Rév. Père qu'il ne délivra de sa terrible prison qu'en bûchant la glace. Le pauvre Père sortit de ce trou, trempé jusqu'aux os, et, quelques minutes après, ses habits étaient tellement gelés qu'il se trouvait comme dans un costume de fer.

Arrivé à Nulato, il y demeura 12 jours. Il était déterminé à y demeurer jusqu'au printemps; mais réflexion faite, il se résolut de revenir, au péril de sa vie, dans la crainte que le

Rév. Père Tosi ne fut trop inquiet. Je ne puis vous décrire dans quel pénible état il nous arriva. Il faisait vraiment pitié. Il s'était gelé un pied et il avait la figure toute noire et enflée. Je vous ai donné ces détails pour vous faire assister à un de ces beaux exemples de courage et de vertu que nous donnent nos bons Pères et vous faire toucher du doigt quelque chose de leurs grands sacrifices, de leur pénible apostolat. Nos sacrifices auprès des leurs sont des bagatelles. Priez pour eux et pour nous qui avons le bonheur de leur être associés.

* * *

19 Mars, Grande fête de St. Joseph.—Nous avons grand'messe à laquelle assistent bon nombre d'Indiens venus ici pour aider au Frère Negro à construire une addition entre nos deux maisons. Je subis aujourd'hui mon examen canonique en préparation pour mes vœux perpétuels : c'est vous dire que mon bonheur est bien grand. Oh ! qu'il me tarde de faire à Dieu l'entière et irrévocable oblation de moi-même.

Notre femme indienne, Emma, et quatre enfants se préparent à faire leur première communion. Ma Sœur Supérieure, qui demeure avec elles pendant leur retraite, est, avec nous, très-édifiée et bien consolée de leur recueillement et de leur piété. Ces enfants ont de 14 à 15 ans. Leur costume de première communion est très simple comme vous pouvez le penser : une robe d'indienne carreautee, un collet blanc et un voile forment tout leur ajustement. La messe de la première communion, dite par le Rév. P. Tosi, assisté du Rév. P. Robaut, commence sur les 9 heures A. M. Après le chant du Sanctus, les communicantes récitent à haute voix, en langue indienne, les prières préparatoires à la communion, puis elles s'approchent de la sainte Table. Le Rév. P. Robaut chante le *Confiteor* et le Rév. P. Tosi leur adresse quelques paroles avec la Ste Hostie dans la main ; puis Notre Seigneur vient reposer dans les cœurs de ces pauvres enfants des bois. C'est, il nous semble, la prise de possession par Jésus de ce vaste pays de l'Alaska. Il est bien temps qu'Il y entre, Lui qui attend depuis des siècles les hommages des quelques âmes

que Sa Providence a jetées sur ce coin de terre. Quelles actions de grâce rendrons-nous à Dieu pour ce grand bienfait ? nous qui avons été choisies pour être les témoins de ce premier triomphe de la grâce ! Après s'être retirées de la Sainte Table, nos chères communicantes récitent les prières d'actions de grâce. Après la messe, le Rév. Père Robaut leur adressa la parole. Son discours fut si touchant que nous voyions le Rév. P. Tosi fondre en larmes. C'est aujourd'hui, en effet, que ces bons Pères recueillent les premiers fruits de leur labeur. Ils attribuent ce succès à la protection de Mgr Seghers. Nul doute que ce saint évêque, martyr de son zèle pour les Indiens de l'Alaska, ne veille sur ces pauvres peuplades. On sait que la mission de Nulato lui fut particulièrement chère, et les cinq enfants qui font leur première communion aujourd'hui sont toutes des Indiennes de Nulato. *Deo gratias !* Le Rév. P. Tosi les félicite à son tour de leur bonheur, il les bénit et leur donne à chacune un chapelet et une belle image. Rendues au couvent pour le déjeuner, c'est grande fête. La table est servie comme dans les fêtes exceptionnelles : des poules sauvages et des conserves de pêches pour le dessert.

* * *

31 Mars.—St-Joseph nous envoie une petite pensionnaire de 6 ans environ, nous estimons que c'est un charmant bouquet pour terminer ce mois béni. Cette pauvre petite élève nous arrive comme les autres, horriblement sale. Pendant que je lui donne son bain, elle ramasse toute la vermine qu'elle peut pour s'en régaler. Hélas !

1^{er} avril.—Nous voici à la Semaine Sainte, mais aussi la semaine du travail. C'est le lavage du linge et de la maison. Tout marche si bien qu'on dirait vraiment que les anges du bon Dieu viennent à notre secours. Nous avons le reposoir au couvent. Ma Sœur Supérieure s'occupe de la parure et cette fois encore elle a réussi à embellir notre petite chapelle. Les murs et les plafonds sont recouverts de guirlandes de verdure entremêlées de tarlatane blanche. L'autel est paré des jolies fleurs artificielles que nos amies de San Francisco nous ont envoyées. Le jeudi Saint après la

grand'messe chez les Rév. Pères, le SS. Sacrement est transporté, processionnellement au couvent. Les enfants, ayant tous des chandelles allumées, le précèdent en chantant quelques strophes du *Pange Lingua*; et nous de même, mais nous avons des cierges. Nous aurions bien aimé passer la nuit au reposoir, mais faute de forces, car nous avons tant à faire, nous nous contentons de faire l'heure sainte avec nos enfants.

5 avril.—Pâques. Alleluia! Alleluia! à vous, ma Révérende Mère et mes chères Sœurs. Ce cri joyeux a retenti avec un accent tout particulier sur les bords du Yukon. Notre désert si sombre, si tranquille, en a été ému et tout nous parle de joie, d'espérance, de résurrection. La messe a lieu à 9 heures avec diacre et sous-diacre. Nos petites communiantes font leur seconde communion.

Tous les Indiens du village sont présents et très impressionnés de la beauté des cérémonies. Les Rév. Pères leur parlent, mais je ne sais trop comment leur parole est accueillie, ces pauvres sauvagés sont si aveuglés. On dirait qu'ils n'ont aucun sentiment de Dieu, de l'âme, des vérités éternelles, leur unique affaire est (*le baba*) le manger. Le Rev. Père Tosi a essayé de leur faire comprendre que les Pères et les Sœurs ne sont pas venus ici, au milieu de tant de périls, pour leur faciliter *le baba* de leur corps, mais bien *le baba* de leur esprit. Priez avec nous, ma Rév. Mère et mes chères Sœurs, car il n'y a que la prière et les sacrifices qui pourront obtenir le don de la foi à ces pauvres êtres.

* * *

1er mai.—Tout est consommé. Me voilà professe des vœux perpétuels maintenant. C'est le premier jour du beau mois de Marie que je suis Sœur de la communauté de Ste Anne, à des milliers de milles de distance. Que je suis heureux! Pour ne pas répéter des détails, je me contenterai d'écrire que ce fut dans notre chapelle que le Rév. Père Tosi reçut mes vœux. Le Rév. Père Robaut fit le sermon de circonstance. Son texte était : "J'ai trouvé celui qu'aime mon âme, je le tiens et je ne le laisserai point aller jusqu'à

ce que je l'ai apporté dans la maison de ma Mère, etc., etc." (Cant. des Cant.)

Je n'ai pas manqué en ce beau jour de me souvenir de vous, ma Rév. Mère et mes chères Sœurs. J'ai demandé à Notre-Seigneur d'acquiescer toutes mes dettes de reconnaissance. Je lui ai demandé pour vous une place de choix dans son Cœur Sacré. C'est dans ce rendez-vous précieux que ma Sœur Supérieure, ma Sœur Marie Pauline et moi, nous nous rencontrons tous les jours; c'est là que nous nous donnons le baiser de la plus cordiale affection pour jusqu'à l'an prochain. Recevez l'expression renouvelée de notre gratitude et de notre dévouement le plus entier. Soyez, s'il vous plaît, ma Rév. mère, notre interprète auprès de Sa Grandeur, Monseigneur de Montréal. Offrez-lui ainsi qu'à M. le Grand Vicaire Maréchal, à notre Rév. Père Piché, nos sincères hommages de respect et de reconnaissance, et priez Sa Grandeur de faire descendre sur nous, sur nos enfants et sur notre jeune mission sa sainte bénédiction.

Adieu, ma très Révérende et bien aimée Mère. Adieu mes bien chères Sœurs; veuillez continuer à nous accorder un souvenir de tous les jours dans vos prières.

Avec bonheur, nous répétons que nous sommes à jamais en N. S.

Ma Révérende Mère,

Vos très affectueuses et reconnaissantes filles,

LES SŒURS MISSIONNAIRES DE KOSORIFSKY,

par Sœur Marie Joseph de Calasanz.

PREMIERE VISITE PASTORALE

DE MGR VIDAL

*Mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique
des îles Fidji,*

AU COLO DE LA REWA.

Nous empruntons au journal *Les Missions Catholiques* le récit tout-à-fait intéressant de la première visite pastorale de Mgr Vidal, Vicaire Apostolique des Îles Fidji. Ce récit nous fait pénétrer au centre même de cette grande terre fidjienne que ce digne Evêque veut gagner à la civilisation chrétienne et dont il pousse l'évangélisation avec une admirable énergie.

1.—*Le Colo, dernier ancre du cannibalisme aux îles Fidji.—
Coup d'œil rétrospectif sur le voyage apostolique du R. P.
Rougier.—Conjectures favorables qui décident Mgr Vidal à
une visite pastorale.*

Au mois de mars 1889, un de nos missionnaires, le R. P. Rougier, fit une excursion dans une partie de la grande île de Viti-Levu. Cette contrée intérieure, appelée Colo en langue indigène, était restée jusqu'à ce jour complètement inexplorée des Européens, à cause de la trop légitime frayeur qu'inspirent les tribus barbares qui l'habitent. Des catéchistes indigènes, animés de l'esprit apostolique, avaient pu seuls s'aventurer çà et là dans les villages et y jeter des semences de notre foi.

Ces tribus du Colo avaient en effet conservé jusqu'à ces dernières années leurs anciennes habitudes de sauvagerie et même de cannibalisme. En 1871, un explorateur anglais avait voulu y pénétrer, il y fut massacré, rôti et mangé bel et bien, dans un horrible festin accompagné de danses et de chants où les indigènes célébrèrent durant plusieurs nuits consécutives ce triomphe de leurs abominables appétits.

Aussi lorsqu'en 1875, le gouvernement anglais prit posses-

sion de cet archipel, son premier soin fut d'établir des lois très sévères contre les mangeurs de chair humaine, et défense fut faite aux Européens de s'aventurer à l'intérieur de la grande île, parmi les dernières tribus restées cannibales.

Nos cœurs souffraient cependant de ne pouvoir pénétrer jusqu'à ces retranchements du paganisme, jusqu'à ces âmes pires que les anciens barbares, que la religion seule était capable d'adoucir et de transformer.

N'écoutant que son ardeur de nouveau missionnaire, le R. P. Rougier résolut de pénétrer au moins dans la partie adjacente à son district. Il s'agissait de remonter la grande rivière de Rewa et de parcourir toute la région qu'elle arrose, jusqu'aux lointaines montagnes où elle prend sa source. C'est une étendue égale à un grand diocèse de France.

L'intrépide missionnaire, accompagné de quelques catéchistes et néophytes dévoués, passa trois semaines entières dans cette exploration. Ce furent trois semaines de privations, de marches pénibles et de fatigues sans nombre. Plus d'une fois il eût de grands périls à courir. Un chef de village lui interdit brutalement l'entrée de son territoire; ailleurs dans un village wesleyen, il fut menacé de mort; cependant, grâce à une protection spéciale de Saint-Joseph, il put rentrer sain et sauf à sa résidence. C'est de là qu'il m'adressa un récit détaillé de cette campagne, dont le bilan était : cent trois baptêmes d'enfants ou d'adultes en danger de mort, près de deux cents conversions et quelques villages entiers demandant des catéchistes.

Ce compte rendu, que le journal des *Missions catholiques* a daigné faire paraître, m'émut profondément, et me causa une grande consolation. Il en ressortait plusieurs faits importants à noter : le premier, que plusieurs de ces tribus, grâce à des circonstances auxquelles je viens de faire allusion et sur lesquelles je reviendrai plus loin, c'étaient non seulement adoucies, mais sollicitaient même le bienfait de la prédication catholique et des sacrements; le second, que les menaces et actes de violence avaient été plus rares qu'on aurait pu le craindre. Enfin ce Colo, qui passait pour être

presque désert, venait de nous apparaître avec une population relativement dense. Le missionnaire avait compté et inscrit plus de cent villages, étalés çà et là sur les deux rives de la Rewa et de deux affluents qu'il avait pu remonter. D'autres villages étaient aussi adossés aux flancs des montagnes et quelques-uns, plus rares, restaient encore perchés, comme des nids d'aigle, sur des pics très élevés. D'après les calculs qui me furent remis, la population de cette partie du Colo serait d'environ vingt-cinq mille âmes. Et c'est à peine un tiers de l'intérieur de Viti-Levu ; car il y a un second Colo au centre sur la rivière Vuni-Bau, et un troisième à la partie ouest, sur la rivière de Nandi.

On me faisait remarquer aussi que cette population du Colo, isolée de l'élément européen, se conserve vigoureuse et forte et ne paraît pas diminuer comme celle de la côte qui se mêle trop tôt aux Blancs et en prend souvent les vices sans en adopter la vie régulière. Là donc la foi solidement implantée devrait produire des moissons durables.

Par suite de ces données favorables, mon devoir de pasteur était tout tracé : moi aussi je devais visiter ces pauvres brebis trop longtemps abandonnées, ces enfants qui demandaient du pain et dont un grand nombre étaient morts dans leur détresse, faute de Pères pour le leur distribuer. Afin de me rendre un compte aussi exact que possible des besoins de cette population infortunée et de faire avec avantage le choix des positions maîtresses d'où nos missionnaires puissent mieux se répandre de divers côtés, je résolus de visiter le Colo tout entier, en commençant par la région qui avait été déjà parcourue par le R. P. Rougier.

II.—*La Caravane apostolique.—Hésitations.—Pieux et solennel départ.*

Le voyage fut donc fixé au 14 mai. Nous tenions à le mettre sous la protection de notre bonne Mère pendant son mois béni. Les préparatifs ne devaient pas être longs ; nous avions résolu de ne pas prendre de provisions de voyage, si ce n'est pour le premier jour. L'apôtre qui part pour distribuer aux infidèles le Pain de la vie éternelle ferait injure à la Providence s'il ne comptait sur elle pour le pain

de chaque jour, de quelque nom qu'on l'appelle ici, *l'igname* ou le *taro*. L'essentiel, peut-être le difficile, c'était de trouver un personnel assez nombreux : d'abord une quinzaine de catéchistes pour les villages qui en avaient demandé et pour quelques-uns de ceux qui, nous l'espérions, en demanderaient à leur tour. Il nous fallait aussi une dizaine de jeunes gens qui nous serviraient d'abord de rameurs pour remonter notre embarcation, durant trois ou quatre jours, jusqu'aux grands rapides, et qui de là, à travers les vallées et les montagnes, seraient nos porteurs et nos guides ; car nous avions à faire suivre nos bagages et notre chapelle.

Quinze catéchistes avec leurs femmes et leurs enfants s'offrirent avec le plus admirable empressement ; et notre caravane se monta à quarante personnes. On prépara aussi trois pirogues fidjiennes et le *Marista*, bateau de la mission, pour transporter provisions et personnel sur le fleuve et ses affluents.

Le 12 mai, fête du patronage de saint Joseph, j'avais dit la sainte messe à Suva et sollicité les prières de tous nos néophytes pour attirer sur nous les faveurs de ce grand saint durant notre voyage. Tout allait bien, et l'on allait donner le dernier signal de départ, lorsque sur le soir on remarqua des hésitations parmi quelques-uns. Le mot d'imprudence circula sourdement ; il fallait au moins attendre, pour s'assurer des lieux. Un des plus effrayés se mit même à travailler de plus braves que lui et à les décourager. Le P. Rougier connaissait déjà son monde ; il jugea qu'un exemple était nécessaire. Il réprimanda énergiquement cet instrument du démon et le degrada de son titre de catéchiste. Ce fut fini : l'enfer en fut pour ses frais. Tous les autres ne s'en montrèrent que plus généreux et plus intrépides. Après un jour de retard causé par ces difficultés, nous étions prêts à commencer notre rude voyage.

Le 15 mai, de bonne heure nous avons dit la sainte messe et après un déjeuner substantiel, nous nous dirigeons vers le rivage. Le temps est beau, la rivière de Rewa calme et limpide ; le *Marista* se balance gracieusement sur l'eau avec ses marins en tenue de fête ; les pirogues attendent aussi chargées des minces bagages de nos catéchistes.

La population catholique de Suva se porte tout entière au rivage pour nous dire adieu, nous souhaiter un voyage heureux et nous demander notre bénédiction. Bientôt les cloches de la station sonnent à toute volée, et les *lali* (cloches de bois) des diverses chapelles s'unissent aux premières, pour saluer notre départ, c'est émouvant et solennel. Auront-elles à saluer notre retour ? On a voulu nous effrayer. Hier se sont répandus, disait-on, des bruits menaçants venus de *Colo*; mais qu'ils seraient indignes de leur vocation, des missionnaires qui perdraient cœur devant ces craintes ? Le martyr n'est-il pas pour tous en vue et en désir sur l'horizon du lendemain ? Aussi en récitant les prières de l'*Itinéraire*, nous demandons sans doute la grâce de rentrer chez nous, *ut revertamur ad propria*. Mais notre vrai *chez-nous*, n'est-ce pas le ciel ? D'une manière ou d'une autre, notre prière sera exaucée. Puisse-t-elle l'être au sein de la patrie éternelle !

III.— *La Rewa*. — *Le Sugar Mill de Nansori*. — Le " *Mois de Marie* " en pirogue.

Cependant nos jeunes gens entonnent l'*Ave Maris Stella* de Lourdes au refrain duquel se joignent les voix de toutes les pirogues. On chante aussi du rivage d'où les voix se mêlent aux nôtres, aussi longtemps qu'on peut nous entendre. Mais bientôt nous perdons de vue St-Joseph et nous voyons fuir derrière nous les dernières maisons du village. Nos rameurs manient vigoureusement leurs pagaies et nous remontons comme au vol la rivière. Nous passons devant plusieurs villages catholiques : les *lali* sonnent partout en fête et la foule vient s'agenouiller au rivage pour demander notre bénédiction. Nous la donnons de grand cœur, mais sans nous arrêter : nous avons hâte d'arriver vers les brebis qui n'ont pas encore leur pasteur, vers les régions couvertes encore des ombres de la mort, où Satan règne en maître souverain. Oh ! si nous suivions les désirs de nos cœurs, nous irions sur l'aile des vents plus rapides que nos lentes embarcations, nous volerions vers ces âmes que leur évêque brûle de connaître et qu'il aime déjà d'une tendresse de père.

Ces réflexions m'empêchent d'attacher mes regards aux magnifiques plaines qui s'étendent sur les deux rives. Ce

sont d'abord quelques bois de palétuviers, puis des forêts de cocotiers magnifiques, enfin d'immenses plantations de cannes à sucre, qui nous font présumer que nous ne sommes pas éloignés de la grande sucrerie de *Nansori*. Bientôt, en effet, nous apercevons ses hautes cheminées et, lorsque nous sommes arrivés en face du *Sugar Mill* ou Moulin à sucre, comme l'appellent les Anglais, nous voyons courir çà et là une multitude d'ouvriers indigènes, venus de tous les points de l'Océanie et même de l'océan Indien. Ce sont encore des Indiens de Calcutta, de Bombay, etc. Ce sont encore des indigènes des îles Salomon, des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Guinée. On pense qu'il y en a en tout une dizaine de milles. Oh ! quel beau champ au zèle d'un missionnaire ! Il faudrait un nouveau Pierre Claver pour soulager, consoler, élever à Dieu ces misérables travailleurs ! Ça et là nous apercevons quelques Européens chargés de diriger les travaux de la sucrerie : ce sont en grande partie des Anglais parmi lesquels nous comptons quelques bons catholiques.

Il est midi, notre caravane récite ou plutôt chante l'*Angelus* et nous faisons ensuite notre premier repas en bateau. En guise de vin, on nous prépare un petit kava, qui nous rafraîchit et donne du courage à nos rameurs ; ils devront encore lutter de longues heures contre le courant de la rivière.

Un peu plus haut nous passons devant la maison d'un magistrat anglais, il a une splendide position sur la rive droite ; tandis que sur la gauche sont encore groupés de nombreux villages d'Indiens établis çà et là pour la culture de la canne à sucre. Ces populations d'ouvriers ne parlent ni le fidjien, ni l'anglais : ils ont une langue à eux, et il faudrait que leur missionnaire étudiât leur langue pour les instruire.

Ne pouvant entrer en conversation avec eux, nous offrons au moins pour eux la récitation de notre bréviaire et de quelques dizaines de chapelet, auquel nos catéchistes prennent part. Puis au coucher du soleil, nous faisons en commun notre prière, nous chantons une hymne à la Sainte Vierge et nous terminons par l'*Angelus* ce Mois de Marie fait à la course de nos embarcations.

Nous continuons à ramer, car le village catholique de

Naçuri, où nous devons passer la nuit, est encore distant de plusieurs milles. La lune se lève pleine et brillante et nous fait jouir d'une splendide soirée des tropiques. Nos jeunes gens ont oublié leurs fatigues et ils chantent avec un nouvel entrain les louanges de Marie : c'est la première fois sans doute que les échos de ces rives retentissent des louanges de celle que " toutes les générations humaines doivent proclamer Bienheureuse ! "

Enfin nous arrivons à l'affluent du *Naçuri*, que nous remontons sans trop de difficultés malgré les immenses troncs d'arbres que la dernière inondation a traînés ça et là dans cette rivière. Marie veille sur nous, elle a dissipé tous les nuages et l'astre dont l'Eglise a fait son symbole nous guide doucement au travers de ces obstacles. Nous arrivons et nous mettons pied à terre dans une sinuosité de la rivière d'où part le sentier qui conduit au village de *Naçuri*.

Il serait plus exact de dire que nous enfonçons les jambes dans la vase ; car le rivage est tellement détrempé depuis les dernières pluies que j'allais m'y embourber jusqu'à mi-corps, si l'on ne m'avait pas porté secours.

D'ailleurs, du village on avait entendu nos chants et on venait à notre rencontre. Après quelques minutes de marche à travers la forêt, nous arrivâmes près des cases où tout le monde veillait encore pour voir arriver l'*Epikopo*. Le catéchiste Léone nous conduisit dans la case du chef catholique où on avait préparé des vivres pour nous recevoir : mais comme la nuit était avancée et que notre fatigue était grande, nous nous contentâmes de boire une tasse de kava, et nous fîmes sonner la prière du soir à laquelle tous nos catholiques vinrent assister. Le catéchiste nous informa qu'il y avait quelques adultes à baptiser le lendemain, et nous étant assurés qu'ils étaient suffisamment préparés, nous en admîmes quatre au baptême, heureux de commencer par quatre âmes enlevées au démon notre visite dans le pays où son règne fut si long et si désastreux.

IV.—*Naçuri. Premiers travaux apostoliques.—Halte à la CASCADE AUX FIGUES.—Namboska.—Une invasion de Barbares aux antipodes.—Les inondations de la Rewa.*

Fatigués comme nous l'étions, nous aurions été exposés

dormir longtemps, si le chant des oiseaux et surtout le *jappement* d'une sorte de perroquet ne nous eût servi de réveil-matin.

Notre toilette est vite faite, et nous nous hâtons de faire sonner le *tali* pour appeler les néophytes à la prière et à la cérémonie du baptême qui devait la suivre. Les quatre adultes étaient un vieux chef et sa femme, tous deux sexagénaires, leur fille déjà veuve et âgée d'une quarantaine d'années et le fils de cette dernière d'environ huit ans. Ce petit garçon, à l'œil vif et l'air intelligent, se présente avec une tonsure vraiment monocale et même plus que monocale, car la couronne de cheveux qu'on lui a laissée est plus étroite que celle des moines ; mais en revanche il lui reste au sommet de la tête une jolie petite mèche de cheveux qui ne manque pas d'élégance. Cet enfant est très sage et très pieux ; aussi le catéchiste lui-même a voulu être son parrain et lui a fait prendre le nom d'Anaclet. C'est un des rameurs de notre équipage qui a servi de parrain au vieux chef. Quant aux deux femmes, nous avons craint un instant de ne pouvoir leur donner de marraine, comme il arrive souvent en mission, car ce village n'avait eu jusque-là que des catéchumènes ; cependant le Père s'est souvenu qu'il y avait, non loin de là, une vieille sourde, baptisée autrefois en danger de mort ; elle a été appelée pour leur servir de marraine ou *mère spirituelle*, comme on dit à Fidji.

Nous étions tout joyeux et la joie des néo-baptisés n'était pas moins grande que la nôtre, si on en juge par la quantité de vivres, ignames, porcs, kava, qu'ils nous apportèrent pour notre déjeuner. Nous fîmes un vrai festin à l'océanienne et nos gens emportèrent les restes dans les bateaux : ils devaient servir de provisions de voyage pour notre seconde journée. La divine Providence justifiait donc en bonne mesure la confiance que nous avions mise en elle.

Après avoir encouragé et béni ce peuple, nous regagnâmes nos pirogues et redescendîmes la rivière de Naçuri jusqu'au confluent. Le courant nous porta rapidement et sans peine jusqu'à la Rewa que nous devons remonter encore plusieurs jours. Vers huit heures et demie, nous passâmes devant une sucrerie en ruines, triste débris d'une grande fortune per-

due ; puis à notre gauche nous aperçûmes une maison européenne d'assez chétive apparence ; c'est la demeure d'un Portugais catholique qui, comme tant d'autres, n'a pu encore attrapper la fortune après laquelle il est venu courir. Ça et là se montrent encore, mais de plus en plus rares, quelques habitations européennes d'un aspect généralement pauvre. Le missionnaire, lui aussi, est pauvre, mais il n'est pas venu pour s'enrichir des biens de ce monde, il trouve toujours des richesses spirituelles là où il y a des âmes à sauver ; à Fidji le travail ne saurait manquer aux ouvriers apostoliques, ce sont plutôt les ouvriers qui manquent au travail : "*Messis quidem multa, operarii autem pauci.*"

Nous faisons à ce sujet bien des réflexions avec le R. P. Rougier, et nous en revenons toujours à la conclusion du Sauveur : *Rogate Dominum messis !* Oh ! qu'il daigne nous entendre !

Cependant nous voyons nos rameurs épuisés par le travail de toute la matinée, et plus encore par les ardeurs d'un lourd soleil. Il fallait un peu de repos. Nous aperçûmes devant nous une cascade qui tombait d'une quinzaine de mètres de hauteur et dont les eaux se jetaient dans la Rewa après avoir formé un gracieux bassin dans le roc. Des deux côtés de la cascade se penchaient de magnifiques arbres étendant leurs branches. Nous pûmes aisément amarrer nos embarcations auprès de ce bassin et nous allâmes nous reposer sous ces beaux ombrages où nous fîmes notre repas de midi. Les huîtres qui tapissaient les roches nous servirent d'entrée, et les figues sauvages qui poussaient sur un grand nombre de ces arbres nous fournirent le dessert. A la fin du repas, on prépara un kava avec l'eau si limpide et si fraîche de la *Cascade aux figues*. Puis nos rameurs parfaitement restaurés reprîrent leurs pagaies et bientôt nous eûmes atteint la petite hauteur de *Nambioka*.

Il y a environ quinze ans, ce village fut le théâtre d'une guerre ou plutôt d'une injuste et sanglante agression qui tourna mal pour les assaillants. Quelques aventuriers anglais voulaient se procurer des terrains sur la Rewa ; au lieu de les acheter et de les payer aux propriétaires indigènes, ils jugèrent plus facile de les expulser et de s'y établir par la

force. Armés de leurs fusils de précision, ils se mirent à poursuivre comme des bêtes fauves les malheureux Fidjiens et ils en tuèrent un bon nombre.

Ces odieuses violences ne tardèrent pas d'irriter les indigènes. Ils se groupèrent, et le nombre et la colère suppléant à l'infériorité des armes, avec leurs flèches et leurs casse-têtes, ils fondirent sur les envahisseurs, les traquèrent à leur tour. Ils en tuèrent plusieurs et pourchassèrent les autres jusqu'à la mer.

En passant, nous voyions encore les arbres criblés de balles : triste témoignage des passions sanguinaires de ces barbares Européens qui se disent civilisés et qui aliènent le cœur des indigènes aux missionnaires si désireux de les convertir !

A partir de *Nambioka*, l'aspect change complètement : jusque-là nous avons traversé une immense plaine sillonnée en tous sens par les ramifications de la Rewa. A la saison des pluies, toute cette plaine se couvre d'eau et devient un vaste lac, au milieu duquel apparaissent çà et là de nombreux villages qui semblent flottants.

Ces inondations causent sans doute quelques ravages dans les plantations de taros, d'iguames, de bananiers, de cannes à sucre ; mais pareilles aux célèbres inondations du Nil, elles apportent en même temps une couche de limon et de terre végétale qui donne à cette région une extrême fertilité ; en sorte que les inondations régulières sont un réel bénéfice pour le pays : seules les crues d'eau extraordinaires sont à craindre, surtout si elles se prolongent plusieurs semaines. Alors nos Pères de la grande station de Rewa, qui porte le nom du fleuve, sont obligés de monter en pirogue pour aller du presbytère à l'église ; tous les indigènes y viennent de la même façon. Pour mettre l'église à l'abri, il a fallu la bâtir sur des pieux enfoncés en terre et supportant les planches à une hauteur de deux mètres, hauteur que l'inondation n'a pas encore atteinte depuis une vingtaine d'années. Cette immense nappe d'eau se déverse vers la mer par les six bouches de la rivière. Tel est l'aspect de cette contrée depuis la mer, jusqu'à la *cascade des figes sauvages*, et même jusqu'au village de *Nambioka*.

A partir de *Nambioka* les deux rives de la Rewa commen

cent à s'élever d'abord en pente douce, puis en collines verdoyantes et enfin en montagnes dont quelques-unes s'élancent jusqu'à une élévation de plus de mille mètres.

Nous entrons donc dans la partie montagneuse, les rives de la Rewa se rétrécissent et ne forment presque plus d'îlots, le courant devient plus fort et par suite nous avançons plus lentement et plus difficilement ; heureusement, le temps est nuageux et la navigation moins pénible qu'hier. Du reste nos matelots déploient toute leur énergie et semblent oublier leurs fatigues en chantant à Marie quelques-uns des plus beaux airs.

V.—*Entrée au pays montagneux.—Angoisses du pasteur.—Nukoloa.—La prière catholique chez le chef protestant.—Les émotions de la pirogue.—Kalisto et Juliano.—Les poissons sacrés.*

Le 16 mai, vers quatre heures du soir, nous arrivons devant la maison du magistrat anglais : il est au poste le plus avancé vers le Colo : c'est la dernière limite accordée pour les établissements des Européens. Nous laissons à notre gauche une grande rivière, que nous ne pouvons remonter cette fois, on me dit qu'il y a dans cette direction une soixantaine de villages sans catéchistes et sans missionnaires.

Pendant que cette nouvelle attristait jusqu'au plus intime de mon âme, nos indigènes continuaient à pagayer et à chanter. Subitement les chants cessent et mes réflexions sont suspendues par un choc du bateau : il vient de heurter un tronç-d'arbre jeté à travers de la rivière ; puis le *Marista* touche encore une fois ou deux, et nous reconnaissons par le sondage de la rivière que nous ne pouvons pas remonter plus avant avec une embarcation de ce tirant d'eau : nous étions à soixante-quinze milles de l'embouchure.

Il fallut relâcher au village le plus voisin. Ce village tout protestant, appelé *Nukoloa* (sable noir), était situé sur la hauteur et tout entouré d'un fossé en guise de fortification. On nous conduit dans la case du chef qui ne tarde pas à se montrer. Après nous avoir souhaiter la bienvenue, il nous demande d'où nous venons et où nous allons. Notre orateur

répond brièvement à ses questions, puis expose notre dessein de passer la nuit dans sa case, car "c'est l'usage, dit notre orateur, que le grand chef évêque loge chez le plus grand chef du village." Flatté de ce choix, le chef répond très amicalement et ordonne à ses gens de préparer notre souper. Le menu en est bien simple : premier plat, ignames cuites à l'eau, deuxième plat, ignames cuites à l'eau, troisième plat, ignames encore et toujours cuites à l'eau. Nous avons pensé qu'il nous avait servi ce même menu dans trois plats différents pour avoir occasion de nous exhiber toute sa vaisselle composée de ces trois grands plats; ajoutons-y cependant deux assiettes de dimensions presque pareilles. Tandis que nous mangions nos ignames des trois plats, le chef nous faisait un discours où les mots pourvus d'R étaient accentués avec une singulière affectation. C'était des grrr dans lesquels on voyait qu'il mettait ses complaisances de grand chef. Je m'aperçus bientôt que sa femme, ses enfants, ses voisins même, accourus dans la case, s'efforçaient de grâsseyer comme lui. Aussi, jusque dans le monde le plus primitif et par des procédés bien vulgaires, se vérifie le célèbre axiome d'Horace :

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

Après le souper nous priâmes le chef de nous permettre de faire en commun la prière catholique dans sa case et d'y chanter un cantique, ce qu'il accorda gracieusement.

Nous fûmes tout heureux de faire nos signes de croix, de réciter le symbole des apôtres et les actes de la foi catholique sur cette terre toute protestante. Nous y ajoutâmes un cantique du mois de Marie, pour conjurer notre bonne Mère de préparer les cœurs à la venue de son divin Fils. La prière finie, nous sortîmes avec le Père pour réciter notre chapelet et combiner nos plans pour le lendemain. Il faisait un magnifique clair de lune, et nous prolongeâmes un peu plus que d'habitude nos causeries et nos prières.

Soudain nous entendons un autre chant dans la case d'où nous étions sortis : "C'est la prière protestante", me dit le P. Rougier. En effet, nous étant approchés, nous parvenons sans être vus, à reconnaître le prédicant wesleyen entouré de quatre adeptes seulement qui, pour se dédommager de

leur petit nombre, chantaient à gorge déployée. Le chant terminé, il se prosterna la face contre terre, selon l'usage de cette secte, et se mit à débiter une longue, très longue prière, que nous ne pouvions comprendre qu'à demi. Nous entendimes cependant qu'il conjurait Dieu de bénir le chef, la famille et le village tout entier, en les maintenant inébranlables dans la religion wesleyenne dont ils étaient membres, afin qu'il n'y eût toujours dans ce village qu'un seul chef et un seul troupeau. Lorsqu'il eut fini sa prière et qu'il eut quitté la case, nous y rentrâmes nous-mêmes. On nous apprit alors que ce ministre wesleyen, jaloux de nous entendre faire la prière catholique dans une maison protestante, était vite venu pour reconforter ses prosélytes. Il fallait bien laisser tout faire, dans cette case d'un chef wesleyen et dans un village qui ne comptait pas un seul catholique. Cependant nos catéchistes et leur équipage voulurent que le dernier mot restât à la vraie foi. Avant de se livrer au sommeil, ils réciterent à haute voix le *Memorare* à la Sainte Vierge et une prière à l'ange gardien. Puisse notre bonne Mère disposer ces cœurs, puissent leur bons anges les diriger vers la religion catholique où se trouvent seulement les vrais canaux de la vie spirituelle !

* * *

Le 17 mai, nous nous levons de bonne heure ; mais nous ne pouvons avoir le bonheur de dire la sainte messe, puisque tout le village est protestant. Nous nous contentons donc de faire réciter à haute voix la prière du matin, et nous nous hâtons de partir en recommandant au chef de bien garder notre bateau jusqu'à notre retour. Pour stimuler son zèle, nous ne manquons pas de lui faire espérer une récompense. Il nous promet qu'il en *prrendra* le plus grand soin et que personne au monde n'osera y toucher durant notre absence. Alors nous descendons au rivage, afin de préparer des pirogues de moindre tirant d'eau, sur lesquelles nous devons continuer notre navigation.

On y déposa une partie de nos vivres et nous reprîmes notre course vers le Colo. Après avoir fait le signe de la croix, nos guides se mirent à ramer avec une nouvelle

ardeur. Il nous tardait d'arriver à un village catholique, où nous puissions nous trouver vraiment chez nous. Mais d'ici à Navunidawa, nous ne devons rencontrer que des villages wesleyens ou païens.

Il nous fallut donc passer encore toute cette journée en pirogues. Nous nous mîmes à faire notre méditation au mouvement heurté des courants et des rames, et dans la position gênante que l'on doit garder sur ces embarcations primitives, peu favorables au recueillement de l'esprit. En effet, un simple faux mouvement peut faire pencher ce tronc d'arbre creusé dont l'équilibre est plus qu'instable. De là bien des distractions, même quelquefois des exclamations qui ne sont pas prévues dans l'auteur qu'on médite. Peu à peu cependant nous nous habituâmes à nous bien tenir ; nos rameurs de leur côté manièrent leurs pagaies avec plus de dextérité et de précision et nous pûmes réciter même notre office sur le frêle esquif.

Kalisto et Juliano, mes deux rameurs, déployèrent un dévouement, une habileté et un courage admirables. Toute la journée, sans se ralentir, ils firent force de leurs pagaies. C'étaient, il est vrai, les deux meilleurs matelots de la mission, et de plus, ils se sentaient fiers d'avoir été choisis pour conduire la pirogue épiscopale. Le dernier était cependant un nouveau converti ; mais il avait manifesté tant de zèle et de piété durant son catéchuménat qu'à son baptême le missionnaire voulut que je lui donnasse mon propre nom de Juliano. Il avait ambitionné ce nom comme l'unique récompense de son zèle. Depuis, il a eu à cœur de le porter dignement et il est devenu un de nos meilleurs élèves catéchistes. Le trait suivant donnera une idée de sa parfaite docilité.

J'avais remarqué qu'il portait, en guise de ceinture, une espèce de chapelet en os de serpent ou de requin. J'en fis la remarque au missionnaire qui se hâta de demander à Juliano la raison de cet ornement singulier.

— C'est pour me protéger contre les maux de reins, ”
répondit celui-ci.

—Comment, tu ajoutes foi aux talismans ? reprit le Père ; n'as-tu pas renoncé à toutes ces superstitions au jour de ton baptême ?

—Je ne croyais pas, fit Juliano, que cette ceinture fût défendue ; mais, puisque vous me dites qu'elle n'est pas chrétienne, je ne la garderai plus."

Et ce disant, il s'arme de son couteau, rompt la chaîne et se dispose à tout jeter dans la rivière. Le Père lui fit signe de lui donner cette ceinture ; elle était faite des vertèbres dorsales d'un jeune requin. Notre bon Juliano n'en a pas moins ramé avec la même vigueur ; plus tard, il a pris sur ses épaules les plus lourdes charges et jamais il ne s'est plaint de mal de reins.

Ainsi poussée par nos deux matelots, la pirogue épiscopale tenait toujours la tête. Au reste, les autres suivaient d'assez près. Plusieurs fois cependant nous fîmes de courtes haltes pour donner aux rameurs le temps de respirer. Alors le P. Rougier d'essayer son fusil de chasse sur les oiseaux de la rivière. Les canards foisonnent sur la Rewa. La première bande que nous rencontrâmes eut le temps de s'enfuir avant le coup ; une seconde, plus nombreuse encore, s'enfuit de même bien loin de nous, effrayée sans doute par le bruit des pagaies. Notre malheureux Nemrod voyait s'envoler ses beaux rêves, lorsqu'à un détour de la rivière il put abattre deux de ces palmipèdes qui eurent l'oreille moins éveillée. Un troisième canard, puis une poule sultane, qu'à Samoa on nomme l'oiseau des chefs, vinrent pourvoir notre repas d'un menu supérieur.

Vers onze heures nous longeâmes la source des poissons sacrés. C'est un mince filet d'eau qui forme un chenal en se jetant dans la rivière ; ce chenal ainsi que le bassin où il se déverse, est rempli de petits poissons argentés. Les vieillards seuls ont le droit de manger ces poissons qu'ils portent crus sous leurs dents, et ils prétendent que tout enfant ou tout jeune homme qui en prendrait deviendrait instantanément lépreux. Nous avons grande envie de démentir cette nouvelle superstition et de faire nous-mêmes une expérience qui eût été décisive ; mais les petits poissons se montrèrent peu jaloux d'y fournir matière. A peine nous eurent-ils

aperçus qu'ils disparurent ; seuls quelques goujons, moins craintifs que leurs brillants rivaux, osèrent encore se montrer à fleur de la rivière.

VI.—*Dreke-ni-wai*.—*Installation du fils d'un chef à titre de catéchiste*.—*Belle réception à Navinudawa*.—*Filipo*.—*Communion générale des catéchistes*.

Peu après nous arrivâmes au village de *Dreke-ni-wai* (le gouffre de la rivière). Ce village est en grande partie protestant. Cependant nous y comptons quelques catholiques, et parmi eux un chef très influent, baptisé autrefois en danger de mort et se préparant actuellement à recevoir les cérémonies du baptême. Nous lui ramenions son fils élève sortant de notre école de Loreto, avec l'intention d'établir ce jeune homme catéchiste dans son propre village où son rang lui assure une certaine autorité. Lui-même espérait beaucoup convertir sa mère jusque-là protestante. Malheureusement cette femme se mourait au moment où son fils arriva. Elle ne put lui parler ; peut-être même ne l'a-t-elle pas reconnu. Il se hâta de lui conférer le baptême et elle mourut presque aussitôt après, nous laissant craindre qu'elle eût perdu la connaissance avant d'avoir reçu le sacrement. Nous aimons cependant à espérer que Dieu, par égard pour le dévouement du fils, aura sauvé la mère et que ce jeune homme aura commencé son office de catéchiste par le plus précieux acte d'amour filial.

* * *

On voulait nous retenir toute la journée dans ce village ; mais les circonstances n'étaient guère favorables à une réception épiscopale, à cause de cette mort inattendue. Nous annonçâmes notre résolution de partir, en promettant qu'à notre retour du Colo, nous leur ferions une visite plus prolongée. On se hâta de nous offrir des vivres, et pour ne pas nous attarder, nous les fîmes emporter dans les pirogues où nous devions faire notre repas. Avant de quitter le village, nous avons déterminé l'emplacement d'une chapelle catholique, qui servira provisoirement de maison de prière et de salle d'école. Nous avons spécialement recommandé au

catéchiste de bien faire la classe aux enfants du village et nous lui avons laissé, dans ce but, une petite provision de papier, plumes, encre et crayons. Ainsi ferons-nous dans chaque village où nous établirons des catéchistes; nous y distribuerons les richesses que nos petits amis de nos collègues ont bien voulu et voudront bien encore nous donner pour leurs protégés d'Océanie.

Au-dessus de *Dreke-ni-wai*, nous avons à remonter un long et dangereux rapide; notre pirogue tient bon, mais celle qui nous suit, va un instant à la dérive et finit par verser au milieu du courant. C'est un petit malheur pour nos indigènes, qui nagent comme leurs poissons; aussi, après avoir plongé d'ici, de là, pour retrouver leurs baggages, ils purent aisément remettre leur embarcation à flot, et s'y réinstaller sans grande perte. Ils en ont été quittes pour passer une blouse ou une ceinture, ce qui fut lestement fait.

Les deux rameurs de la pirogue épiscopale sont tout fiers d'avoir pu maintenir leur nacelle en parfait équilibre et nous ne nous faisons pas faute de leur prodiguer nos compliments bien mérités. A la place des passagers, de la seconde barque, quelle figure aurions-nous faite ?

Enfin, avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à *Navinudawa* (l'origine du noyer).

Ce village est agréablement situé au confluent des deux rivières et adossé à une colline couverte d'arbres à fruits et de plantations diverses. C'est dans ce beau village qu'est établi le catéchiste Filipo, le chef des catéchistes de cette contrée. Ce zélé maître d'école a fait des merveilles dans le peu de mois qu'il est resté dans ce poste. Il a tracé et exécuté une route magnifique, qu'il a bordée d'arbustes et de fleurs pour la réception de l'évêque. Nous suivons cette route qui part du débarcadère, et va contourner la colline, en passant au milieu du village; jusqu'à ce qu'elle aboutisse à la case du catéchiste qui sert provisoirement de maison de prière. C'est là que nous devons loger. Ce n'est qu'une chaumière; mais elle est propre et décorée de guirlandes et de fleurs pour notre réception. En arrivant, nous trouvons nos catholiques à genoux, sur deux rangs. Je les bénis de tout cœur et leur donne à baiser mon anneau. Comme je

présentais ma main à un vieux catéchumène, le R. P. me fait remarquer qu'il fut un des plus terribles anthropophages du vieux temps. Il y a quelques années, il eût mordu à belles dents la main que le prêtre aurait eu l'imprudence de lui tendre. Et le voilà maintenant agenouillé devant moi, doux comme un agneau et se signant avec piété. Oh ! que la grâce de Dieu est puissante pour changer ainsi les cœurs !

Après avoir béni ce noyau de fidèles, nous entrons dans la case pour y prendre un peu de repos. On respire à l'aise ici dans un centre catholique, et, parmi les fidèles, le prêtre se trouve comme un père au milieu de ses enfants.

Je ne parlerai pas des présents que les indigènes vinrent nous offrir, ni de la cérémonie du kava qui suivit. On sait assez que, dans presque toutes les îles de l'Océanie, le kava est la boisson par excellence, la boisson des chefs, et qu'il ne peut y avoir de fête sans kava. Quant au cérémonial, il diffère un peu, selon les îles ; mais la préparation ne varie guère : partout les mêmes chants monotones pendant qu'il est distribué. En général, et les premières répugnances vaincues, les missionnaires aiment cette boisson très rafraîchissante qui ne présente pas de danger lorsqu'on en fait un usage modéré. Au reste, l'eau claire et le kava devaient être notre unique boisson durant les trois semaines de notre expédition au Colo.

Après un souper où avaient paru avec honneur les fruits de notre chasse, nous pûmes réunir nos néophytes pour la prière. On leur annonça que, le lendemain, ils auraient le bonheur d'assister à la sainte Messe et au baptême de trois catéchumènes que Filipino avaient instruits et préparés. Nous avons aussi prévenu nos quinze catéchistes qu'ils feraient la sainte communion avant de se séparer dans les divers villages du Colo. Ils avaient tant de grâces à demander ! Ils avaient un si grand besoin d'être fortifiés ! Tous se confessèrent donc et passèrent ensuite une bonne partie de la nuit à conférer entre eux sur les meilleurs moyens à prendre pour convertir les divers villages dont ils auraient la charge. Pouvaient-ils mieux se disposer à recevoir dans l'Eucharistie le Dieu qui aime les âmes ?

Pour nous, épuisés de fatigue, nous nous livrâmes bientôt

au sommeil, heureux du succès de ces premières journées, plus heureux encore de penser que les jours qui vont suivre nous réservent de belles moissons d'âmes.

VII.—*La mode des longues oreilles: avantages et inconvénients. — Touchant discours du fils d'un chef demandant un missionnaire. — Comment refuser une dent de baleine? — Roses et ronces sur le chemin.*

18 mai.—Après la sainte Messe et la communion de nos catéchistes, nous baptisons nos trois catéchumènes. Deux d'entre eux, Emmanuel et Paulo, ont été anthropophages. Ils ont encore l'air bien sauvage et leurs oreilles, percées d'une façon assez étrange, leur donnent un air plus sauvage encore. C'est la mode parmi les tribus du Colo, ou du moins ce dût être la mode autrefois, car presque tous les vieux ont leurs oreilles démesurément trouées et allongées.

Or, voici comment les indigènes s'y prennent pour se procurer ce bizarre appendice. Après avoir percé les deux oreilles avec une épine d'oranger sauvage, ils y passent pendant quelques jours une petite cheville de bois odorant. Au bout d'un certain temps ils remplacent cette cheville par une autre plus grosse, puis par une plus grosse encore, de façon qu'au bout d'un an ils peuvent y passer le bois d'une grosse bobine de fil. Le lobe inférieur de l'oreille s'allonge peu à peu jusqu'à ce qu'enfin il tombe sur l'épaule. C'est alors la perfection du genre; les plus belles oreilles, d'après eux, sont celle dont l'ouverture est tellement agrandie qu'ils peuvent y passer le poing.

Mais, me direz-vous, est-ce uniquement pour se faire beaux qu'ils s'attachent ainsi à traiter leurs oreilles? L'opération a-t-elle son profit? Assurément; ce vaste cercle charnu sert de poche; l'indigène loge là sa provision de tabac pour la journée. J'en'ai vu un qui portait à son oreille une énorme pipe et environ une demi-livre de tabac. Les facteurs ruraux s'en servent comme de boîte pour leurs lettres; un tel usage n'est pas tant malavisé; ils peuvent ainsi passer les rivières à la nage sans mouiller la poste. Vous voyez combien est ingénieuse cette manière de remplacer par des poches dont la nature fait les frais celles que ne comportent guère la ceinture qui leur sert de vêtement.

Mais l'excès nuit en tout : quelques-uns, trop impatients d'élargir leur boîte de tabac, font si bien, qu'ils finissent par les déchirer; et alors c'est une grande honte jusqu'à la fin de leur vie : désormais leurs oreilles sont rompues, et ils ne pourront plus les rajuster et se remettre à la mode.

Mais je me suis par trop étendu sur l'étrangeté de ces longues oreilles à propos de nos deux néophytes. J'ai hâte d'ajouter que, malgré cette bizarrerie, reste de barbarie antique, ils avaient un excellent cœur, et comme le P. Rougier les exhortait à conserver l'inappréciable bienfait du baptême, je voyais l'émotion les gagner et de grosses larmes de bonheur tomber de leurs yeux. Le missionnaire lui-même se laissa attendrir et mêla souvent ses larmes aux larmes de ses néophytes en remerciant Dieu qui se servait de son ministère pour faire naître dans les âmes des joies si pures, si saintes et vraiment célestes.

* * *

Un déjeuner suivit le baptême. Ce déjeuner nous fut servi par le fils de *Vunivalu* (le chef de la guerre). Il nous offrit en même temps une dent de baleine. C'est la grande monnaie du pays. Il prit alors la parole, et m'adressa un discours dont la sagesse, la sincérité et le pathétique m'étonnèrent d'abord, puis me saisirent jusqu'aux larmes. Il commença par remercier l'Evêque de les avoir visités.

“ C'est la première fois qu'ils ont ce bonheur; ils sont heureux et fiers de voir leur Père spirituel, le grand chef de la religion de Fidji.” L'orateur ajoute que, puisqu'ils sont mes enfants, ils me supplient de leur donner un missionnaire qui les instruisse, les baptise et les conduise au ciel. Si je ne leur donne pas un missionnaire, continue-t-il, l'hérésie pourrait en tromper plusieurs, car ils sont ignorants et faibles dans la foi.

“—Evêque, s'écrie-t-il, nous abandonnez-vous comme des brebis sans pasteur, exposés à l'invasion des mercenaires? Ah! si vous nous aimez, recevez cette dent de baleine, et donnez-nous, ou du moins promettez-nous un prêtre: nous le soignerons et l'aimerons comme un père. Voici notre village, voici nos maisons: désignez celle qui vous agréera

le mieux : ce sera pour lui, pour le missionnaire que nous allons tant aimer ! Regardez cette plaine, cette rivière et ces montagnes ; choisissez telle étendue de terre que vous voudrez, nous la donnerons pour la mission. Ou plutôt nos maisons, nos champs, notre rivière, nos bateaux, tout appartiendra au prêtre ; ne sera-t-il pas notre père, et ses enfants ne seront-ils pas heureux de le nourrir et de le protéger ? Oh ! Evêque, on nous a dit que vous avez vraiment un cœur de père et que vous êtes venu par amour pour nous ; montrez-nous aujourd'hui que vous nous aimez et recevez ce présent, cette dent de baleine, que nous vous conjurons d'accepter.

* * *

Notre jeune chef tenait toujours devant moi ce don de grand prix ; mais je ne me pressais pas de tendre la main. C'est que je savais que, d'après les usages du pays, en recevant ce présent, je m'obligeais à agréer leur requête ; or, comment leur donner un missionnaire ? Je n'en avais pas un seul disponible en ce moment et je ne pouvais songer à priver une autre nation en leur faveur. Il est vrai qu'en France on connaît nos besoins et que de nouveaux renforts nous ont été promis ; mais d'ici à leur arrivée, l'ennemi, c'est-à-dire la secte wesleyenne, ne profitera-t-il pas de notre pénurie pour envoyer lui-même quelque prédicant ? Sur ces âmes peu déifiantes et avides du salut, l'erreur aura prise, et combien il sera difficile ensuite de les attirer à la vraie foi !

Voilà donc près de quinze cents brebis sans pasteur, voilà de nombreux enfants qui demandent le pain et qui vont périr faute d'avoir près d'eux un prêtre de Celui qui est le pain de vie. Pourquoi donc tant de prêtres en Europe pour des âmes indifférentes, sans nulle appétit de la divine nourriture, tandis qu'ici on ne peut rassasier des âmes affamées ? Hélas ! ailleurs les âmes manquent aux prêtres ; ici combien les prêtres manquent aux âmes !

Depuis la fin du discours du jeune orateur, toutes ces pensées se pressaient dans mon esprit ; je jetai les yeux sur le Père qui m'accompagnait comme pour lui communiquer des sentiments qu'il partageait déjà si bien et pour lui demander quel parti prendre. Je compris à ses regards sup-

pliants qu'il me disait : " Monseigneur, acceptez donc cette dent de baleine et promettez-leur un missionnaire. La flamme apostolique n'est pas encore éteinte en France, nous recevrons des aides : en attendant, *ecce ego, mitte me.*"

Je compris tout cela, et saisissant résolument cette dent d'ivoire :

" — Oui, répondis-je, je vous donnerai un missionnaire, et bientôt."

Oh ! que de pareilles scènes et tant d'autres dont j'ai été le témoin, seraient propres à émouvoir le cœur de nos séminaristes de France ! Qu'il nous vienne de nombreux missionnaires pour aider à convertir et à sauver ce Colo., véritable terre promise pour des apôtres.

Il y a d'ailleurs ici pour tous les goûts, ceux qui aiment à entrevoir sur leur horizon de travail, la palme du martyr, pourront aussi en caresser l'espérance. Car je ne voudrais pas vous laisser croire que tous les villages sont si bien disposés et que tous se convertiront sans efforts. C'est bien surtout du missionnaire apostolique qu'il faut dire : " Pas de roses sans épines ! " Le soir même nous eûmes à nous mettre en face de pareilles éventualités.

* * *

En nous rendant à Soa sur une pirogue, nous passâmes devant un village dont les chefs avaient menacé de tuer le premier prêtre qui franchirait la limite du territoire, et de briser son embarcation. Mais Dieu avait sans doute changé un peu leurs cœurs, car ils ne nous firent aucun mal, et bientôt, sans avoir été inquiétés, nous dépassâmes ce village pour nous engager tranquillement dans la vallée des Pamplémousses.

VIII. — *La rivière des Perroquets. — Arrivée à Soa, hospitalité cordiale des néophytes. — Les offices du dimanche dans une chrétienté naissante en pays Colo. — Navunivesi et Dranu. — Touchant baptême d'un jeune poitrinaire.*

Cette vallée est arrosée par une petite rivière que nous avons nommée Rivière des Perroquets en raison du nombre étonnant de ces oiseaux aux couleurs les plus éclatantes et les plus variées qui peuplent ses bords. D'une voracité

redoutable, ils dévastent parfois des plantations entières de bananiers ou de maïs. Aussi les indigènes sont-ils obligés de faire bonne garde à l'époque de la maturité.

Dès que les épis de maïs commencent à jaunir, jusqu'au moment de la récolte, c'est-à-dire durant trois semaines environ, on établit une espèce de guérite au milieu des champs de distance en distance. Chacun dans le village a son tour de garde et va faire à son tour la tapageuse musique qui se prolonge tout le jour. Heureusement les perroquets dorment la nuit et permettent ainsi aux indigènes de descendre de leur guérite et de prendre un repos bien mérité pour une garde si laborieuse.

Mais laissons les perroquets jacasser et fuir devant nous en étalant leur magnifiques couleurs et remontons rapidement la rivière, car la nuit approche.

* * *

Après une heure environ de navigation, nous sommes arrêtés par des troncs d'arbres couchés à travers dans la rivière et entassés çà et là par la dernière inondation. Obligés de descendre et de laisser là notre pirogue, nous continuons notre route à pied, en longeant le cours d'eau. Une pluie battante vient contrarier notre marche, et ce n'est qu'avec peine que nous arrivons au premier village. Malheureusement il est tout protestant, nous nous dirigeons alors vers le second village qui est moitié catholique, moitié protestant. Nous ne nous y arrêtons que pour dire bonjour à nos néophytes et nous les invitons à se rendre avec nous au troisième village, celui de *Soa*, tout entier catholique. C'est là que nous devons dire la sainte Messe demain, dimanche. Malgré la fatigue du chemin, nous ne tardons pas à arriver aux premières maisons du village.

Je ne parlerai pas de la réception vraiment cordiale, ni de l'offre de présents accompagnés d'une nouvelle dent de baleine : les habitants ont aussi demandé un missionnaire pour résider sur cette belle *rivière des perroquets*. Il y aurait certes là un beau district de six villages dont trois sont déjà catholiques avec espoir bien fondé de convertir les autres. Mais comme je vous ai déjà raconté une ou deux réceptions,

je ne m'arrêterai pas à vous faire assister aux autres, à moins qu'elles n'aient des circonstances particulières. D'ailleurs nous avons été nous-mêmes assez courts dans nos compliments, comme nous commençons à être transis de froid à la suite des pluies qui nous avaient pénétrés jusqu'aux os.

Mais comment faire pour changer de linge dans une case ouverte à tout le monde et qui n'est divisée par aucune séparation? Nous avons imaginé une petite cabine portative dont nous nous sommes servis tout le voyage. Deux de nos suivants Pio et Apollinaire prenaient notre couverture de voyage et la tenaient tendue à une des extrémités de la case vers un des angles de la maison. Protégés ainsi par cette petite tente, nous pouvions commodément nous déshabiller pour reparaitre bientôt devant l'assemblée en tenue ecclésiastique. Ordinairement je prenais alors ma soutane violette. Cette couleur causait une grande admiration, car c'est la première fois qu'on voyait un évêque en costume. Mais si nous avions une soutane de rechange, il n'en était pas de même des souliers et quelquefois nous avons dû passer la soirée en *maristes-déchaussés*. On ne manquait pas du reste de faire sécher notre chaussure durant la nuit afin qu'elle pût nous servir pour la sainte Messe chaque matin.

Après avoir changé d'habits à Soa, nous fîmes sonner le *lali* pour la prière; et à la fin de ce pieux exercice on tinta l'*Angelus*. C'est la première fois que cette salutation à Marie était annoncée au son de la cloche et récitée dans ces villages si longtemps païens et chrétiens d'hier.

Après la prière, on nous offre à souper, et, avec un gros poulet bien rôti à la fidjienne entre les pierres, on nous sert un plat de légumes qui ont le goût de l'artichaut avec la forme de l'asperge. Ce sont les tiges du *Viso*. Dans d'autres circonstances je leur trouvais un goût qui n'était rien moins qu'agréables: mais ce soir-là elles étaient excellentes, car la faim les assaisonnait. Nous demandons de l'eau à boire et nous sommes étonnés de nous voir apporter des tubes de bambou, d'une longueur de trois mètres et pouvant contenir environ vingt litres. Ailleurs on va puiser l'eau avec des noix de coco, ici c'est avec ce haut cylindre. Il faut être

habitué à manier cette longue tasse et ne la lever que bien posément, sous peine de recevoir à la fois tout le contenu dans les yeux et sur la tête, ce qui suffirait pour faire prendre un vrai bain. A peine le souper était-il terminé qu'on nous a servi le kava, durant lequel les vieux du village nous ont exprimé toute la joie qu'ils ressentaient de notre présence au milieu d'eux. Ils nous ont sollicités de ne pas trop retarder le baptême, et nous avons promis de condescendre à leurs désirs sitôt qu'ils seraient convenablement instruits et préparés. Nous leur avons donné un catéchiste bien zélé.

* * *

Dimanche 19 mai.—Deux messes à Soa. Quelle grâce pour cette tribu et quel bonheur pour nous ! La grande case avait été décorée, ou plutôt, littéralement couverte de verdure, de guirlandes et de fleurs ; l'autel n'avait pourtant d'autres chandeliers que des bouteilles dans le col des quelles on avait adapté les cierges. Un morceau de bambou avait été disposé en forme de bougeoir épiscopal. C'était pauvre ; mais les fleurs étaient belles, et les chants bien exécutés par les enfants de notre suite. Le P. Rougier a prêché un bon sermon sur l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous tous. Chacun écoutait avidement la parole de Dieu, et on sentait qu'elle tombait sur des cœurs bien disposés. C'était plaisir aussi, durant la messe, de voir ces indigènes former des signes de croix sur eux-mêmes, chaque fois qu'ils voyaient le prêtre ou le catéchiste se signer. Oh ! que le bon Dieu soit bientôt connu dans cette vallée si belle, afin qu'il y soit plus aimé et mieux servi ! Que de France on nous aide un peu à bâtir des chapelles dans ces différents villages, et qu'on nous procure quelques belles croix et des chandeliers, ou même quelques tableaux bien faits qui pourront exciter la piété dans ces âmes vraiment droites et bonnes. Nous aurions actuellement besoin d'une quinzaine de chapelles de cette sorte, qu'il faudrait pourvoir d'un modeste autel, de quelques ornements et surtout d'un chemin de croix. Il faut tout cela pour bien implanter la foi et la piété dans ces âmes.

Après les messes et le déjeuner, nous avons remonté

encore la même rivière et visité le village de *Navunivesi* (l'origine du chêne rouge). Le chef de ce village est déjà catholique, il a réuni ses hommes et leur a manifesté le désir de les voir tous catholiques comme lui, sans cependant le leur imposer.

Son fils aîné, âgé environ de trente-cinq ans, a donné le premier son adhésion, et en signe de sincère conversion, il nous a apporté son jeune fils pour être baptisé. D'autres adultes ont fait inscrire leurs noms et nous ont aussi présenté leurs enfants pour le baptême : il y a eu une dizaine de régénérés. Le vieux chef était heureux de voir son peuple embrasser la religion. Nous avons aussi décidé quelques jeunes gens intelligents et bons à aller à l'école des catéchistes, pour travailler plus tard à la conversion du Colo. Nous laissons Mélano pour catéchiste à ce village qui sera l'un des plus beaux centres de la vallée des *Pamplémousses*. Puis nous retournons à *Soa* en passant par le village de *Drañu* ou *Waidranu* dont le nom signifie *eau douce*. Douce en effet fut ce jour-là l'eau du ruisseau qui coule à travers le village, car elle a servi au baptême d'un jeune poitrinaire qui se mourait. Le P. Rougier eut le temps de le bien disposer par la profession de foi et le repentir de ses fautes. Ce pauvre jeune homme expira dans des sentiments extraordinaires d'amour de Dieu.

Rentrés à *Soa* vers trois heures, nous faisons encore un baptême de quatre enfants, puis nous redescendons la rivière jusqu'au village de *Naquia* (tatouage), où nous arrivons vers cinq heures et demie. Nous y faisons la prière, une instruction et nous demandons à inscrire les noms de ceux qui sont ou veulent être chrétiens. Nous recueillons une trentaine de noms, puis nous avertissons que, le lendemain, nous baptiserons les enfants des catholiques. La soirée se termine par le chant des cantiques.

IX.—*Naquia*.—*Les grands rapides de la Rewa*.—*Naufrage*.—*Une question de rubriques*.—*La course à pied à travers les montagnes*.—*Naivimoge*.—*Le chef confesseur de la foi*.

Lundi, 20 mai.—Dès l'aube du jour, on frappe sur les *lali*, et bientôt la case est remplie de fidèles venus pour la prière

et pour assister au baptême. Nous leur expliquons en détail les cérémonies du Rituel et nous les entendons se dire les uns aux autres : " Oui, elles sont belles, elles sont saintes, les cérémonies de la religion ! "

Parmi les baptisés est un enfant de six ans, à l'air pieux et intelligent, il voudrait nous suivre et aller à l'école de Rewa, mais son jeune âge ne nous permet pas d'obtempérer à son désir. Dieu semble avoir ses desseins particuliers sur cet enfant. Nous lui donnons le nom du disciple bien-aimé, Joane, et nous espérons que plus tard il sera utile à l'œuvre de Dieu dans ces contrées.

Nous quittons le village de *Naquia*, accompagnés de nos néophytes qui nous prodiguent toute sorte de témoignages de vénération et de reconnaissance. Arrivés au bas de la colline, ils se prosternent encore une fois à genoux et réclament une nouvelle bénédiction. Nous la leur donnons de tout cœur et les renvoyons consolés et déterminés à pratiquer généreusement la foi qu'ils ont embrassée. Nous continuons à longer la rivière des Perroquets jusqu'à l'endroit où, le samedi précédent, nous avons laissé la pirogue. Remontés sur notre embarcation, nous ne tardons pas à regagner la grande rivière de *Rewa*.

Nous pouvions remonter encore en pirogue pendant plus d'un jour, car la rivière était navigable en pareil bateau. Mais les rapides étant de plus en plus nombreux, les accidents y sont fréquents, aussi hésitons-nous longtemps entre le parti de remonter en pirogue et celui de continuer notre excursion à pied. " Nous aurons bien le temps d'aller à pied et de nous fatiguer, me dit le P. Rougier, car nous aurons deux semaines entières de courses à travers monts et vaux; laissons-nous donc mener encore par eux un jour ou deux." C'était bon en principe, mais il fallait trouver des guides expérimentés et des rameurs qui connussent parfaitement le lit de la rivière et les points dangereux.

"—Prenons le vieil *Emmanuel* récemment baptisé," me dit le Père.

J'objectai qu'il me paraissait trop vieux et qu'il ne serait pas assez vigoureux pour lutter contre la force des rapides. Le Père insista et nous montâmes en pirogue emportant

seulement les objets les plus indispensables et la chapelle avec un seul ornement. Le vieil Emmanuel était debout sur l'avant afin de pousser du fond avec sa longue perche. Mais, bientôt le courant devenant plus violent, notre pilote faisait de vains efforts pour avancer. Il finit même par tituber et tomber à l'eau. Notre pirogue est aussitôt entraînée avec une extrême violence, l'autre matelot saute à la rivière et fait effort pour la retenir, mais il ne peut l'empêcher d'aller frapper contre un rocher.

A peine avais-je aperçu le danger que je m'étais cramponné d'une main au balancier, tandis que de l'autre je tenais soulevé hors de l'eau le petit sac dans lequel se trouvaient mon bréviaire et une relique de la vraie croix. Au moment où la pirogue frappa contre la roche, nous étions tous deux plongés dans l'eau, car le bateau s'était rempli et nos bagages ainsi que la chapelle étaient emportés par le courant. Mais tout fut retrouvé et nous n'eûmes pas de malheur à déplorer. Que d'actions de grâces à rendre à Dieu ! Nous pouvions tout perdre et périr. La Providence a sensiblement gardé ma main droite qui était cramponnée au balancier. Elle eût dû être écrasée par le choc quand cette pièce de bois donna contre le rocher, mon anneau qui est très épais reçut seul le coup et en fut à demi brisé ; mes doigts furent préservés.

Que faire après cette alerte ? Comment continuer notre voyage ? D'un commun accord nous résolûmes d'abandonner la pirogue et de faire à pied le reste de la tournée qui devait durer encore deux semaines. Nous n'avions plus de linge sec ; au reste, il nous fallait passer assez souvent la rivière et nous étions exposés à nous mouiller encore. Et puis au prochain village nous pourrions faire sécher nos habits et les ornements. Pauvre chasuble ! elle avait bien souffert du naufrage.

Mais à quelque chose malheur est bon : l'accident nous délivra d'une perplexité, et voici comment. Avant de partir, contraints de n'emporter qu'une chasuble, nous avons hésité sur la couleur. Nous devons célébrer la fête de Saint Marc en rouge ; l'Ascension et quelques fêtes de la sainte Vierge en blanc. Nous optâmes pour le blanc, en priant les saints

apôtres de nous excuser. Or, quand nous repêchâmes notre chasuble, nous trouvâmes la question rubricale tranchée : la chasuble était aussi rouge que blanche, car la doublure avait déteint sur la soie en plus d'un endroit et en avait fait presque un ornement omnicolore.

Cependant notre caravane marchait rapidement et franchissait gaiement les collines qui bordent la Rewa. Peu à peu les ardeurs du soleil avaient séché nos habits, et lorsque nous arrivâmes au village de Naivimoge qui est tout catholique, nous ne portions plus trace de notre accident du matin. Le village de Naivimoge est situé sur un affluent de la Rewa que nous avons appelé la rivière St-Félix, à cause du saint dont nous faisons la fête. Comme les maisons sont perchées sur une hauteur, on avait taillé dans le roc un escalier d'une cinquantaine de marches pour nous en faciliter l'accès. Ici encore nos néophytes nous attendent à genoux pour recevoir notre bénédiction et baiser notre anneau ou plutôt un débris d'anneau.

Ici pas de lali pour réunir les indigènes. On les convoque au son d'une conque marine ; et bientôt on nous apporte solennellement le repas auquel nous faisons honneur, car l'appétit a été aiguisé par une longue marche et le bain du matin. Vers dix heures du soir, nous dormions déjà lorsque nous fûmes réveillés par le *Tuirara* ou crieur public, qui commandait à tous les hommes du village de se lever de bonne heure le lendemain, pour nous préparer un déjeuner confortable. Il fallait, disait-il, que le gros du déjeuner fût prêt au son de l'*Angelus*, afin que chacun pût assister à la messe que célébrerait l'évêque.

La même nuit nous fûmes encore réveillés par des pleurs qui annonçaient le décès d'un petit enfant. Il était mort sans le baptême, et cependant nous étions là deux prêtres ! Mais personne n'était venu nous avertir. Mon Dieu, que de parents sont coupables de négliger les moyens de salut si faciles pour leurs enfants !

21 mai.—Après la messe nous baptisons un enfant et un vieillard. Heureux cet enfant qui a été régénéré de préférence à celui qui est mort païen la nuit précédente ! Heureux aussi et surtout ce vieillard qui, un peu avant sa mort, a

reçu cette grande grâce ! J'étais fier de lui dire : *Accipe vestem candidam quam immaculatam perferas ante tribunal Domini nostri Jesu Christi*. Oui, je suis sûr qu'il aura paru avec cet habit immaculé aux noces de l'agneau.

Dans le village de *Naivimoge* se trouve un chef qui a été déposé de son office pour s'être fait catholique. Nous l'avons interrogé pour nous assurer de la fermeté de ses convictions. Il a répondu qu'il était vraiment et qu'il resterait catholique et qu'il aimait mieux avoir perdu sa charge en restant catholique, que de la conserver en étant wesleyen. En finissant, il ajouta : " On me coupera le cou plutôt que de me faire apostasier." Ce chef a voulu nous accompagner tout le reste de notre voyage, et à chaque rivière qu'il fallait traverser, il regardait comme une faveur de me passer sur son dos. Je dus me laisser faire quelquefois ; cependant, aux passages profonds, je n'étais pas sans inquiétude ; car mon généreux porteur n'avait rien moins que la taille du grand saint Christophe.

A onze heures nous arrivons au village de *Nagara*. Il n'y a pas de catholiques dans ce village ; mais le chef averti de notre présence, nous invite à dîner chez lui. Nous acceptons volontiers ; nous commençons à avoir faim et les pamplemousses que nous avons trouvés sur notre chemin l'avaient plutôt excitée que calmée. Nous fîmes donc honneur au dîner de *Nagara* et exprimâmes à notre hôte notre profonde reconnaissance, souhaitant que le bon Dieu répande sur son âme d'abondantes grâces en retour de la nourriture qu'il avait voulu donner pour reconforter ses prêtres.

A deux heures nous arrivons à un grand et beau village. Tout le monde s'attroupe pour nous voir passer. Nous remarquons quatre envoyés d'un village voisin qui s'approchent timidement pour nous prier d'aller chez eux où tous désirent être catholiques. Ils s'étaient convertis la veille à la voix d'un catéchiste que nous avions envoyé en avant de nous. Heureux d'apprendre cette nouvelle, nous rebroussons chemin et retournons vers un nouvel affluent de la *Rewa*, où se trouve la route qui conduit à ce village. Chemin faisant, nous nous plaisions à constater que, chaque fois que nous avions eu à souffrir quelque fatigue durant ce voyage, le

bon Dieu nous avait amplement récompensés par des conversions.

X.—*En route pour Nadanudanu, ancien repaire du cannibalisme. — La sainte Messe sur le lieu des hêtacombes humaines. — Naquolo; héroïsme d'une jeune chrétienté; le caillou symbolique.*

Nos quatre messagers nous précèdent, ils ont pris tous nos bagages et décharger ainsi nos porteurs habituels qui sont fort heureux de se sentir allégés. Cependant notre marche devient un peu pénible, car nous avons à traverser une vraie forêt de bambous dont les feuilles en forme de couteaux font de nombreuses entailles à nos mains et même à nos visages. Heureusement nos entailles ne sont ni profondes ni douloureuses, et la joie d'approcher de *Nadanudanu* nous fait oublier tout le reste. Mais ce village est encore bien éloigné, perché sur une montagne qui domine tous les environs, et lorsque nous demandons à nos guides si nous n'arrivons pas encore, ils répondent toujours : " C'est plus loin, c'est plus loin. "

Nous traversons un village appelé *Dranikula* (sang de perruché.) Il est désert. Nous trouvons cependant la femme du chef et nous lui annonçons que nous sommes missionnaires, que nous venons pour convertir ses compatriotes à la vraie religion du Dieu du ciel. Elle promet d'en parler à son mari et de faire son possible pour l'engager à devenir chrétien. Enfin, vers cinq heures nous arrivons à un village, entouré d'un fossé et de fortifications, tout comme en plein cannibalisme. Jamais Européen n'a encore foulé de ses pieds cette partie du Colo. On nous montre l'endroit du fossé qui servait autrefois de trappe aux pauvres victimes de l'anthropophagie; il nous semble qu'il en sort encore une odeur de sang et de cadavres humains. Et pourtant le son de la cloche qui retentit au loin jusqu'au fond de la vallée, et une espèce de procession qui vient à notre rencontre devaient nous faire oublier bien vite ces impressions d'un passé très récent. Ces anthropophages sont devenus chrétiens; tous en me voyant se prosternent à terre et baisent respectueusement mes mains. On dirait qu'ils sont chrétiens de longue date, tant ils paraissent pénétrés de religion.

Notre arrivée est un grand événement pour le pays; on s'attroupe, on veut nous voir; à tout moment se présentent des retardataires à qui il faut encore serrer la main et donner une bénédiction. Un peu plus tard on nous apporte des vivres, du kava, une dent de baleine, et celui qui nous les offre, souhaite que notre voyage devienne l'occasion de nombreuses conversions dans tout le Colo. Heureux souhait! puisse-t-il se réaliser bientôt; puissions-nous trouver partout des cœurs aussi bien disposés que ceux des habitants de *Nadunudanu!*

Le soir, après le souper et la prière, tous nos jeunes gens se sont réunis dans le *Bure* ou dortoir et là ils ont enseigné plusieurs cantiques aux jeunes gens du village; ainsi une bonne partie de la nuit s'est passée à célébrer les louanges de Dieu.

22 mai.—Pour la première fois la messe va être célébrée sur ces hauteurs, et non loin d'une énorme roche où s'offraient naguère les sacrifices humains. Il est encore vivant et parmi les convertis, le prêtre (Bété) qui faisait autrefois ces horribles immolations. Il en a maintenant horreur. Tout le monde est émerveillé de la grandeur et de la dignité du saint sacrifice de la messe, dont le catéchiste Joane explique le sens et les cérémonies. Aussi avec quel zèle ils décorent la pauvre cabane qui servira de temple! Ils y mettent une vraie profusion de fleurs; mais je pense que leurs cœurs de nouveaux convertis ont encore été aux yeux du Seigneur les plus beaux ornements de ce sanctuaire improvisé. Là il faudra plus tard une belle chapelle, avec un joli clocher qui élève bien haut dans les airs le signe de la rédemption.

Après la messe nous faisons huit baptêmes d'enfants. Ce sont les prémices de ces tribus sauvages. Nous visitons aussi une femme malade, mais si ignorante, que nous ne croyons pas pouvoir la régénérer aujourd'hui. Nous recommandons au catéchiste de l'instruire et de l'ondoyer, dans le cas où la maladie s'aggraverait afin de ne pas la laisser mourir sans la grâce du baptême.

A midi, nous arrivons au village de *Naquolo*. Il y a deux mois seulement, il s'était converti tout entier à l'occasion du premier voyage du P. Rougier. Et comme le *Buli* ou chef

avait menacé les néophytes de leur imposer une amende s'ils se faisaient catholiques, ils coururent à la poursuite du missionnaire qui était parti depuis deux jours et le rencontrèrent bientôt sur le rivage de la *Rewa*. Le Père était tout étonné de voir les députés de ce village venir de si loin.

— Père, lui dirent-ils sans autre préambule, on veut nous empêcher de rester catholiques; qu'avons-nous à faire?

— Etes-vous décidés à subir la persécution? leur demanda le missionnaire.

— Oui, nous nous laisserons tuer plutôt que d'apostasier.

— Eh bien! répliqua le Père, en leur présentant un caillou arrondi du lit de la rivière, portez ce caillou au *Buli*, et dites-lui: "Pour couper en deux cette pierre, tu seras obligé d'user d'un instrument tranchant. Pour nous séparer de la religion, il te faudrait nous couper la tête, et encore tu ne pourrais empêcher nos âmes d'adhérer à la religion vraie qui est la religion catholique."

Les envoyés portèrent le caillou et cette réponse au *Buli* qui n'osa les persécuter ouvertement.

Après un peu de repos, pris au milieu de ces énergiques chrétiens, nous sommes informés qu'un village appelé *Balesere*, distant à peine d'une lieue, veut se faire catholique. Oubliant notre fatigue, nous nous remettons en chemin. Mais bientôt nous rencontrons à mi-côte les habitants de *Balesere* venant au-devant de nous et portant leurs enfants sur le dos. Nous retournons tous ensemble à *Naquolo* où nous avons le bonheur de les inscrire parmi les catéchumènes et de baptiser leurs enfants. Après la cérémonie religieuse, on fit un grand kava et les deux villages réunis portèrent un toast pour nous remercier et burent à la conversion de tout le *Colo*.

XI. — *Le pic de Vacala, le jeune Leone, apôtre de la vraie foi. — Restes de la barbarie. — Le Buré de Naiserelagi. — Fantastique kava des anthropophages.*

De *Naquolo* nous apercevons *Vacala*, grand village situé sur une haute montagne. C'est vers ce pic qu'il nous faut arriver. Durant deux heures nous courons comme à l'assaut de cette forteresse du paganisme, de ce théâtre de la plus

terrible anthropophagie. Un catéchiste que nous y avons envoyé d'avance nous avait rapporté d'excellentes nouvelles de Vacala. Tous s'étaient déclarés catholiques et avaient sincèrement renoncé à leurs pratiques païennes.

Ici encore nous avons pu admirer la conduite de la divine Providence à l'égard des âmes : dans ce village se trouvait un jeune homme nommé Léone qui fut baptisé autrefois à Vérata par le R. P. Leberre. Seul de tout ce village il avait quelques notions de religion, et seul il avait vu un prêtre. Or, il y a un an environ, un catéchiste wesleyen vint à Vacala et engagea les habitants à se déclarer protestants de sa secte. Le chef du village réunit ses gens et, après s'être consultés, ils furent presque décidés à embrasser le wesleyanisme. Mais Léone se glissa alors à côté du chef et lui dit tout bas :

“ — J'ai vu sur le littoral qu'il n'y a qu'une seule religion bonne, et qu'il n'y a que les prêtres catholiques qui soient de vrais prêtres.

“ — Mais, dit le chef, où sont les prêtres catholiques ?

“ — Prenez patience, répondit Leone ; Dieu finira par les envoyer jusqu'ici.

“ — Et bien, conclut le chef, nous patienterons et nous ne nous ferons pas wesleyens.”

Environ un an après, le P. Rougier pénétrait dans ce village ; il y fut reçu avec joie, avec enthousiasme même. Leone surtout était heureux de voir ses désirs accomplis. A notre voyage, nous avons trouvé ce cher Leone plus heureux encore de recevoir cette fois et son prêtre et son évêque. Il ne se possédait pas de joie et ne pouvait se lasser de nous contempler. Le village tout entier était en fête : enfants, jeunes gens, vieillards, tous montraient le plus grand zèle pour se faire instruire.

Lorsqu'on vint nous offrir les présents en grande cérémonie, nous remarquâmes qu'à Vacala, les taros, les ignames, les cannes à sucre, tout était d'une dimension extraordinaire. Les hommes eux-mêmes sont d'une taille gigantesque et d'une bravoure à toute épreuve. Espérons que ce seront de rudes chrétiens et que la religion, en dirigeant vers le bien leur énergie, loin de la diminuer, ne

fera que l'augmenter. Il faudra habiller un peu plus ce peuple pour le civiliser : je dois dire cependant que tous ont ce qu'on peut appeler l'indispensable. D'ailleurs, comme le faisait remarquer le missionnaire, ces presque nudités des sauvages font moins mauvaise impression que certaines coquetteries civilisées que l'on rencontre souvent en Europe.

Parmi les vieux de Vacala, on remarque encore d'autres traces de sauvagerie. Ce sont d'étranges mutilations aux mains et aux pieds. Il est rare, en effet, de trouver une main ayant ses cinq doigts au complet. L'une n'en possède plus que quatre, l'autre trois. Certains même avec deux seulement étaient assez embarrassés pour me serrer la main. Ces mutilations sont la marque des grands deuils de famille : à chaque deuil ils se coupent un doigt ou du moins une phalange de doigt. La religion aura encore à faire disparaître ce dernier abus du paganisme.

Sur le soir, nous montons vers un pic plus élevé encore d'où nous pouvons voir la mer du côté de *Naiserelagi*. Je ne l'avais pas contemplée depuis huit jours, et il me semblait que j'en éprouvais une véritable joie. On ne se lasse jamais de voir le mouvement et l'immensité de l'Océan : ne serait-ce pas parce qu'il est une image de l'infini après lequel le cœur humain soupire ? De ce pic, nous pouvons contempler à nos pieds une grande partie de *Viti-Levu*. Quelle grande île ! Qu'il faudrait de nombreux missionnaires pour la convertir tout entière !

Le soir nous nous réunissons dans le *Buré* du village pour la prière en commun. Ce *Buré* est une grande case longue de vingt-cinq à trente mètres ; elle sert de dortoir aux jeunes gens non mariés. Tout le village assista à la prière, à l'instruction ; et chacun s'efforça de prendre part au chant du cantique. L'exercice religieux terminé, les femmes et les enfants se retirent et seuls les hommes faits et les vieillards restent avec nous pour le souper et le kava.

Etrange scène que le kava de cette soirée : jamais je ne saurais l'oublier, car jamais dans ma vie de missionnaire je n'avais rien vu de pareil. Imaginez-vous deux longues files de sauvages dont la plupart ont le regard encore féroce,

la religion n'a pas eu le temps de l'adoucir; leurs traits amaigris et allongés dénotent des hommes qui ont passé la plus grande partie de leur vie à la lutte et à la guerre; je dois ajouter qu'ils ont été presque tous des mangeurs de chair humaine. Ils sont là assis, vêtus seulement d'une ceinture assez large pour couvrir leur nudité, mais sans rien de plus. Leur corps est noir et brille de ses reflets d'ébène à la lugubre lueur d'une torche de résine qui donne plus de fumée que de lumière. A un bout de ces deux files est un grand plat de bois qui doit contenir la liqueur du kava, à l'autre extrémité sont assis par terre un évêque et un prêtre.

Il y a dix ans, nous n'aurions pu paraître impunément dans ce *Buré*; aujourd'hui encore un Européen quelconque ne s'y trouverait pas sans danger. Et pourtant cet évêque et ce prêtre sont là, calmes; mieux que cela, ils sont à l'aise, ils sont heureux. Ce sont des pères au milieu de leurs enfants. Ces enfants sont un peu sauvages, il est vrai, ils auront besoin d'être travaillés par la grâce; mais c'est précisément pour leur apporter cette grâce dans les sacrements que ces missionnaires sont venus parmi eux. Et ces indigènes le savent, et c'est pour fêter l'arrivée du grand chef de la religion parmi eux qu'ils vont faire ce kava solennel. Une longue corde part du bassin à kava et vient aboutir à nos pieds; malheur à celui qui la franchirait pendant qu'on prépare la liqueur des chefs!

On commence à mâcher le kava. Soudain, ces vieux anthropophages entonnent un chant funèbre accompagné d'une mimique effrayante. Ces bras décharnés, dont les mains n'ont que des tronçons de doigts, ces bras s'élèvent et retombent en cadence; puis ils se portent vivement vers un point de l'horizon, comme pour signaler un ennemi. Alors les gestes simulent un combat, puis un massacre, puis le festin qui accompagnait toujours les guerres, festin d'un épouvantable cannibalisme. Enfin ils vont jusqu'à simuler, en feignant de tenir un crâne en l'air, les libations de sang humain. En même temps, les ombres de ces longs bras osseux, ces gestes saccadés, se reproduisent sur la muraille comme d'effroyables fantasmagories et des ombres d'enfer.

Sommes-nous tombés dans un antre d'assassins ou un sabbat de démons ?

“—Ah ! me disait le P. Rougier, comme ce serait vite fait de nous, si la soif du sang humain les reprenait à ce moment !”

Notre frayeur dure peu : près de nous, exposé à tous les regards, est un signe de paix et de bénédiction ; la croix orne cette case et nous rappelle aux étonnantes réalités qui ont succédé à ces horreurs. Ces scènes, dont on nous a donné le spectacle, sont un dernier adieu à leurs coutumes païennes qu'ils ont voulu faire pour saluer la croix et honorer *les hommes de Dieu*.

La grâce a triomphé de ces affreuses natures, et voilà que, pour exprimer cette transformation miraculeuse, ils ont soudain changé de mimique. Ils adouçoient leurs chants, leurs gestes, et tournent vers nous des regards suppliants. Ils avouent avec regret qu'ils ont été méchants par le passé, qu'ils n'ont pas connu la lumière et qu'ils se sont égarés dans l'abîme du mal. Mais désormais ils veulent être chrétiens et me demandent un prêtre, “un prêtre !” Ce cri, poussé à la fois par toutes les bouches, me fait vibrer les entrailles, pendant que la dent de baleine tombe à mes pieds.

J'acceptai la dent de baleine, je promis. Oh ! qu'auriez-vous fait à ma place, jeunes lévites du sanctuaire ? Auriez-vous eu le cœur assez dur pour résister ? Venez donc, venez à mon secours ; aidez-moi à tenir parole.

Avant de se retirer, chacun vint me baiser la main et me dire : “Nous allons vivre enfin, car nous aurons un prêtre !” Et ils nous laissèrent là quelque temps jusqu'à ce qu'on eût préparé la case du chef où nous devons dormir.

XII.—*La fête de saint Marc.—La forêt.—Le tombeau de Matéo. Nasolo : les noces catholiques.—Bubu : aire des vautours du cannibalisme.*

23 mai.—La nuit a été fraîche ; nous avons très bien dormi : on finit par s'habituer parfaitement à coucher sur une natte et même à reposer sur un oreiller de bois ou de bambou. Les indigènes n'en ont pas d'autre, et nous

sommes bien obligés de faire comme eux quelquefois. Il ferait vraiment beau voir un missionnaire traîner après lui son oreiller par monts et par vaux.

Ce matin le temps est magnifique. Saint Marc nous donne un beau jour. Nous avons pu nous confesser pour nous mieux préparer à la fête de cet apôtre, et nous nous sommes encouragés mutuellement à être de vrais missionnaires, de vrais disciples de Pierre, comme saint Marc. Que de réflexions nous a suggérées l'Évangile de ce jour ! Il se terminait encore par cette phrase toute pleine ici de réalité : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Après la messe, nous offrons encore au bon Dieu un bouquet de six baptêmes d'enfants, nés depuis le dernier voyage du P. Rougier. J'ai donné le nom de Thérèse à une petite fille ; c'est un souvenir de reconnaissance envers une communauté du Carmel, qui prie beaucoup pour nos Fidjiens. Vacala me fait penser à ce Carmel par la ressemblance qu'il offre avec la montagne d'Elie. Puisse-t-il être sanctifié un jour par la vie de cette petite Thérèse et embaumé de ses vertus !

Après un rapide et frugal, mais abondant déjeuner, nous quittons ce village pour continuer nos explorations. Nos guides nous font passer par de magnifiques forêts aux lianes gigantesques. Les pigeons, les perroquets surtout sont très nombreux dans les branches de ces arbres toujours verts.

Nous arrivons vers midi au pied d'une montagne où se trouvait autrefois un grand village ; il n'en reste presque plus de traces, sinon quelques débris de plantations de bananiers ou de cannes à sucre. Comme le soleil est ardent et que nous sommes un peu fatigués de notre marche, nous prenons le parti de nous reposer. Nos gens finissent par trouver un beau régime de bananes bien mûres, que les perroquets ont presque respectées et on vient les déposer à nos pieds. Nous nous hâtons de leur faire honneur, car la route nous a mis en appétit. Durant ce temps, on nous prépare aussi un kava pour éteindre notre soif. Mais point de bassin ; on se sert en place d'une feuille de bananier. Hélas ! cette cuvette végétale ne se brise pas, mais elle se

déchire et laisse écouler la précieuse liqueur. Il en reste juste assez pour nous désaltérer.

Ainsi rafraîchis et fortifiés, nous nous remettons en marche. Après avoir franchi une colline, nous arrivons au *tombeau de Mateo*.

Mateo est le premier catéchiste catholique envoyé dans le Colo, il y a une douzaine d'années. Il fit quelques conversions, baptisa quelques mourants; mais, un jour qu'il voyageait à travers ces montagnes pour aller catéchiser et instruire, il *roula dans le ravin*, nous a-t-on dit, et il se tua. Alors on l'enterra dans cette vallée. Ce récit est-il exact? On pourrait en douter, car cette perte remonte à une douzaine d'années, c'est-à-dire au temps où le cannibalisme était dans toute sa fureur. Le catéchiste Mateo n'aurait-il pas été tué et mangé? C'est fort possible et très vraisemblable: j'avais presque envie de faire ouvrir ce tombeau, qui peut-être n'a jamais contenu le corps du pauvre catéchiste; mais, nous ne pouvons nous arrêter plus longtemps. D'ailleurs nous n'aurions rien changé au véritable état des choses; dans l'un comme dans l'autre cas, nous pouvons bien regarder Mateo comme un martyr. Nous nous sommes tous agenouillés sur cette tombe et nous y avons prié pour la conversion du Colo et de tout Fidji.

Après deux nouvelles heures de marche, nous finissons par aboutir dans une vallée où nous retrouvons notre rivière de Rewa que nous avons quittée depuis plusieurs jours et nous arrivons bientôt au village catholique appelé *Nasolo*.

En descendant la pente qui conduit au village, nous remarquons une grande foule réunie et une animation extraordinaire. C'est un mariage, nous dit-on, que l'on doit célébrer demain, ou plutôt le mariage a été béni l'année dernière; mais on doit faire le repas de noces demain matin, et c'est dans ce but que plusieurs villages voisins sont accourus. Nous remercions le bon Dieu de nous donner cette occasion de trouver réunie une population si nombreuse dans un village tout catholique: cela nous permettra de prêcher à tous la parole de Dieu et de déposer quelques semences dans les cœurs.

Réception cordiale dans ce village; offre de présents et

d'une dent de baleine avec demande d'un prêtre. Puis prière du soir après laquelle nous nous retirons dans la case du grand chef.

La nuit est un peu troublée par les chants préparatoires à la noce. Cependant nous dormons quand même; car la fatigue était grande et le lendemain nous sommes étonnés de ne nous réveiller qu'au grand jour.

Le 24 mai, après la sainte messe, nous baptisons huit enfants. Puis nous partons pour le village voisin, éloigné à peine d'une heure. Je dirai, en quittant *Nasolo*, que le chef est, de tous les sauvages, le plus doux et le plus aimable que j'ai rencontré; il est bon chrétien et a une âme plus belle et plus droite que nombre d'hommes dans les pays civilisés. Quelle bonté! Quelle amabilité même!

Au village voisin appelé *Waibosaga*, nous allons visiter la rivière et prendre un bain. Cette rivière tombe tantôt en cascade de roche en roche, tantôt passe sous des grottes creusées dans le roc à des profondeurs effrayantes. En rentrant au village on nous donna à dîner. Nous y fîmes une petite exhortation aux catéchumènes et nous continuâmes notre chemin. Cette fois nous allions trouver le dernier village, le plus avancé vers le nord de l'île et presque à l'extrémité de la région intérieure que nous devons visiter.

Mais où est ce village?

— Il est à une lieue et demie de distance, me dit le P. Rougier.

Nous marchons longtemps, et je ne vois pas encore de village.

— Il faut que nous soyons loin encore, dis-je à nos guides, puisque nous ne voyons rien paraître.

— Non, Evêque, Bubu est très près d'ici.

Nous récitons quelques dizaines de chapelet; puis nous arrivons sur le penchant d'une montagne d'un aspect saisissant. Le faite est couronné de trois pics qui s'appuient l'un sur l'autre à petite distance, donnant l'idée de tours d'une enceinte fortifiée; d'énormes quartiers de roches qui ont probablement roulé de ces hauteurs, gisent çà et là jusqu'au milieu de la plaine. Nous atteignons ces gigantesques débris et nous nous trouvons, à notre grand étonnement, au cœur de notre village.

Chaque maison est protégée et cachée par une de ces roches, en sorte que Bubu n'a aucun aspect de village. Quelques-unes de ces roches, plus ou moins creusées en forme de caverne, servent elles-mêmes d'habitation. C'est bien ce que j'ai jamais vu de plus sauvage. Ce fut le pays le plus redoutable aux temps de l'anthropophagie.

Les mangeurs de chair humaine se mettaient en embuscade derrière ces énormes pierres et prenaient autant de victimes qu'il y avait d'imprudents voyageurs à s'aventurer dans ces quartiers.

Nous avions envoyé devant nous le catéchiste Karolo. Il s'était installé dans le village, converti depuis le dernier voyage du P. Rougier, et à notre arrivée à travers un labyrinthe de rochers, nous voyons une case un peu plus belle que les autres, devant laquelle sont agenouillés une quarantaine de catéchumènes, hommes, femmes et enfants. Je bénis ces âmes rachetées, elles aussi, par le sang du Sauveur. Je donne à chacun ma main à baiser. Ils la touchent du bout de leur nez en reniflant fortement : c'est l'usage et la manière de baiser dans ce pays. Mais ces réceptions, si intéressantes soient-elles, laissent bien à désirer sous l'aspect religieux. Il faudrait des chapelles. On y entrerait, on y ferait la prière, une instruction, et on y offrirait le saint sacrifice ! A Bubu surtout, combien on sent le manque de cet édifice d'expiation et de prières ! Bubu a vu tant d'horreurs dans le passé !

XIII.—Terrible histoire de quatre villages dévorés par les gens de Bubu.—Visite au sommet du pic.—La pierre de l'égorge-ment.—Le cannibalisme aux Fidji. Récit d'un témoin.

Le village de Bubu était autrefois situé sur l'un des trois pics que nous avons en vue ; les deux autres avaient aussi leurs villages. Deux autres pics situés en face sur la rive opposée de la Rewa, étaient habités de même. Ces cinq forteresses inspiraient au loin la terreur. Leurs habitants, comme des oiseaux de proie, épiaient de haut les victimes qui avaient l'imprudence de passer dans cette vallée, et fondaient sur elles pour les tuer et les dévorer. Bientôt le pays ne fut plus fréquenté ; on fuyait cette terre maudite.

Alors les cinq villages manquant des proies du dehors, se mirent à s'entre-dévorer.

Bubu vainquit ses deux voisins; un dès forts du côté opposé, nommé Vaatia, vainquit aussi son rival. Après la défaite, tous les prisonniers furent mangés : il ne resta que Bubu et Vaatia. Bientôt Bubu déclara la guerre au seul fort qui était encore debout, l'emporta d'assaut et dévora les vaincus. Le roi des vautours restait seul planant sur des ruines, sans qu'il soit possible de dire combien de victimes humaines son aire a englouties. Presque tous les vieillards de ce village se sont repus de pareils festins.

Qu'ils viennent à Bubu ces hommes qui refusent de croire aux affreuses réalités du cannibalisme ! Il n'est pas un résident européen de cet archipel qui n'ait été témoin oculaire de quelques scènes de ce genre, pour peu qu'il ait vécu à Fidji avant l'annexion à l'Angleterre. Un des colons anglais des plus influents me disait récemment qu'à son arrivée à Fidji, en 1869, il regardait la question d'anthropophagie comme une fable : bientôt il eut lieu d'être détrompé. Ayant fait un voyage jusqu'au village de Baou, il fut témoin d'un affreux repas de chair humaine ; on lui en offrit même à manger, et peu s'en fallut qu'il ne fut lui-même égorgé et rôti ; il ne dut son salut qu'à la protection d'un chef influent qui se disait son ami et qui en attendait des richesses. Plus que partout ailleurs, ici, à Bubu, il est facile de se convaincre, même après une dizaine d'années de suspension et de trêve à ces repas, que l'anthropophagie a été largement pratiquée à Fidji. Témoins ces quatre villages restés déserts et dont tous les habitants furent la proie de ces abominables sauvages.

Mais qu'on nous accompagne un instant dans notre ascension au pic où était autrefois perché ce misérable nid de vautours. Nous avons demandé à le visiter avant le coucher du soleil. On ne voulait pas nous y laisser aller ; on nous disait qu'il n'y avait plus de sentiers pratiqués, que la nuit était proche, etc., etc. Notre désir de voir la scène de tant d'abominations l'emporta et deux néophytes nous guidèrent. Nous arrivâmes sur le pic après deux heures de marche et de fatigues : l'escarpement était vraiment dangereux à cer-

tains endroits et bien capable d'inspirer la frayeur. " Là, nous dit le guide en nous indiquant une énorme pierre simulant un autel, là s'offraient les abominables sacrifices, là on égorgeait les victimes humaines et dans ce creux profond coulait le sang humain." Puis, nous montrant une anfractuosité de roche large d'un mètre et profonde de vingt à trente pieds, il nous dit : " Voilà les ossements humains, restes des sacrifices et des festins de *Bubu*." Je jetai là un regard épouvanté et il me sembla que, même après dix ans, il s'en exhalait encore une forte odeur de chair humaine. Le monceau d'ossements indiquait en quel nombre effrayant avaient été frappées les victimes des cannibales de *Bubu*.

Pénétrés d'horreur et le sang presque glacé dans nos veines, nous ne demandâmes qu'à redescendre le plus vite possible ; le soleil se couchait à l'horizon et c'eût été terrible de nous trouver la nuit dans ces parages souillés de tant d'infamies.

Arrivé dans la case du catéchiste, je commençai à respirer plus aisément, et la prière du soir, que nos sauvages vinrent faire en commun, contribua encore plus à ramener le calme dans l'âme.

Je voulais pourtant avoir encore quelques données sur le cannibalisme d'autrefois et voici ce que j'appris de notre chef du village, homme d'un âge avancé et d'une grande expérience. Je résume brièvement son récit :

1o Autrefois un Fidjien était-il mécontent de sa femme, il ne se faisait pas scrupule de la tuer, puis il la mangeait, à moins qu'elle ne fût trop vieille et trop coriace.

2o Une guerre était toujours suivie d'un festin où on mangeait tous les vaincus qu'on avait pu prendre.

3o Un bateau était-il jeté sur la côte par quelque tempête, on se hâtait de massacrer l'équipage et on le mangeait après avoir fait cuire chacun des pauvres et infortunés marins. C'est ainsi que furent mangés les marins de la *Joséphine*.

4o Les pirogues indigènes qui venaient échouer à un village ennemi avaient le même sort, car la chair des indigènes était peut-être encore plus goûtée que celle des Européens.

Cette assertion a été confirmée par un récit que me fit le doyen de nos missionnaires, le R. P. Bréhéret. Du temps qu'il était à Lakamba, une pirogue montée par trois femmes de l'île de Roro, fut surprise par un violent coup de vent qui la jeta sur la côte d'une île plus à l'est, près de Lakamba. Ces femmes trempées et transies de froid s'étaient accroupies sur le rivage et s'attendaient à une mort certaine. Un des habitants de ce village les aperçoit et leur demande de quel côté elles viennent. Elles donnent les informations voulues et alors notre homme leur répond : " Je me charge de vous rapatrier ; mais, en attendant, il faut que je vous cache dans une caverne voisine, sans quoi le village vous mangerait dès demain." Ces pauvres femmes, heureuses de cette lueur d'espérance, se laissèrent conduire dans une grotte assez écartée du village. Là elles reçurent un peu de nourriture de celui qui semblait être leur sauveur. Deux jours s'étaient écoulés : celui-ci retourna à la grotte et dit : " Je vais commencer par rapatrier l'une d'entre vous : mon bateau est trop petit pour en contenir deux. Que les deux autres continuent à rester dans la grotte, je viendrai les chercher en temps opportun." La femme désignée le suivit. Mais, au lieu de la ramener chez elle, il la conduisit dans sa cuisine, la tua et la mangea tout entière en cinq jours. Au bout de ces cinq jours, il retourna à la caverne, prit la seconde à laquelle il fit les mêmes promesses et qu'il tua aussi comme la première : il en fit encore cinq jours de fête ; après quoi arriva le tour de la troisième qui eut, elle aussi, le même sort.

Voilà comment ils mangeaient même ceux de leur race et de leur sang.

50 La fureur de manger de la chair humaine faisait qu'ils allaient jusqu'à déterrer les morts après deux ou trois jours de sépulture.

60 C'était une gloire pour un chef d'avoir mangé un plus grand nombre de *Bokola* (corps humains) (1) que les chefs de villages voisins, et ils portaient au cou un cordon qui avait autant de nœuds qu'ils avaient mangés de *bokola*. On

(1) Ils connaient à leurs victimes le nom affreux de *puaka balavu* (cochons allongés).

m'a parlé d'un chef qui avait vingt-sept nœuds à son collier, un autre en avait quatre-vingt-quatre. C'était le fameux Thakobau, mais finissons-en avec de telles horreurs.

Il y avait longtemps que notre vieux chef nous parlait; nous étions épuisés et fatigués d'émotions; il s'en aperçut et nous invita à nous reposer: "*Sa moce*, dormez bien, nous dit-il.—*Sa moce*! dormez bien, vous aussi," lui répondîmes-nous, et il nous quitta. Souffrez aussi que je vous quitte et que je me relève le cœur en priant avant de prendre mon repos.

XIV. *Le chef de Bubu confesseur de la foi: sa conversion, sa confiance intrépide.—La Marie Egyptienne du Colo.—Récits du chef de Bubu: les origines de Fidji et des archipels polynésiens.—Une mission catholique aux Fidji au XVIIe siècle.*

25 mai.—Fête de Saint Grégoire VII. "*Deus in te sperantium fortitudo!*" Oh! que cette pensée que notre espérance et notre force viennent de Dieu, nous fait du bien à notre lever! C'est par sa grâce que ce peuple attiré à l'Évangile pourra devenir un peuple vraiment chrétien. Et certes il y a parmi eux un homme qui a déjà montré beaucoup de courage et de force contre les persécutions. Comme les chefs du village voisin étaient protestants, ils mandèrent le chef de Bubu et le menacèrent de le tuer s'il n'embrassait leur croyance. Il déclara qu'on pouvait le tuer mais qu'il voulait demeurer catholique. On a levé la hache sur sa tête et il n'a pas faibli; on l'a envoyé comme esclave faire des travaux pour le chef du village voisin, il n'a été que plus ardent catholique. Et cet homme-là n'a pas encore été baptisé.—"Je crois, ai-je dit au P. Rougier, qu'il a eu déjà le baptême de désir et qu'avant de recevoir de l'eau, il a été purifié par la grâce sanctifiante: car il est impossible qu'on puisse montrer tant de force et tant de vertu sans la grâce d'en-haut."

Il est bien entendu qu'à Bubu encore, et à Bubu surtout, on nous demanda un prêtre et on nous offrit des dents de baleine. C'est le chef persécuté qui fit le discours et il le fit avec tant de cœur et d'émotion, qu'il nous arracha plusieurs

fois des larmes. Il dit entre autres choses qu'étant descendu autrefois vers le littoral, il y a plus de quinze ans, il avait assisté à une cérémonie religieuse dans l'église de Verata. Il en était sorti convaincu que la religion catholique est la seule vraie. A partir de ce moment, lorsqu'il fut rentré dans le Colo, il ne participa plus aux sacrifices païens, ni aux exercices protestants. Ce fut la cause des persécutions qu'il eut à subir : il s'était procuré un chapelet, il le portait continuellement à son cou et le récitait tous les jours. Mais, la plus grande épreuve pour sa constance dans la foi, c'étaient les moqueries des gens de son village :

“ — Quand donc, lui disaient-ils, auras-tu un prêtre de ta religion ? Penses-tu que tes prêtres catholiques veuillent quitter le littoral pour venir habiter ces montagnes ? Tu mourras certainement et nous mourrons aussi avant d'avoir reçu leur visite ! ”

“ Quelquefois, ajoutait-il, j'ai failli faiblir, découragé par une attente de plus de quinze ans. Mais aujourd'hui mes vœux sont plus qu'accomplis, puisque j'ai devant moi non seulement le prêtre, mais aussi l'évêque. Oh ! béni soit Dieu d'avoir exaucé mes prières et de m'avoir conservé assez longtemps en vie pour que je puisse voir la lumière de ce jour béni ! Aujourd'hui se sont réalisés mes vœux les plus ardents ; mon village s'est déclaré tout entier catholique ; c'est plus de joie et de bonheur que je n'aurais osé l'espérer. ” Et ce disant, il alla encore chercher une belle dent de baleine qui lui restait et vint aussitôt nous l'offrir.

J'ai tenu à conserver moi-même ce souvenir d'un confesseur de la foi que nous avons résolu d'appeler *Etienne* au jour de son baptême.

Après cette scène émouvante, le P. Rougier me proposa d'aller visiter la vieille Marie Egyptienne. Je n'ai jamais vu une créature humaine qui me rappelât mieux ce que l'histoire raconte de cette célèbre pénitente du désert. Nous descendîmes donc jusqu'au bord d'un ravin où était la caverne de la vieille Marie (que nous appelons la vieille Sous-Pierre, du nom de son habitation). Il faut sauter d'une roche sur l'autre au risque de tomber dans le torrent qui gronde et roule ses eaux à une profondeur effrayante. Enfin

nous aperçûmes un peu de fumée s'élevant de dessous une roche ; nous approchâmes et vîmes un squelette humain ayant encore un souffle de vie, mais paraissant bien près de le perdre. Nous nous glissons en nous baissant sous la roche, et nous étant assis par terre, nous lui demandons si elle reconnaîtrait le P. Rougier qui l'a convertie et baptisée à son dernier voyage. Elle répond qu'elle ne peut le voir puisqu'elle est presque aveugle, mais qu'elle l'entend et le remercie de la visiter encore. Je lui donne une bénédiction et lui fais réciter le *Pater* et l'*Ave*. Elle ne s'en tire pas très bien ; mais elle sait faire son signe de croix, et répète cette double invocation : " Jésus, aimez-moi, Marie, aimez-moi ! "

Nous lui adressâmes quelques encouragements et l'exhortâmes à bien apprendre les prières que viendrait lui enseigner le catéchiste Karolo, et nous nous retirâmes, bénissant le bon Dieu de sa miséricorde à l'égard de cette créature abandonnée de tout l'univers.

De là nous nous dirigeâmes vers un petit village appelé *Dreke-ni-wai*. Il porte le même nom qu'un autre village où nous avons passé il y a une huitaine de jours. Le P. Rougier avait déjà pu obtenir quelques conversions ; aujourd'hui le chef se déclara lui-même catholique, et nous sommes heureux de baptiser ses enfants.

Nous revenons à Bubû ; et en attendant l'heure du repas on nous prépare un kava, pendant lequel nous interrogeons encore le chef sur les origines des Fidjiens.

Son récit, dont je vais écrire la substance, a jeté une vive lumière dans mon esprit et a corroboré les traditions des peuples polynésiens que j'avais entendues à Samoa.

Origine des divers peuples polynésiens, Samoans, Tongiens, Futuniens, Tokelau, Uvéens, Karotoga, Havaïens.

Près de Vaatia, dont j'ai parlé, et en face de Bubû se trouve la terre de Degè, le premier habitant de Fidji et le père de cette race toute entière. Je ne ferai que noter en passant que les Néo-Calédoniens et quelques peuplades du centre de l'Afrique appellent aussi *Dege* leur premier père. De même les habitants des îles Sandwich et ceux de Samoa le regardent comme une divinité dont ils se disent descendants.

Dege eut de nombreux enfants ; ils peuplèrent la grande île de Viti-Levu et les autres îles environnantes. En ces premiers temps survint Vaicala du côté du nord-ouest, c'est-à-dire du côté de Java et de l'Asie. Il s'établit non loin de Dege, et lui aussi eut des enfants dont sept formèrent chacun un village auxquels ils donnèrent leurs noms et ces noms sont restés aux emplacements de ces sept villages. Ce sont : Samoa, Tonga, Futuna, Tokelau, Uvea, Rarotoga, Havaï.

Peu à peu la descendance de Vaicala se multipliant porta ombrage aux fils de Dege. Il y eut une guerre générale entre les deux races. Dege fut vainqueur et la race Vaicala prit la fuite sur des pirogues et se dispersa dans les différents groupes de la Polynésie, qui avoisinent Fidji. Les fugitifs donnèrent alors leurs noms aux îles qu'ils allèrent habiter. D'où les différents groupes de l'Océanie portent le nom des sept villages bâtis par les sept fils de Vaicala.

Ceci explique pourquoi, malgré un certain mélange, le Fidjien conserve toujours son cachet africain, tandis que les autres groupes voisins sont habités par une population cuivrée, plus asiatique qu'africaine. Je laisse au chef ses affirmations.

Avant de quitter Bubû, je veux encore vous faire part d'un récit qui nous a été fait aujourd'hui même. A une époque assez éloignée, sans doute vers le commencement du XVII^e siècle, un prêtre aborda sur la côte voisine, non loin de Vaatia. " Il avait une croix comme vous, disent les indigènes qui l'ont appris de leurs parents, il récitait son rosaire, lisait dans un grand livre (sans doute le bréviaire) ; il baptisait et disait la messe. Il donna même à un village qui existe encore aujourd'hui le nom de *La Misa* (la messe)."

On nous a assuré que tout le pays se convertit à la religion. Et puis, que devint ce prêtre ? Fut-il mangé ou mourut-il de mort naturelle ? C'est là un impénétrable mystère qu'après deux cents ans il n'est plus possible d'éclaircir. Nos habitants du Colo seraient donc les fils d'anciens catholiques. J'ai lu cette même tradition dans le récit d'un Anglais qui l'avait apprise des habitants du littoral du côté de *Ba* au nord-ouest de Viti-Levu. Je me contente de la

rappeler ici. Peut-être de nouveaux voyages et de nouvelles recherches me donneront-ils un résultat plus satisfaisant.

XV.—*Wainamanu.*—*La Misa.*—*Route perdue dans les marécages.*—*La fête de l'Ascension à Wainivesi.*—*Epines et roses*

Dimanche 26 mai.—Hier au soir, nous avons quitté Bubu pour passer le dimanche dans ce village de Wainamanu. Presque tous les villages environnants doivent venir assister à la messe. Il y aura aussi un baptême. Je me hâte d'écrire un mot dans mon journal avant la réunion, car nous devons partir immédiatement après. Les cœurs semblent bien disposés; et ce village en particulier semble très bien placé pour être un centre catholique. Il est au confluent de la Rewá et d'une autre petite rivière dont j'ai oublié le nom. C'est là que nous pourrions mettre un catéchiste chef.

27 mai.—C'est de *La Misa* que je note notre départ de Wainamanu. Ici nous avons reçu bon accueil et nous espérons des conversions; mais le Buli (chef) nous dit qu'il craint le Roko voisin (le Roko est un préfet ou chef de province). Il nous dit d'attendre qu'il ait consulté ce Roko.

Après le déjeuner nous nous engageons dans des chemins très pénibles, presque impraticables, et, par surcroît de malheur, nous finissons par nous égarer. Les chemins ont été couverts de vase et de débris d'arbres apportés du sommet des montagnes par la dernière inondation. Nos guides cherchent inutilement une route, ils n'en trouvent pas, et nous finissons par arriver à un vaste marais dans lequel nous pataugeons, pendant plus d'une demi-heure, puis, allant de mal en pis, nous tombons dans une gorge qui n'a d'autre chemin que le lit d'une rivière. Heureusement que cette rivière n'est ni trop profonde ni trop large; cependant, nous avons à peu près partout de l'eau jusqu'à mi-jambe et à certains endroits jusqu'à la ceinture: c'est vous dire que nous sommes loin d'être secs. Après deux bonnes heures d'une pareille marche, nous traversons un village tout protestant; enfin, harassés, mourant de faim et trempés jusqu'à la moelle des os, nous finissons par arriver à Naiserelagi dans la baie de *Naviti-levu*, grande et profonde baie que nous voulons visiter pour chercher à y établir une station de missionnaire.

28 mai.—A Naiserelagi, le Koko était absent ; le Buli où (sous-préfet) a été circonvenu par les ministres protestants et se montre d'une grande froideur à notre égard. Nous lui disons que nous avons l'intention de loger chez lui ; il nous reçoit, mais ne se hâte guère de nous donner à manger. Un Samoan se trouve ici dans une case voisine : il apprend que l'évêque, ancien missionnaire à Samoa, est arrivé. Il court vers nous et m'invite à loger chez lui, où il nous fait une petite fête et nous fait préparer un kava. Après avoir été réconfortés, nous nous sentons assez de force pour visiter la baie et le village voisin où nous sommes très bien reçus par un commerçant anglais. C'est là que nous apprenons le naufrage récent de deux bateaux à vapeur de Fidji, l'un aux Nouvelles-Hébrides et l'autre à Yasawa. Il nous donne aussi quelques autres nouvelles que nous ne connaissions aucunement, car nous avons passé deux semaines dans un pays complètement étranger à toute civilisation et où le journal quotidien ne circule pas encore.

Rentrés chez le *Buli*, nous causâmes longuement avec lui ; petit à petit, il se montra plus confiant et plus ouvert. Il nous avoua même qu'il aimerait à avoir un missionnaire catholique auprès de lui ; mais il craint les ministres et les catéchistes protestants, qui l'ont menacé de lui faire perdre sa place de sous-préfet s'il ne reste pas protestant. A une heure avancée, il nous laisse sa grande case pour y passer la nuit et nous offre sa moustiquaire préparée pour nous. Comme le Samoan m'avait aussi offert l'hospitalité et qu'il s'était montré prévenant à notre égard, nous avons décidé de passer la nuit, l'un chez le *Buli* et l'autre chez le Samoan, afin de ne froisser ni l'un ni l'autre.

Au matin, après avoir fait la prière, nous décidâmes de continuer notre marche sur le littoral, espérant rencontrer le bon Père-Lézer dans le village catholique de *Navatusa* où l'on nous avait dit qu'il devait passer. Nous aurions été si heureux de trouver là ce cher confrère.

Nous avons marché toute la journée sous un soleil dévorant, suivant des sentiers souvent impraticables, et ce n'est qu'à cinq heures du soir que nous sommes arrivés à *Navatusa* (la pierre sacrée). Nous n'y trouvons pas le P. Lézer. Il avait

en effet visité ce village ; mais il en était reparti depuis huit jours.

Ce soir, nous sommes arrivés à *Wai-ni-vesi*, autre village catholique où nous devons célébrer demain la fête de l'Ascension.

30 mai.—La matinée a été pluvieuse et le temps triste ; tristes aussi étaient nos cœurs de voir que nous ne pouvions pas mieux célébrer cette grande fête : pas de chapelle à *Wai ni-vesi*. Une pauvre cabane a dû servir de temple et une mauvaise planche d'autel.

En sommes, depuis *Bubu*, nous avons éprouvé bien des fatigues et ressenti peu de consolations ; mais telle est la vie du missionnaire ; c'est le rosier qui a plus d'épines que de roses.

Nous quittons *Wai-ni-vesi* après la sainte messe et retournons vers la montagne. Nous contournons le pic de Tovo et arrivons sur une hauteur d'environ mille mètres ; c'était une ascension d'autant plus fatigante que la pluie tombait continuellement et les chemins étaient tellement glissants qu'il fallait prendre les plus grandes précautions. Une chute aurait été fatale à certains endroits, où nous cotoyâmes de véritables abîmes. J'étais mal secouru par mes chaussures qui, depuis un jour ou deux, n'avaient plus de talons et que je serrais tant bien que mal par des lianes. Ces menus désagréments ont au moins l'avantage d'entretenir la gaieté et de rompre la monotonie de nos cœurs à travers monts et vallées.—Enfin, vers trois heures du soir, nous arrivons en face du village *Wai-ni-vesi*. Sa vue ranime notre courage et nous descendons rapidement, quelquefois même plus rapidement que nous ne voudrions, la pente fortement inclinée qui mène à la rivière des *Perroquets*. Nous pouvons y prendre un excellent bain, et peu après nous sommes installés dans la case de l'ancien catéchiste protestant, que notre catéchiste catholique *Melano* a supplanté. Le village se porte audevant de nous et les cloches qui avaient jusqu'ici servi pour appeler au temple hérétique vont désormais sonner la prière catholique et convoqueront les fidèles à notre petite chapelle qui va se bâtir.

XVI.—*Le baptême du Vunivalu.*—*Les dernières journées de la tournée pastorale.*—*Retour glorieux d'un combat de vingt jours à la conquête des âmes.*

31 mai.—Grande fête au village. Ce matin nous avons baptisé *Vunivalu* (chef de la guerre). Après la cérémonie il y eut grand festin : porc, ignames, vudi, rien n'y manquait : c'étaient les présents du nouveau baptisé qui avait pris le nom de Pie. Il voulait même s'appeler *Pio iva* (Pie IX ;) mais un catéchiste lui fit sagement remarquer que c'était le privilège des Papes et des Rois d'ajouter un nombre à leur nom. Il se contenta donc du nom de *Pio* tout court. Dans la soirée nous venons coucher à *Nalota* où nous avons aussi beaucoup de catholiques récemment convertis, et c'est là que nous terminons notre mois de Marie, avec les sentiments de joie et de reconnaissance que doivent nous inspirer toutes les grâces et toutes les conversions que nous avons obtenues durant ce beau mois.

1er juin.—Nous commençons le mois de juin par le baptême de sept petits enfants : sept petits anges que nous offrons au Sacré-Cœur. Nous espérons que tout le village de *Nalota* sera catholique à notre prochain voyage. Tous ses habitants se sont montrés très bons et généreux dans leur hospitalité. Nous nous disposons à partir ; je vais passer mes pieds dans mes débris de souliers : mais, hélas ! ce n'est pas chose facile. Mon petit *Pio* a voulu les faire sécher, durant la nuit, et certes ils en avaient besoin ; mais il les a trop approchés du feu et l'un d'eux est complètement rôti. Je finis cependant par y faire entrer mon pied ; la semelle pourra peut-être encore tenir un ou deux jours jusqu'au moment où nous reprendrons notre voyage en bateau sur la rivière. Nous passons par les villages de *Tai* et *Baranivuli* où nous apprenons l'heureuse nouvelle de plusieurs conversions importantes. Le catéchiste espère que tout le village sera bientôt catholique. Nous décidons un jeune homme à nous suivre pour aller à l'école des catéchistes, et nous nous rendons dans une case solitaire où vivent deux vieillards qui demandent à être baptisés. Nous arrivons dans leur pauvre cabane : ils sont encore assez vigoureux et ne sont pas assez instruits des vérités de la religion chrétienne. Nous les

confions à un catéchiste qui s'efforcera de les mieux instruire, et, au prochain voyage, le missionnaire les baptisera.

On nous attendait avec anxiété à *Navinudawa* où l'on craignait qu'il ne nous fût arrivé quelque malheur dans le fond du *Colo*. Nous voyons avec plaisir notre petite population chrétienne avec le catéchiste *Filipo* et nous nous disposons à passer le dimanche au milieu d'eux.

Sur le soir, après la réunion des catéchistes, arrive *Petero*, ou plutôt *Ratu Petero* (M. Pierre). C'est le chef le plus influent de l'endroit et grand propriétaire; il vient ratifier devant témoins la donation qu'il nous a déjà faite d'une étendue assez considérable de terrain.

2 juin.—La grande case de *Mikaèle* a été ornée de verdure et de fleurs et un autel a été installé; nous y disons la sainte Messe l'un et l'autre en action de grâces des bénédictions répandues sur notre visite. Le soir, nous nous réunissons encore pour prier et chanter des cantiques. Nous exhortons tous nos néophytes à se montrer fermes dans la foi.

3 juin.—Départ. Dès le matin nous faisons nos adieux à ce village; on nous exprime de toute manière le regret de nous voir partir et de rester sans prêtre. Je suis forcé de leur promettre que bientôt je leur en donnerai un; cachant notre émotion, nous sautons dans la barque, et emportés par le courant et les rames, nous nous éloignons rapidement.

Vers midi, nous étions déjà arrivés au village où nous avons laissé le *Marista*; nous le retrouvâmes parfaitement intact et nous offrîmes un petit cadeau au chef, pour avoir fait bonne garde. A la nuit close nous arrivons à *Zuru* d'où nous repartons, le 4, au matin, pour *Rewa*. En descendant la rivière, nous sommes heureux d'apprendre qu'un nouveau village a eu quelques conversions et nous en bénissons Dieu.

Le 4 au soir, les cloches de la mission sonnaient à toute volée; on avait vu notre embarcation arriver au loin, et chacun se pressait d'aller nous souhaiter la bienvenue. Mais comment faire une entrée pontificale avec nos soutanes souillées et déchirés, nos chapeaux percés et, sans chaussures, car les débris de nos souliers étaient restés au village de *Zuru* ?

Nous revenons d'une bataille livrée au démon, pour la

conquête des âmes ; nous avançons aussi solennellement que possible vers la chapelle, et là, prosternés devant le Très Saint Sacrement, nous remercions Dieu dans l'effusion de notre cœur de nous avoir protégés et consolés dans cette première visite pastorale au Colo.

Je termine, en vous répétant encore une fois le cri qui s'est échappé souvent de mon cœur pendant cette tournée : Envoyez-nous des missionnaires ! Aidez-nous de vos prières et soutenez-nous de vos aumônes ; avec cela, le Colo sera bientôt une belle et florissante mission.

FIN.

VOYAGE D'EXPLORATION

D'UN PÈRE DOMINICAIN

— CHEZ LES —

TRIBUS SAUVAGES DE L'ÉQUATEUR

(*Suite et fin.*)

AMÉRIQUE DU SUD (1)

XXIX

LA DERNIÈRE ÉTAPE.—LE TOPO.—BANOS.

Tournons le dos au merveilleux panorama qui s'étend à l'orient : si beau soit-il, il ne peut nous faire oublier que nous sommes à deux pas du monde civilisé, et nous avons faim et soif de civilisation ! Or, la civilisation, la voici : elle s'étend à l'ouest des mêmes cimes de l'Abitahua ; vous en pouvez cueillir les prémices, en admirer la première floraison. Le même coup d'œil synthétique qui vous transportait dans les solitudes infinies de la forêt vierge, vous transportera, si vous le voulez, dans le monde du travail et de l'intelligence, dans le monde humain !

Tournez-vous donc à l'ouest et regardez ! Ah ! le spectacle ici est bien différent ! C'est encore la forêt, mais la forêt entamée, décimée par la hache, rayée de stries innombrables. Ce sont des champs de cannes à sucre d'où émergent les toits aigus des haciendas, des champs entiers de bana-

(1) Voir Annales de la Prop. de la Foi, No. 39, p. 210, octobre 1889 ; No. 40, p. 356, février 1890 ; No. 41, p. 444, juin 1890 ; No. 42, p. 518, octobre 1890, No. 43, p. 621, février 1891 et No. 44, p. 704, juin 1891.

niers, des vergers remplis d'arbres fruitiers. Tout cela s'étagé avec grâce sur la rive gauche du Pastazza dont vous suivez les méandres infinis, du Topo à Agoyan ! Les dernières étapes du voyage vous apparaissent clairement de distance en distance : les plaines fertiles de Mapoto, puis le Mirador, puis Machay.

Banos seul se cache à l'horizon, derrière les montagnes, et cependant c'est lui que nous cherchons de préférence, c'est lui que nous voulons, c'est après lui que nous soupirons. Le cruel ! Eh bien ! puisqu'il s'obstine à ne point paraître, cherchons-le, allons à lui de toute l'ardeur de nos désirs, de toute la force de nos jarrets ! Aussi bien voilà deux jours que nous souffrons horriblement de la faim : plus rien que les choux-palmistes et les cayambas des Indiens, sorte de champignon blanc croissant dans les marécages de la forêt. Partons donc, partons ! Traversons en courant, en glissant, en roulant, les ravins sombres et humides, les gorges granitiques du Cachiurcu qui servent d'avant-postes à l'Abitahua ; affrontons le courant impétueux du Suna fécond en naufrages ; courons au Topo qui n'en est distant que d'une demi-heure.

Le Topo, c'est la barrière qui sépare le monde sauvage du monde civilisé ; mais quelle barrière ! vous en êtes épouvanté. Sur une largeur de cinquante à soixante mètres, ce n'est qu'une masse d'écume tourbillonnant et rejaillissant avec fracas. Les hauts récifs semés sur son parcours se meuvent sous les coups de bélier, les coups de foudre de ce torrent roulant et grondant comme un tonnerre. L'eau vole en poussière, et la poussière suspendue dans l'atmosphère enveloppe le torrent d'une buée lumineuse, diaprée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Longtemps nous cherchâmes une issue ; nous la trouvâmes enfin, à cinquante mètres environ de l'embouchure.

Là fut improvisée une passerelle qu'aucun ingénieur des ponts et chaussées ne voudra reconnaître pour sienne. Deux rochers énormes se dressaient au milieu de la rivière à quelques dix mètres de distance l'un de l'autre. Voilà les piliers tout trouvés, et solides ceux-là ! Il n'y a plus qu'à jeter un pont, et les Indiens connaissent la tactique ! Trois

longues tiges de bambous coupées par ces enragés vont du rivage à la première pierre : peu importe que le ressac vienne donner contre ces poutres arrondies et branlantes, tous mes amphibies y défilent avec la prudence et l'agilité d'un chat courant sur une gouttière. Un seul est resté par derrière pour surveiller mes mouvements, pour me repêcher si tant est que l'on puisse sortir vivant d'un abîme comme celui qui s'ouvre sous nos pieds. Au premier pas sur ces tiges roulantes, le vertige me prend : témoins du péril, les Indiens improvisent aussitôt une sorte de rampe ou d'appui-main. C'est une quatrième tige de bambou que deux d'entre eux tiennent fixement à une hauteur d'un mètre environ au-dessus de la passerelle : je m'y cramponne d'une main et passe sans difficulté.

Nous voilà donc au milieu de la rivière ; le Topo, grondant et montant comme un liquide en ébullition, nous donnera-t-il le temps d'atteindre l'autre rive ? Vite les Indiens s'emparent des bambous : un second pont semblable au premier est établi entre les deux récifs, et tout le monde passe ! puis un troisième, courant de la seconde pierre au rivage, et tout le monde passe encore ! Alors retentit une clameur formidable, ce sont les Indiens qui célèbrent, selon leur coutume, cette traversée mémorable !

Beaucoup d'Équatoriens visiteraient la forêt, graviraient les cimes de l'Abitahua pour jouir du spectacle unique qui s'y déroule, si le Topo n'était là pour leur barrer le chemin. Ce torrent terrifiant garde la porte du Paradis oriental presque aussi sûrement que l'épée flamboyante placée par Dieu au seuil de l'Eden !

Du Topo à Banos il n'y a plus que deux jours de marche ce fut une course au clocher ! Mes Indiens mouraient de faim et, se croyant encore dans leur forêt où tout est à tous, sautant par-dessus les barrières qui protègent les champs de cannes à sucre, taillant à droite et à gauche, abattant cent fois plus de cannes qu'ils n'en pourront manger, causent des dégâts considérables. Inquiets sur le sort de leurs plantations, quelques gardiens d'haciendas accourent pour les défendre. Mal leur en prit ; si je ne fusse intervenu, mes cannibales les auraient écharpés.

“—Tout ce qui pousse est à nous ! s'écrient-ils ; sauve-toi, sauve-toi, sinon !...”

Et les cannes volent en l'air, font le moulinet au-dessus des têtes, s'abattent sur les épaules, s'aplatissent sur les jambes.

“—Sauve-toi, blanc, sauve-toi ! Si tu as de l'eau-de-vie, apporte-nous de l'eau-de-vie, car nous aimons l'eau-de-vie !

“—Et moi, je vous déclare que je ne l'aime pas du tout ! Tous les champs de cannes à sucre que vous dévasterez, je les payerai aux haciendas, c'est entendu ! Quant à l'eau-de-vie, je vous défends d'en boire une goutte, et malheur à qui vous en offrira !”

Enfin nous arrivâmes à Banos ! Il était environ quatre heures du soir. Il y avait douze jours que nous avions quitté Canélos !

Cette entrée ne s'oubliera pas de sitôt dans l'humble village. Tout le monde est dans la rue pour jouir du coup d'œil pittoresque présenté par mes Indiens : on nous suit, on nous entoure, on nous acclame, on m'interroge sur les péripéties de cette lointaine expédition.

“—Ah ! pauvre Père, est-il possible que vous soyez ainsi vêtu ? Combien vous avez dû souffrir ! Mon Dieu, quel dévouement ! Asseyez-vous, asseyez-vous, nous allons vous donner des chaussures, nous allons vous donner à manger !”

Alors on jette au ruisseau les écorces d'arbre que je portais en guise de souliers, on les remplace par de solides espadrilles. Ces braves gens nous apportent du pain, des fruits, de l'eau-de-vie, tout ce que leur pauvreté leur permet de nous offrir !

En se voyant ainsi choyés, mes Indiens perdent toute retenue. Les impertinents se répandent au milieu de la foule, arrachent les mantilles pour mieux voir les minois, examinent attentivement la forme des vêtements, la nature des tissus. Quelques-uns plus audacieux s'emparent des *punchos* qu'ils se passent autour du cou : on ne vit jamais pareil carnaval !

Notre première visite fut à la Vierge miraculeuse de Agua-Santa, patronne de Banos et célèbre dans tout l'Équateur. Nous y allâmes pieds nus, comme les marins bretons

au retour de leurs lointains voyages. Ah ! le nôtre aussi avait été fécond en naufrages ! Sans cette main maternelle de la Vierge, que serais-je devenu, seul dans cette immensité ténébreuse (du monde sauvage ? dans ce désert où le rugissement de la bête fauve alterne jour et nuit avec les cris féroces, les hurlements affreux des tribus sauvages ! Sans vivres, presque sans vêtements, sans autre refuge dans ma détresse que la bonne foi douteuse de l'Indien !...

N'importe, sainte Vierge ! n'importe ! Nous y retournerons et bientôt, et pour toujours ! Daignez agréer cette promesse en guise d'ex-voto, c'est le seul que ma pauvreté puisse vous offrir, c'est aussi le seul que vous désirez de votre enfant !

* * *

Banos est le Papaillacta, c'est-à-dire la clef du Pastazza, de même que Papaillacta est, au nord, la clef du Coca ! Mais c'est un Papaillacta sans neige ni frimas, sans figures rébarbatives d'Indiens pillards et insolents. Il s'élève sur la rive droite du Pastazza, au pied même du Tungurahua dont il n'est séparé que par un étroit et profond ravin servant d'écoulement aux laves ardentes ou aux torrents d'eau vomis par le géant. Comment ce village n'a-t-il pas été dévoré mille fois par le monstre qui mugit à ses côtés ? emporté par les trombes d'eau ? enseveli sous les cendres et les roches calcinées ? C'est un secret connu de la Vierge de Banos !

De la croix du village, le coup d'œil est ravissant ! Au nord, presque à nos pieds et nous écrasant de sa masse, c'est le monstrueux Tungurahua : les neiges qui couronnent ses cimes, ses naseaux toujours fumants, cette colonne d'eau qui jaillit par intervalle de son énorme gueule, qui s'épanouit en gerbes, qui retombe avec fracas sur ses flancs déchirés ; ces amas de laves et de cendres, rien, absolument rien, ne nous échappe !

Au sud, la Cordillère, sortie du Tungurahua, décrit une courbe pour aller rejoindre le Pastazza ; elle forme un arc de cercle au fond duquel se trouve adossé l'aimable village dont nous essayons d'esquisser la physionomie : on dirait le bras d'un Hercule ceignant le front gracieux d'un enfant !

Une cascade s'aperçoit au fond de l'amphithéâtre qui se précipite d'une hauteur d'environ trois cents mètres ! C'est la chorrera de Banos, celle de Gavarni peut à peine lui être comparée ! Au pied même de la chorrera, et des entrailles de la même montagne, s'échappe, à gros bouillons, toute une rivière chaude. Ces eaux bienfaisantes sont connues dans tout l'Equateur : on y vient de Quito, on y vient de Guayaquil, de Riobamba, de partout ; on y viendrait bien davantage si l'on daignait y organiser un établissement quelconque pour recevoir les baigneurs, si les malades n'étaient obligés de se baigner en plein air, dans des trous infects dont il est impossible de purifier les parois. Banos serait le Cauterets de l'Equateur, si l'Equateur savait exploiter les richesses enfouies dans le sol, un Cauterets ayant pour gavage le Pastazza, les cimes neigeuses du Tungurahua pour glaciers, pour ceinture des montagnes où la canne à sucre rivalise de hauteur avec les bananiers, où l'oranger croît à côté du palmier !

Rien d'aimable, de doux, d'hospitalier comme ses habitants ! Il y a fort peu d'Indiens parmi eux, la plupart sont blancs et très blancs. Leur principale industrie est la fabrication de l'eau-de-vie de canne ; mais s'ils en fabriquent beaucoup, on dit qu'ils en boivent peu et cela leur fait honneur ! Dans leurs rêves, ils voient se déployant à l'horizon le chemin de Canélos et les mules revenant chargées des riches produits de la forêt ; ils voient l'humble et gracieux Banos devenu tout à coup l'entrepôt de la forêt, l'une des villes les plus commerçantes de la République ! Ce rêve se réalisera-t-il jamais ? Demandez-le au gouvernement, lui seul a qualité pour répondre ; mais il ne répondra pas !

Allons, en route pour Ambato où nous attendent de futurs compagnons d'apostolat ! En route pour Quito où l'on désespère de me revoir jamais, où l'on me croit mort et enseveli dans l'estomac du tigre ou du Jivaros ! Allons préparer une nouvelle campagne, ou plutôt le retour définitif des fils de saint Dominique au sein de la tribu fidèle de Canélos.

ÉPILOGUE.

Les promesses faites à la Vierge de Agua-Santa de Banos.

et à Notre-Dame du Rosaire de Canélos ont été tenues. La prise de possession de Canélos est un fait accompli, comme on peut le voir par les lettres suivantes de l'intrépide explorateur.

Canélos, 25 janvier 1888.

“ Enfin nous voici à Canélos, trois Pères et un Frère convers. Nous sommes ici depuis le 5 décembre, Le voyage a été rude.

“ Notre départ de Banos ne s'oubliera pas de sitôt. La population de Banos, en nous voyant dans le piteux accoutrement de missionnaire, voyageur, fut prise d'enthousiasme et nous suivit pendant plusieurs heures. Rien de pittoresque comme notre caravane ! Douze brebis ouvraient la marche, puis venaient les poules portées dans une cage. Tout le monde traitait cela de folie et protestait que pas une seule ne verrait Canélos. Et cependant les brebis gambadaient aujourd'hui sur la place de Canélos et nos poules nous ont déjà donné des poussins. Pendant le voyage, ce fut un martyre. Nous dûmes les sauver du courant des rivières, porter les brebis dans les endroits périlleux, deux se tuèrent, quelques autres s'estropièrent. N'importe, la partie est gagnée ; elles y sont avec nous ; avant six mois, ni le lait ni la viande ne nous manqueront. Les œufs de nos poules ont plus d'une fois réjoui nos estomacs affamés.

“ L'œuvre principale, qui nous occupe et nous préoccupe jour et nuit, est celle de notre installation, œuvre toute matérielle en apparence, et de laquelle cependant dépend l'avenir de la mission. Nos travaux de construction sont fort avancés ; malgré les pluies incessantes du mois dernier, nous avons fait rassembler presque tous les matériaux nécessaires ; avant trois mois, si le bon Dieu continue de nous bénir, nous aurons une maison spacieuse, solide, bien aménagée, pouvant abriter sept ou huit religieux au moins. Ce sera la ruche qui servira de centre aux futurs apôtres des Japaros, des Jivaros et des basses régions du Pastazza.

“ On y jouira de tout le confortable compatible avec la rude existence du missionnaire.

“ Devant la future maison et sur les pentes qui descendent au Bobonaza, nous avons fait défricher un terrain d'au

moins trois hectares, planter des yuccas, des bananiers, des ananas, semer du maïs, des haricots, du riz, etc., etc. Avant huit mois, nous aurons des vivres en abondance, des fruits exquis ; dans un an, nous aurons dix hectares cultivés. Ce que tout cela nous a coûté de peines, Dieu le sait.

“ Nos Indiens paresseux, superbes, inconstants, se sont révoltés plus d’une fois ; nous nous sommes vus sans vivres, abandonnés de tous, et des nuages bien sombres passaient sur le front de mes compagnons. Notre-Dame du Rosaire et saint Joseph, patrons de cette mission, n’ont pas permis que ces sinistres pressentiments eussent leur réalisation ; les cœurs de nos sauvages se sont subitement métamorphosés. Un jour, Palate, qui nous était resté fidèle malgré tout, se leva dans l’église en brandissant son sabre et en menaçant les Indiens récalcitrants ; il apostropha le cacique et les alcades, et réprima l’insolence des révoltés.

“ Le démon se sert de tout contre nous et les blancs sont ses instruments préférés. Ceux de Sarayaca se sont empressés d’accourir à Canélos et de semer la défiance dans l’esprit de nos Indiens. La Providence ne nous a éprouvés que pour mieux affermir et consolider notre œuvre ; le mal qu’on nous voulait nous a servi à tel point que nos Indiens nous sont aujourd’hui plus soumis et plus fidèles que jamais. Ils se sont prêtés à des travaux si durs et si en dehors de leurs habitudes, que Dieu seul peut expliquer un concours si inespéré. Les commerçants de Sarayacu ont dû battre en retraite, la tête basse et le désespoir dans l’âme.

“ Pendant ce temps l’œuvre spirituelle s’accomplit. Canélos, où le mariage n’existait plus, a déjà vu onze mariages ; j’espère qu’avant deux mois nous en auront une vingtaine. Bénissons Dieu, qui encourage si visiblement nos débuts et permet que nous moissonnions avant même d’avoir semé. Sa grâce seule explique des succès si inespérés. Il veut nous consoler des épreuves par lesquelles nous avons passé.

“ Notre installation provisoire est des plus lamentables : nous sommes entassés les uns sur les autres, entourés de monticules de caisses, de vivres, de vêtements, dans une cabane qui nous tombera quelque jour sur le dos. Malgré cette gêne dont vous n’avez pas idée, nous suivons autant

que possible notre règle : à quatre heures et demie, lever et oraison, puis les messés ; à deux heures, le Rosaire et quelques minutes de réflexion ; le soir, à huit heures, un quart d'heure d'oraison.

“ Dans un an, s'il ne survient aucun incident, notre installation sera complète.

“ L'avenir de la mission est dans l'éducation des enfants. Tous les Pères sont unanimes dans ce sentiment. Avec les adultes nous feront peu, très peu ; avec les enfants, tout est possible. Je ne sais rien d'aimable, de gracieux, de docile et d'intelligent comme le jeune Indien ! Notre plan d'évangélisation est très simple et très pratique. Nous recueillerons le plus d'enfants possible dans nos écoles ; nous achèterons même aux infidèles tous ceux qu'ils voudront nous vendre, tous ceux qu'ils épargneront de leurs sanglantes expéditions ; car ces barbares n'épargnent rien : femmes et enfants, ils immolent tout sans pitié. Admettons que nos pupilles aient sept à huit ans ; cinq à six ans après nous les marions, les garçons à 14 ans, les filles à douze ans, et les établissons autour de nous. C'est déjà le village chrétien. Les quelques essais qui ont été faits dans ce genre ont admirablement réussi. L'Indien a de merveilleuses aptitudes pour l'état social ; pris jeune, avant l'âge des passions, il ne retourne plus à l'état sauvage. En cela, il diffère essentiellement des enfants arabes, qui ont joué tant de mauvais tours aux missionnaires africains. Nous appellerons, si cela est possible, des Sœurs à notre secours. Elles voyageront dans la forêt, portées par de fidèles Indiens, escortées par les Pères et quelques blancs. Une fois arrivées à Canélos, elles auront leur petit couvent, un grand parc entouré de buissons épineux, impénétrables même au tigre. Elles auront aussi leur clôture, et ne sortiront que pour aller à l'église qui ne sera pas distante de plus de quinze à vingt mètres.”

“ Canélos, 10 mars 1888.

“ Nous voici en plein hiver, sans pouvoir ni recevoir ni envoyer des lettres, sans communication avec le monde civilisé : pendant cette saison qui dure du mois de mars jusqu'au mois d'août, les pluies sont continuelles, les torrents débordés, et tout voyage à travers la forêt impraticable.

“ Les épreuves ne manquent pas à notre mission naissante. L'installation laissait encore à désirer quand sont survenues les pluies. Nos Indiens, si dévoués qu'ils soient à l'Ordre de Saint-Dominique, sont avant tout sauvages, c'est-à-dire des natures grossières dans lesquelles à de nobles sentiments s'allient trop souvent les instincts les plus durs et les plus égoïstes. Dès le mois de février, ces bruyants néophytes ont pris leur vol dans toutes les directions, sans même se demander comment vivraient les Pères en leur absence. Et comme les champs cultivés autour de la résidence des missionnaires, ne peuvent encore suffire à leurs besoins, il me faut courir à la recherche des fugitifs, afin de trouver des vivres pour la mauvaise saison.

“ Je prends mon accordéon et je me transforme encore une fois en mendiant : cela m'a si bien réussi l'an dernier ! Je descends les rives du Bobonaza à la recherche de mes fugitifs. Partout où se rencontre un tambo, je saute à terre, j'entonne ma chanson et tire de mon instrument quelques accords, gais ou tristes suivant l'impression du moment. Mes grands enfants s'attendrissent, écoutent respectueusement mes doléances et s'empressent de porter dans ma pirogue quelques corbeilles de yuccas, quelques régimes de bananes.

“ Je courus ainsi la forêt pendant cinq jours et rentrai avec trois pirogues chargées de vivres. Nous voilà riches pour quinze jours ; mais après ?... Après Dieu avisera.

“ L'un de nous, le P. Sosa, a failli être dévoré : en traçant un chemin dans la forêt à l'aide de son matchec, il se fit une blessure à la main ; le sang coula en abondance. Attiré par l'odeur de ce sang, un tigre allait se jeter sur lui, quand arrivèrent les Indiens qui mirent en fuite la bête féroce.

“ Depuis notre arrivée, le cacique du Curaray est mort, et le brave Palate s'est fait une grave blessure dans une partie de chasse ; je désespère presque de le sauver.

“ Canélos, 2 mai 1888.

“ Nous venons de subir une chaude alerte. Le capitaine Salua, qui commande au Villano, profitant d'une absence de Palate, retenu loin de la Mission par sa blessure, nous

a attaqués à main armée avec cinq cents de ses Indiens, et cela en pleine église, à l'issue de la messe du dimanche. Ce fut une mêlée épouvantable. Des cris de bêtes fauves retentissent; la palissade de chonta qui ferme l'église est arrachée. Les mutins se précipitent sur nous; en un instant nous sommes culbutés, renversés. Mon fusil tombe aux mains des assaillants qui, fort heureusement, ne savent pas s'en servir contre nous. Il me reste mon revolver dont je me sers comme d'un coup de poing américain et dont la seule apparition oblige mes adversaires à reculer.

“ Cependant des cris de détresse retentissent; c'est le P. Sosa, que les femmes, toujours plus cruelles que les hommes, traînent violemment sur le sol. Je le dégage à coups de revolver, pendant que mes charpentiers, revenus du premier moment d'effroi, tombent à leur tour sur les assaillants, déchargent coup sur coup leur remington et jettent la terreur parmi les Indiens. Je les supplie de tirer en l'air et d'épargner la vie de ces infortunés. Quel malheur, si nous allions verser une seule goutte de sang, nous, ministres de l'Évangile! Les assaillants, que le bruit de la mousqueterie avait dispersés, regardent et s'aperçoivent qu'aucun d'eux n'a été blessé. Alors ce sont des cris de joie et des gestes de mépris. Ils reviennent à la charge la lance au poing, enveloppant les charpentiers qui, cette fois, pris eux-mêmes d'une rage facile à comprendre, dirigent contre eux le canon de leurs fusils. Que serait-il advenu si la Providence ne nous avait pris en pitié et sauvés d'une situation qui, quoi qu'il advint, vainqueurs ou vaincus, ne pouvait qu'amener notre ruine! Une balle morte tombe sur la tête d'une femme qui roule à terre étourdie par le coup. C'est le signal de la déroute.

“ Les premières, les femmes prennent la fuite emportant dans leurs bras la prétendue morte qui ne tarde pas à revenir de sa syncope. Les Indiens les suivent, formant l'arrière-garde, mais une arrière-garde débandée, découragée, à la merci de nos coups. Nous tombons sur elle avec toute l'audace et l'entrain que donne la victoire: mon fusil est reconquis et l'Indien qui en était porteur capturé.

“ Cependant le capitaine Salua semble encore nous braver, pousse des cris formidables, brandit son bâton de comman-

dant et parvient à rallier quelques-uns des plus vaillants, presque tous de sa parenté. Nous l'enveloppons, nous le saisissons par sa longue chevelure, nous le jetons part terre. Son bâton de capitaine, dont il avait profané l'usage en s'en servant contre nous, est appréhendé. Enfin nous restons maîtres du terrain et revenons à notre tambo avec sept prisonniers de guerre, les plus mutins et les plus forcénés des assaillants.

“ Nous dûmes veiller les nuits suivantes pour éviter un assaut qui nous eût ravi nos prisonniers et livrés à la vengeance de nos ennemis. Les Indiens rôdaient aux alentours, nous apercevions leurs silhouettes à la lueur des torches de copal dont ils éclairaient leurs opérations. Quelques-uns, plus audacieux, s'avançaient en rampant dans les grandes herbes qui entourent notre tambo. Ils eussent pu tromper notre vigilance ; mais nos chiens étaient là qui veillaient pour nous, leur flair ne permit aucune surprise.

“ Cette journée, au lieu d'anéantir notre œuvre, la consolida en augmentant notre prestige sur les Indiens, en les laissant plus humbles et plus soumis.

“ Sálua, reconnaissant des bons traitements qui suivirent sa capture, s'attendrit au point de pleurer comme un enfant et de me jurer une éternelle fidélité. Chaque fois que je passais près de lui, il me prenait les mains qu'il baisait avec respect ; puis, à genoux, il me conjurait de le faire prier :

“ — Quand tu es en colère, me disait-il quelquefois, tes yeux brillent comme ceux de la vipère, ta barbe s'agitè comme la chevelure des palmiers ! On voit bien que Dieu est avec toi, puisque ton visage seul épouvante les plus braves ! ”

“ Je riais de sa naïveté : ce colosse, l'homme le plus grand, le plus fort, le plus exercé aux armes de sa tribu, avait peur d'un moribond ! Car j'étais mourant d'une terrible dyssentérie. Dieu permit que, le jour de l'attaque, j'eusse le pressentiment d'un malheur. Je m'étais fait porter dans la pauvre église par nos charpentiers, et j'assistai, couché par terre, au saint sacrifice célébré par le P. Sosa. Je ne sais quelle réaction se fit en moi lorsque retentit le signal de la révolte. Je me sentis une vigueur que je ne

m'étais jamais connue, une adresse, une présence d'esprit peu en rapport avec ma nature et ma constitution. Cela dura trois jours, le temps nécessaire et prévu par Dieu pour dompter la rébellion. Après quoi je retombai plus malade que jamais pendant deux longs mois.

“ Palate, que sa blessure retenait depuis longtemps loin de nous, n'eut pas plutôt appris ce grave événement qu'il accourut comme la foudre : et, sans notre intervention, il eût pourfendu tous nos prisonniers.

— “ —Vois-tu, me disait-il, ceux du Villano sont des traîtres, une malédiction pèse sur eux. J'ai entendu le Père les maudire et secouer à leur figure la poussière de ses souliers. Il faut t'en défier comme du serpent. Ah ! ceux du Bobonaza ne sont pas ainsi ! ”

“ Puis se retournant vers Salua captif :

“ —Chien pourri, si tu avais eu du cœur, tu aurais attendu, pour attaquer les Pères, que Palate fût présent ; mais comme les chiens, tu aboies de loin et tu mords par derrière. Ah ce n'est pas ainsi que faisaient nos anciens : ton père, le vaillant capitaine Domingo, et mon père à moi, le capitaine Vincente ! Lorsque la fièvre des combats les tourmentait, ils appelaient les hommes aux armes et couraient sus aux infidèles !... ”

“ Puis, poussant des éclats de rire formidables :

“ —Ah ! ah ! ah ! Voilà que tu es pris par la patte comme un charlicress ! (sorte de perroquet que les Indiens ont généralement dans leurs tambos). Allons, allons ! vous autres, apportez des palettes et de la terre rouge (argile). Salua est assis comme une femme, Salua veut tourner des poteries (occupation exclusivement réservée aux femmes). ”

“ Salua se mord les lèvres de colère et ramène sur son visage les longues boucles de sa chevelure pour cacher sa honte et éviter les regards tour à tour terribles et moqueurs de Palate.

“ Enfin, les esprits revenus au calme, Salua et ses compagnons furent rendus à la liberté. Ils ne s'attaqueront plus de sitôt aux missionnaires.”

La dyssenterie dont parle le P. Pierre faillit l'enlever à la mission. Sans remèdes, ni médecin, il dut à dos d'Indien se faire transporter à Banos. Voici dans quels termes le R. P. Halfants, Dominicain belge et curé de Banos, raconte l'arrivée du malade :

“ Banos, 6 juillet 1888.

“ le dimanche 12 juin, arrivèrent ici deux Indiens de Canélos, porteurs d'une lettre du P. Sosa datée du 12, nous annonçant le départ du R. P. Pierre de Canélos, tellement épuisé par une dyssenterie de six longues semaines qu'il ne pouvait plus se tenir debout : il s'était mis en route, accompagné de vingt Indiens qui le portaient à dos.

“ Si le Père, était-il dit dans cette lettre, ne meurt pas en route, il mourra en arrivant à Banos. Au bas de la lettre il y avait un post-scriptum, écrit au crayon, de la main du malade. *De los cierros* :

“ Envoyez-nous du secours, des vivres (mes Indiens meurent de faim), trois robustes chargeurs pour passer l'Abi-tahua. Je vous embrasse mille fois, peut-être pour la dernière. Priez le bon Dieu pour moi.”

“ Le lendemain, 18, je me mettais en route pour le-Topo, avec trois robustes cargueros, munis de provisions et des Saintes Huiles.

“ Que vous dirais-je de notre entrevue ? Lorsque le P. Pierre me vit, ses grands yeux s'illuminèrent. “—Ah, vous êtes un homme !” et nous nous embrassâmes. Sa première pensée fut pour ses pauvres Indiens : “—Avez-vous des vivres ? mes Indiens meurent de faim !” On leur en donna et au lieu de l'eau claire du chemin, une bonne goutte de aguardiente de Banos retrempa leur courage passablement affaibli, car trois des leurs avaient déjà rebroussé chemin, et le reste de la caravane, sauf deux blancs, désespérait de voir arriver les vivres de Banos. Pour l'Indien : *ante toda el estomago*.

“ Nous aurions pu être de retour à Banos en trois ou quatre jours, nous ne le fûmes qu'en cinq. Nous dûmes passer deux nuits dans la forêt sous une pluie continuelle qui inonda jusqu'au pauvre matelas du Père et aggrava sa dyssenterie. Le second jour, le peu de viande salée apportée

de Banos n'allait procurer qu'un maigre bouillon au malade, lorsque la Providence y pourvut en nous envoyant un gros singe de vingt-cinq livres au moins, qui reçut de bonne grâce le coup de feu d'un des nôtres et dont la chair succulente servit au bouillon et à d'autres préparations culinaires inconnues en France et en Belgique. Le troisième, qui était le 30, nous passâmes le Topo, et après une marche forcée sous des averses sans fin, nous arrivâmes à sept heures du soir à la hacienda de Machay. Le lendemain, dimanche, impossible de passer outre, il plut à torrents toute la journée. Enfin, le lundi à trois heures du soir, nous entrions à Banos, mais en quel état !

“ Il est évident pour moi que cela a été un miracle de la Vierge du Rosaire de Banos que d'avoir conduit en vie ici le Père. Vingt fois, dans l'état où il se trouvait, humainement parlant, il devait succomber, car voyager dans cette saison des pluies dans la région orientale, c'est bien dangereux, même pour celui qui est en bonne santé. On est dans l'eau et la boue du matin au soir, on gravit et on descend des montagnes sans fin couvertes de forêts entrecoupées de torrents impétueux qu'il faut passer sur un tronc d'arbre ou avec de l'eau jusqu'à la ceinture ; le soir, un misérable gîte fabriqué à la hâte, où l'humidité vous pénètre les os et où, si la besace n'est pas bien fournie, il est rare qu'un gros singe s'offre à vous pour être mis à la broche.

Le T. R. P. Provincial, averti à temps, nous arriva la même semaine, à Banos, avec un docteur de Quito. A l'heure présente, grâce à un traitement énergique, à une alimentation autre que celle de Canélos, le malade est en pleine convalescence, quoique obligé encore de garder le lit.

“ L'éloignement momentané du R. P. Pierre de Canélos, où il a laissé un jeune Père équatorien avec un Frère convers et sept ou huit charpentiers de Quito, est une épreuve pour la mission naissante. Prions Dieu d'assister ceux qui restent au poste, car la besogne est rude et les paroissiens peu aimables. Voici un échantillon de la délicatesse des messieurs de Canélos durant notre voyage ; chaque matin, ils s'approchaient très respectueusement du lit du Père et lui disaient :

“—N'es-tu pas mort encore ?”

“C'est la formule d'usage chez eux en visitant un malade.”

Cependant le moribond est guéri et il a rejoint son compagnon. Voici les quelques lignes qu'il écrivait au moment de prendre pour la troisième fois le chemin de Canélos :

“ Banos, 1er janvier 1889.

“ Ces jours-ci, je retourne à Canélos.

“ Notre maison est complètement achevée ; elle est spacieuse et belle. Au point de vue matériel tout va fort bien. Les plantations sont en plein rapport, de telle sorte que les vivres ne nous manqueront plus. Les Indiens se montrent plus dociles. Cette seconde année de la mission s'annonce bien...”

FIN.

TABLE GÉNÉRALE et ALPHABÉTIQUE des MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTREAL.

ANNEES 1889, 1890 ET 1891.

A

AFRIQUE.—Lettre du R. P. Guillemé, missionnaire à Kibanga (Haut-Congo), au T. R. P. Duguerry, Supérieur Général de la Société des Missions d'Afrique (Alger).....	157
Préfecture Apostolique du Fleuve Orange. — Lettre du R. P. Simon, des Oblats de St-François de Sales, Préfet Apostolique du Fleuve Orange.....	592
Vicariat Apostolique du Nyanza.....	689
Vicariat Apostolique du Tanganika.—Lettre du R. P. Josset.....	679
Provicariat Apostolique du Haut Congo.....	681
ALASKA.—Lettre de Sœur M. Joseph de Calasanz à la Révérende Mère Marie Anastasie, Supérieure Générale des Sœurs de Ste-Anne de Lachine.....	32
Lettre de Sœur Marie Etienne à la même.....	34
Journal des Sœurs de Ste Anne, Missionnaires à Alaska.....	765
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.—Préfecture Apostolique de la Patagonie Méridionale.....	610
Voyage des RR. PP. Terrien et Gallen, du Havre à New-York.....	721
Les RR. PP. Terrien et Gallen à Mexico.....	732
Lettre du R. P. Terrien, aux <i>Missions Catholiques</i>	755
ATHABASKA-MACKENZIE.—Lettres de divers Missionnaires Oblats à Mgr I. Clut, O.M.I., Evêque d'Arindèle.....	38, 180
.. Lettre du R. P. Desmarais, O.M.I., au même.....	191
Lettre du R. P. Jousard, O.M.I., au même.....	199
Quarante ans chez les Sauvages d'Athabaska-Mackenzie.....	104

C

CATÉCHISME.—Ecole et Catéchisme au Mont-Liban.....	204
CHANTIERS DU MAINE.—Missions dans les chantiers du Maine par les RR. PP. Rédemptoristes de Ste Anne de Beaupré 97, 381, 669	
COLOMBIE ANGLAISE.—Voyage de Québec à la Colombie Anglaise 72, 187	

COMPTES-RENDUS.—Archidiocèse de Québec	3, 285, 678
“ “ Diocèse de Montréal.....	7, 289, 577
“ “ Diocèse de Trois-Rivières.....	10, 298, 521
“ “ Diocèse de St-Hyacinthe.....	11, 296, 382
“ “ Diocèse de Rimouski.....	12, 294

CONVERSIONS en Angleterre	585
---------------------------------	-----

D

DAMIEN.—Le R. P. Damien et les lépreux de Molokai.....	261, 321, 404
DESMARAIS.—Lettre du R. P. Desmarais, O.M.I.....	191

E

ECOLE ET CATÉCHISME au Mont Liban.....	204
--	-----

F

FARRAGHIT ou le jeune esclave.....	275, 488
FONDATION.—Journal de la fondation du Napo.....	56

G

GOLFE ST LAURENT.—Préfecture Apostolique du Golfe St Laurent 51,	510
GUILLEMÉ.—Lettre du R. P. Guillemé, Missionnaire à Kibanga (Haut- Congo).....	157

H

HAUT-CONGO.—Provicariat Apostolique du Haut-Congo.....	631
--	-----

J

JOSSET.—Lettre du R. P. Josset.....	679
JOURNAL.—Journal de la Fondation du Napo.....	56
Journal des Sœurs de Ste Anne, Missionnaires à Alaska.....	765
JOUSSARD.—Lettre du R. P. Joussard, O.M.I.....	199

K

KIBANGA.—Lettre du R. P. Guillemé, Missionnaire à Kibanga (Haut- Congo.....	157
--	-----

L

LABRADOR.—Les Missions sur les Côtes du Labrador.....	51, 510
LACASSE.—Lettre du R. P. Lacasse, O. M. I., à Mgr H. Tétu.....	15
LAVERGIERIE.—Le Cardinal Lavergerie à Rome.....	653
LECOMPTE.—Lettre du R. P. H. Lecompte, O. M. I., au R. P. Boisramé, O. M. I., Supérieur et Maître des Novices Oblats de Marie Immaculée à Lachine.....	56
LEMOINE.—Lettre du R. P. Lemoine, O. M. I.....	585
LÉPREUX.—Le R. P. Damien et les Lépreux de Molokai.....	261, 321, 404
LIBAN.—MONT LIBAN.—Ecole et Catéchisme au Mont Liban.....	204
LORBAIN.—Mgr Lorbain à Calcutta.....	73

M

MAGNAN.—Lettre du R. P. Magnan, O. M. I.....	297
MARIAPRAGASSAN.—Lettre de M. Mariapragassan.....	499
MEXIQUE.—Les RR. PP. Terrien et Gallen à Mexico.....	732
MISSIONNAIRES.—Les Missionnaires Protestants dans l'Inde et la Turquie d'Asie.....	584
MOLOKAI.—Le R. P. Damien et les lépreux de Molokai.....	261, 321, 404
MONT LIBAN.—Ecole et catéchisme au Mont Liban.....	204

N

NAPO.—Journal de la fondation du Napo, Indes Orientales (Equateur)....	56
NASKAPIS.—Mission des Naskapis.—Lettre du R. P. Lacasse, O.M.I....	13
Lettre d'un Père missionnaire.....	482
Lettre du R. P. Lemoine, O.M.I.....	585
NÉDELEC.—Lettre du R. P. Nédelec, O.M.I., à M. J. B. Proulx, Ptre..	27
NOCES.—Les nocés d'argent d'un évêque missionnaire.....	257
NORD-OUEST.—Lettre du R. P. H. Lecompte, O.M.I., au R. P. Boisrané, supérieur et maître des Novices Oblats de Marie Immaculée, de Lachine.....	46
NOTES.—Notes de voyage de quatre religieuses du Bon Pasteur d'Angers à Quito.....	59
NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR (Nouvelle-Guinée).—Lettre du R. P. Vérius au T. R. P. Chevalier.....	334
NOUVELLE-GUINÉE.—Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur.....	334
NYANZA.—Vicariat Apostolique du Nyanza.....	689

P

PATAGONIE MÉRIDIONALE.—Préfecture Apostolique de la Patagonie Méridionale.....	610
PAYS DES AZTÈQUES.—Lettre du R. P. Terrien, aux <i>Missions Catholiques</i>	755
PONDICHÉRY.—Lettre de M. Mariapragassan, prêtre indigène, à Mgr l'Archevêque de Pondichéry.....	499
PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU GOLFE ST LAURENT.—Les Missions sur les Côtes du Labrador.....	51, 510
PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU FLEUVE ORANGE.—Lettre du R. P. Simon, des Oblats de St François de Sales, Préfet Apostolique du Fleuve Orange.....	592
Préfecture Apostolique de la Patagonie Méridionale.....	610
PRÊTRES.—Les Prêtres du Diocèse de Chartres, pendant la Révolution Française.....	494
PROTESTANTS.—Les Missionnaires Protestants dans l'Inde et la Turquie d'Asie.....	584
Provicariat Apostolique du Haut-Congo.....	681

Q

QUARANTE ANS CHEZ LES SAUVAGES d'Athabaska-Mackenzie.... 104
 QUARANTE JOURS DE MISSION dans les Chantiers du Maine..... 381
 QUÉBEC.—Voyage de Québec à la Colombie Anglaise.....72, 137

S

SIMON.—Lettre du R. P. Simon..... 592
 SŒURS DE STE-ANNE.—Journal des Sœurs de Ste-Anne, Missionnaires
 à Alaska 765

T

TANGANIKA.—Vicariat Apostolique du Tanganika..... 679
 TERRIEN.—Les RR. PP. Terrien et Gallen721, 732, 755

V

VÉRIUS.—Lettre du P. Vérius, au T. R. R. P. Chevalier..... 384
 VICARIAT APOSTOLIQUE.—Vicariat Apostolique du Tanganika..... 679
 VICARIAT APOSTOLIQUE.—Vicariat Apostolique du Nyanza..... 689
 VICARIAT DE ST. BONIFACE.—Missions du Sacré-Cœur..... 297

VIDAL.—Première visite Pastorale de Mgr Vidal, Mariste, Evêque titulaire d'Abydos et Vic. Apost. des Iles Fidji, au Colo de la Rewa..... 800

VISITE PASTORALE.—Première visite Pastorale de Mgr Vidal, Mariste, Evêque titulaire d'Abydos et Vic. Apost. des Iles Fidji, au Colo de la Rewa..... 800

VOYAGE.—Notes de voyage de quatre Religieuses du Bon-Pasteur d'Angers à Quito..... 59

VOYAGE.—Voyage de Québec à la Colombie Anglaise.....72, 137

VOYAGE.—Voyage d'exploration d'un Père Dominicain chez les Tribus Sauvages de l'Equateur, Amérique du Sud.....210; 355, 444, 518, 621, 704, 854

VOYAGE.—Voyage des RR. PP. Terrien et Gallen, du Havre à New-York 721